

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XXI—1983. N° 1 (Janvier—Mars)

L'anniversaire
du
Président Nicolae Ceaușescu

Interférences historiques

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

Comité de rédaction

ALEXANDRU DUȚU, *rédacteur responsable* ;

Membres du comité : **EMIL CONDURACHI, AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI, MIHAI POP, AL. ROSETTI, EUGEN STĂNESCU**

Secrétaire du comité : **LIDIA SIMION**

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à ILEXIM, Departamentul Export-Import Presă, P.O. Box 136—137, télex 11226, str. 13 Decembrie, n° 3, R—79517 București, Românie ou à ses représentants à l'étranger. Le prix d'un abonnement est de \$ 58 par an.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à la

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
70031 București, Bul. Republicii, 13

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 15—20 pages dactylographiées pour les articles et 5—6 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei n° 125, téléphone 50 76 80, 79717 București — Românie

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XXI

1983

Janvier—Mars n° 1

SOMMAIRE

L'anniversaire du Président Nicolae Ceaușescu

- VICTOR DUCULESCU, Une politique de paix et de collaboration 3

Interférences historiques

- RĂZVAN THEODORESCU, Au sujet des « corridors culturels » de l'Europe sud-orientale, I 7
PETRE DIACONU, Kili et l'expédition d'Umur Beg 23
ȘTEFAN ANDREESCU, Trois actes des Archives de Gênes concernant l'histoire de la Mer Noire au XV^e siècle 31

Chronique

- ANCA TANAȘOCA, Echos de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes 51

Comptes rendus

- ION CALAFETEANU, Diplomația românească în sud-estul Europei (*Gheorghe Nicolae Căzan*); ANTHONY R. DELUCA, Great Power Rivalry at the Turkish Straits: the Montreux Conference and Convention of 1936 (*Constantin Jordan-Sima*); OLGA CİCANCİ, Companiile grecești din Transilvania și comerțul european în anii 1636 — 1746 (*Constantin N. Velichi*). GEORG RENATUS SOLTA, Einführung in die Balkanlinguistik (*H. Mihăescu*); STELIAN BREZEANU, O istoric a imperiului bizantin (*Tudor Teoteoi*) 57

- Notices bibliographiques** 69

UNE POLITIQUE DE PAIX ET DE COLLABORATION

VICTOR DUCULESCU

Le président Nicolae Ceaușescu, éminente personnalité de la vie politique contemporaine a apporté et apporte d'importantes contributions à l'édification d'un nouveau système de relations internationales, fondé sur le respect de l'égalité entre tous les Etats, sur l'équité et l'entente internationale, sur l'abolition définitive de la force et de la menace par la force dans les rapports entre les Etats.

En ce sens, l'année 1982 a marqué la réalisation d'une prestigieuse et fructueuse affirmation des dialogues au sommet entre la Roumanie et d'autres pays du monde, dans l'esprit de la paix et de la coopération. Les nombreux contacts établis à l'occasion des visites effectuées par le chef de l'Etat roumain dans d'autres pays et par les visites en Roumanie des différents chefs d'Etats et de gouvernements ont conduit à la conclusion d'une série de documents, traités, déclarations communes, accords dans les domaines les plus variés de la collaboration entre les Etats. Ces documents ont réaffirmé les principes fondamentaux des relations entre les Etats, notamment le respect de la souveraineté et de l'indépendance nationales, de l'égalité et de l'avantage réciproques, de la non-ingérence dans les affaires des autres Etats, de la non-utilisation de la force et la menace de la force, comme voie unique d'édification des relations entre pays et peuples. De même, ils ont mis en évidence les nombreuses positions communes au sujet des problèmes concernant la paix et le désarmement, la sauvegarde de la sécurité européenne, la solution par voie diplomatique des conflits, l'affermissement du rôle des Nations Unies, la nécessité de dépasser les anciennes pratiques dans les relations économiques internationales et d'édifier, sur le plan mondial, un nouvel ordre économique et politique.

Dans le contexte de cette vaste aire des relations internationales de la Roumanie, les contacts au sommet avec les représentants des pays balkaniques — Bulgarie, Yougoslavie, Grèce, Turquie — sont d'une importance de premier ordre.

Les rencontres du président Nicolae Ceaușescu avec les chefs d'Etat et de gouvernement de ces pays ont réaffirmé l'évolution positive des rapports bilatéraux, les aspirations communes de paix et de prospérité des pays de cette zone, leur désir constant de réaliser un climat de paix et de confiance fondé sur le respect des grands commandements de l'éthique et du droit international. Dans le cadre des dialogues qui ont eu lieu, le président Nicolae Ceaușescu a souligné de nouveau l'impératif de la promotion des relations de bon voisinage et de collaboration entre les pays

balkaniques, la nécessité de transformer cette région dans une zone de confiance, de coopération, de sécurité et de paix. Le président Ceaușescu a lancé l'idée d'une réunion au sommet des pays de la zone, qui sera appelée d'identifier les moyens et les méthodes à même d'assurer l'affermissement de la confiance, de la coopération et de la paix dans les Balkans.

La conception clairvoyante du président Nicolae Ceaușescu met en lumière d'une manière prégnante le danger que présente la politique d'armement en tant que support d'une politique de force, des actes d'ingérence dans les affaires intérieures des peuples, des attentats à la souveraineté et l'indépendance des nations. La lutte pour l'arrêt de la course aux armements, l'abolition totale de la politique de recours à la force et à la menace de la force représentent autant l'expression de la volonté des Roumains de se forger une vie libre sur leur territoire, que celle d'une compréhension exemplaire des commandements majeurs de l'époque contemporaine, époque qui exige des solutions constructives à même de résoudre d'une manière durable les problèmes les plus importants desquels dépendent, en dernière analyse, la sauvegarde de la civilisation, des valeurs matérielles et spirituelles du génie humain, le développement, au profit de tous les peuples, des échanges au niveau de ces valeurs.

La promotion d'une politique nouvelle dans la vie internationale, l'instauration d'un climat propice au développement libre et souverain de tous les peuples à l'abri de toute forme d'ingérence ou d'agression exige, en premier lieu, l'abolition totale de la politique d'armement avec toutes ses manifestations néfastes, la mise de toutes les armes de destruction en masse hors la loi, l'utilisation des conquêtes du génie humain au service de l'humanité, l'accès de tous les peuples au trésor de la révolution scientifique et technique. A cette fin, ainsi que l'a souligné le président Nicolae Ceaușescu dans le Message adressé aux participants au symposium international « Les hommes de science et la paix », « il s'avère nécessaire d'agir énergiquement en faveur de la cessation de la course aux armements, du désarmement, en premier lieu du désarmement nucléaire, de l'arrêt des emplacements, en Europe, des fusées à moyenne portée, contre la production des armes aux neutrons et pour la diminution des budgets et des effectifs militaires, la totale interdiction de l'usage de la force ou de la menace d'en faire usage dans les relations internationales, afin d'aboutir à la création d'un monde sans armes et sans guerres ».

Dans les conditions actuelles de l'évolution des relations internationales la course aux armements se présente comme une manifestation directe de la politique de force et de menace de la force, de transgression des droits légitimes des peuples. Elle pratique des relations basées sur la domination, l'hégémonie et le diktat au détriment de la politique de collaboration et d'entente entre les peuples, de la paix mondiale. La politique d'armements ignore d'une manière flagrante les principes fondamentaux du droit international, tâchant d'accréditer le culte de la force, « le droit au superarmement » des puissants au compte des peuples petits, c'est-à-dire de la plupart des peuples du monde. Les armements visent directement le droit des peuples de décider eux-mêmes de leur sort, de choisir indépendamment leur propre voie de développement. Elles ignorent délibérément le principe de la solution des différends internationaux par voie diplomatique tout en accréditant l'idée que les problèmes inter-

venus entre les Etats ne peuvent être résolus que par le maintien des relations de force, positions périmées, depuis longtemps condamnées par l'histoire.

Ainsi que le soulignait à juste raison le document unanimement connu « La position et les propositions de la Roumanie visant l'adoption de mesures effectives de désarmement » présenté en 1978 à la première session spéciale de l'Assemblée Générale de l'O.N.U. consacrée au désarmement, « les armes sont utilisées comme instrument afin de perpétuer entre les Etats des relations étayées „sur le droit de la force” au lieu de procéder à l'édification d'un monde à même de faire prévaloir „la force du droit” et d'affirmer le principe de l'équité et de l'égalité internationale en concordance avec les aspirations de paix, de liberté et de progrès de l'humanité ».

Il suffit de nous rapporter aux proportions géantes acquises de nos jours par la course aux armements pour comprendre leurs conséquences profondément nocives sur le climat international, la connexion directe qui existe entre la création de nouvelles armes de destruction et la politique de force. Mentionnons en ce sens que les dépenses pour l'armement remontent à 600 milliards dollars voire plus d'un million dollars/minute mis au service des dépenses militaires, tandis que les arsenaux nucléaires totalisent une capacité de destruction d'un million de fois plus grande que la bombe d'Hiroshima.

Les principes du droit international doivent jouer un rôle de premier ordre dans l'établissement d'un climat de paix et de confiance entre les peuples, propice à une collaboration ample et illimitée dans les conditions d'une égalité réelle et effective. « Tous les Etats et surtout les grandes puissances — soulignait le président Nicolae Ceaușescu à la récente Conférence nationale du Parti Communiste Roumain — doivent assumer l'obligation de se conduire dans les relations internationales en tenant compte du respect des principes de la totale égalité en droits, de l'indépendance et de la souveraineté nationale, de la non-ingérence et de l'avantage réciproque ». Le renoncement à la force en tant que principe de droit devient donc une alternative réalisable seulement au cas où le système international serait basé sur la collaboration des Etats souverains.

Ni la souveraineté nationale, ni l'existence des Etats souverains n'ont jamais engendré des guerres et des conflits internationaux. Par contre, la politique de violation de l'indépendance et de la souveraineté nationales, la transgression de leurs intérêts vitaux, l'ingérence dans les affaires internes des autres Etats, l'utilisation de la force et la menace de la force, l'escalade permanente des armements sont les éléments qui conduisent à l'approfondissement de l'instabilité dans la vie internationale mettant sous le signe du danger la paix des peuples et la sécurité mondiale.

La politique et en général toute l'activité de la Roumanie socialiste visent la création d'un nouveau système de relations internationales étayé sur l'abolition totale et définitive de la politique de domination et d'exploitation, sur le renoncement à la politique d'armement et la réalisation du désarmement, sur la démocratisation des relations internationales, le respect du désir de paix et de progrès de tous les peuples. Les permanentes

initiatives roumaines en matière de relations internationales offrent un brillant exemple de promotion d'une politique nouvelle, en concordance directe avec les intérêts et les aspirations des peuples.

Tenant compte de la situation particulièrement difficile créée en Europe par l'accumulation dans cette région du monde d'un immense arsenal d'armes destructives, l'appel du Front de la Démocratie et de l'Unité Socialiste de Roumanie requiert à tous les peuples d'agir fermement en faveur de la cessation immédiate de l'emplacement des fusées nucléaires à moyenne portée sur notre continent. « Agissons, de concert avec tous les peuples, avec toutes les consciences lucides du continent européen, afin d'éviter l'anéantissement de l'Europe dans une conflagration nucléaire ».

AU SUJET DES « CORRIDORS CULTURELS » DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE (I)

RĂZVAN THEODORESCU

« On pense d'habitude que celui qui étudie quelque chose travaille sur le sujet. C'est tout juste le contraire: c'est le sujet qui travaille celui qui s'en occupe ».

(N. Iorga)

Prononcées lors d'une célèbre conférence, publiée en 1928, sur « Les voies de commerce créatrices des Etats roumains », ces paroles de l'historien roumain qui, avec le plus d'éclat et en même temps avec le plus de constance, chercha à définir « les permanences » de l'histoire nationale et universelle, me sont souvent revenues à l'esprit alors qu'au fur et à mesure je cherchais à accumuler des arguments nouveaux pour une thèse que, pour la première fois, je présentais il y a quelque dix ans depuis. Ceux qui s'intéressent à la question des origines de la civilisation médiévale roumaine se souviennent peut-être que dans le chapitre final d'un livre que je publiais en 1974¹ je tentais de suggérer — tout en me limitant à la période considérée à ce moment-là — le rôle actif et dynamique des contrées occidentales et orientales du Bas-Danube ; un rôle, à tout prendre, « international », si l'on envisage la place que détenaient auprès des Roumains, soit en collaborant, soit en s'affrontant, les différentes ethnies ou groupements ethniques rencontrés en ces lieux aux premiers siècles de notre millénaire (Bulgares, Petchénègues, Magyars, Serbes, Grecs, Tatars, Italiens, Turcs) ; un rôle évident si l'on songe tout premièrement à la circulation de formes culturelles locales ou d'emprunt aux zones immédiatement voisines.

En soulignant le statut en quelque sorte particulier de ces régions dans l'ensemble de l'espace carpato-danubien-pontique et l'existence de certains caractères spécifiques — allant s'estomper vers le milieu du XV^e siècle —, j'essayais dans le même temps à marquer l'intégration organique de ces contrées roumaines qui délimitent le bassin du Bas-Danube à ce que j'ai appelé « les corridors culturels » du Sud-Est européen ; ces « corridors » au long desquels et, surtout, du Sud vers le Nord, circulèrent biens culturels, idées, innovations, soldats, érudits, autant de ferments et de germes de civilisation reliant — à des degrés d'intensité variés et avec des fins différentes — Byzance, Bulgarie, Serbie, Hongrie, sans oublier

¹ *Bizant, Balcani, Occident la începuturile culturii medievale românești (secolele X — XIV)*, Bucarest, 1974, *Introduction* et Chapitre VIII: « *Coridoarele culturale* » și *începuturile civilizației medievale românești*, p. 7 — 13, 339 — 348.

le monde dalmate, italo-pontique, polono-lituanien et micrasiatique, dans un seul et même organisme culturel vivant et actif, dont ne seront pas exclus aux X^e—XIV^e siècles ni les noyaux roumains d'existence politique et spirituelle apparus tout juste là où l'intégration des terres roumaines dans le contexte historique de l'Antiquité et du Moyen Âge européen² se fit le plus rapidement.

Dans le même livre, je rappelais que le partage géographique naturel de la Péninsule Balkanique dans une région occidentale pindo-dinarique ou adriatique, une autre centrale s'appuyant sur les vallées de la Morava et du Vardar — entre la Drave, la Mer Egée et le Danube —, une autre enfin, orientale ou pontique, entre le Danube, le Rhodope et la Mer Noire, s'est également reflété dans une division géopolitique, non dépourvue d'un certain substrat culturel, encore dans le système provincial de la Rome impériale. En partant de cette assertion, j'insistais sur la relève diversifiée du legs antique opérée par les ethnies sud-slaves et touraniennes établies dans les Balkans au cours de la deuxième moitié du premier millénaire, de même que j'insistais sur le fait que l'espace nord-danubien et carpatique s'acquit une configuration propre et nettement distincte pendant la période romaine : le Banat et l'Olténie, avec une légère extension vers l'Ouest de la Munténie, assurant la liaison entre les contrées occidentales et centrales de la Péninsule Balkanique et le Bassin pannonien avec son prolongement transylvain, d'une part ; d'autre part, la Dobroudja, la Moldavie méridionale, la Munténie orientale, le coin de Sud-Est de la Transylvanie et les contrées situées au-delà du Prout et au Nord des Bouches du Danube reliant les Balkans orientaux, la Bulgarie maritime et Constantinople — reliée elle-même, cette dernière, à l'Asie Mineure —, à la steppe russe et aux terres nord-pontiques³. Autant dire, des prolongements par-delà le Danube, tels de véritables « corridors géographiques », soit — s'il s'agit du Bas-Danube oriental — des plaines, collines et plateaux de l'Est balkanique relié à la steppe nord-pontique, soit — dans le cas du Bas-Danube occidental — des régions montagneuses, traversées de longues vallées et semées de dépressions, de la zone centrale-balkanique et de celle égéo-danubienne.

Cela étant, je remarquais — dans l'ouvrage déjà mentionné — que, du fait même de leur position géographique, les contrées roumaines évoquées ci-dessus se sont forcément ouvertes, dans l'horizon culturel, aux espaces voisins, déterminant ainsi le prolongement — vers le Nord et vers le Sud à la fois — des formes de culture matérielle et spirituelle, folklorique et « aulique », originaires des Balkans, de la steppe russe et de la Puszta, ces deux dernières assurant le lien avec l'Orient asiatique et l'Occident européen. C'est précisément cette position géographique de l'espace extracarpatique roumain par rapport à l'espace balkanique qui, dès l'Antiquité, facilita la genèse de voies de migration, de commerce et de conquête militaire au Sud et au Nord du Danube, traversant soit les parties occidentales du Bas-Danube — entre les Portes de Fer et la limite orientale de l'Olténie danubienne qui, par le Banat, faisaient le joint avec le bassin de la Tisza et, au Sud, avec les vallées de la Morava, du Timok et de l'Isker, avec la Kraïna serbe, le Vidin bulgare et, plus

² *Ibidem*, p. 340.

³ *Ibidem*, p. 9, 11, 340.

loin encore, avec les régions macédoniennes, Thessalonique et l'Egée —, soit les parties orientales du Bas-Danube — entre les embouchures du fleuve et Giurgiu, zone comprise dans le système géographique de la steppe d'entre le Prout et la Mer Noire, continuée par la steppe moldave méridionale, la steppe de Dobroudja, la Plaine Roumaine, le Nord-Est bulgare et le littoral pontique jusqu'à la Plaine de Maritza, Andrinople et Constantinople, ces deux derniers étant précisément les centres d'irradiation historique et culturelle, sur le sol d'Europe, du monde micrasiatique. Voies de migration, de commerce et de conquête disais-je, mais surtout des voies qui ne furent peut-être jamais aussi circulées que durant le Moyen Age⁴, cette époque d'instabilité ethno-territoriale, de mouvements « métanastasiques », englobant les Slaves des temps pré-étatiques, les Turcomans en quête de proie mais aussi des groupes roumains des Balkans entrant dans l'histoire vers les X^e—XII^e siècles ou bien aussi des groupes balkaniques arrivant aux XIII^e—XIV^e siècles jusqu'au Nord du Danube.

Exprimée en ces termes, l'idée de l'existence des « corridors culturels » de l'Europe sud-orientale aux débuts du Moyen Age ne manqua pas d'écho et, tour à tour, elle se vit confirmer par des archéologues intéressés à l'évolution de certaines catégories de céramique⁵, par des ethnologues soucieux de l'histoire de l'ancienne technologie roumaine⁶, par des historiens d'art attirés par les typologies de l'architecture médiévale⁷. Ce ne sont là que quelques exemples mais, néanmoins, des exemples qui sont venus ajouter des arguments m'ayant fait défaut de prime abord renforçant la thèse que j'avançais publiquement il y a presque dix ans.

J'ajouterai — et d'ailleurs sur ce point les paroles de Iorga, mises présomptueusement peut-être en tête de ces lignes, se sont avérées amplement justes pour toute recherche historique — que des lectures nouvelles, de nouveaux voyages dans l'espace balkanique et même de nouvelles évaluations de données que je n'avais pas interprétées comme telles dès 1974, bien qu'elles ne m'aient pas été étrangères, m'ont poussé à poursuivre — au-delà des limites chronologiques strictement imposées par ce qui, alors, n'était qu'une thèse de doctorat et même au-delà des frontières de ma spécialité d'historien de la civilisation médiévale roumaine — l'examen du rôle culturel joué par ces « corridors », dans le but d'y trouver certains caractères spécifiques, d'une époque à l'autre, certains traits d'union ou, au contraire, certains éléments de différence. On pourrait y voir, peut-être, une illustration lumineuse de ce « temps géographique » qu'à côté du « temps social » et du « temps individuel » Fernand Braudel⁸

⁴ *Ibidem*, pp. 340—342.

⁵ E. Busuioc, D. Vlăceanu, *Ceramica din așezarea medievală de la Basarabi—Calafat (sec. al XI V-lea)*, « Studii și cercetări de istorie veche și arheologie », 4, 1976, p. 495—516.

⁶ C. C. Bucur, *Considerații istorice și etnologice privind apariția instalațiilor hidraulice pe teritoriul României*, « Biharea », 1977, p. 7—73 et, plus récemment, *Introducere la istoria civilizației tehnice populare românești*, thèse de doctorat, Institut d'Histoire de l'Art de Bucarest, Juin 1981. Il s'agit des conclusions de l'auteur concernant la diffusion du moulin à eau à roue horizontale — trouvé en Banat, en Olténie sous-carpatique et dans le nord-ouest des Balkans —, aussi bien que la diffusion du moulin à vent des régions ouvertes telles la Dobroudja, la Bessarabie et la plaine valaque.

⁷ P. Chihaiia, *Cetățile lui Mircea cel Bătrîn, monumente ale independenței și ale luptei de cruciadă*, « Studii și cercetări de istoria artei. Seria Artă plastică », 1977, p. 49—69.

⁸ Ce « temps géographique » fut évoqué dans la préface de son livre bien connu *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, 1948, p. XIV.

distinguaient jadis, d'une permanence parmi celles qui constituent « la longue durée » de l'histoire⁹, à savoir « la fixité surprenante du cadre géographique des civilisations »¹⁰ résumant dirait-on le célèbre aphorisme de Herder selon lequel l'histoire n'est rien d'autre qu'une géographie en mouvement¹¹.

Car — et ce, il faut le préciser d'emblée — les « corridors culturels » du Sud-Est de l'Europe, qui se configurent à la lumière d'arguments relevant de plusieurs sphères et disciplines de l'histoire dans une démarche généralisatrice et intégratrice légitime¹², ont eu une existence distincte au long des siècles ; distincte, mais en étroit rapport avec les principales voies d'accès économique et politique du Centre vers le Nord de la Péninsule Balkanique, de même qu'en immédiate connexion avec cette démarcation, déjà traditionnelle, établie par Constantin Jireček dès le début de notre siècle, entre les zones hellénisées et les zones romanisées de l'Europe sud-orientale.

Parce que, de toute évidence, ces « corridors culturels » sont nettement autre chose que la grande « route diagonale » des Balkans — nantie d'un intérêt continental dans la mesure où elle prolongeait la route rhéno-danubienne —, « la route impériale » (« tsarski put », βασιλική στράτα)¹³ issue dans l'Antiquité d'une « via militaris » entre Singidunum et Byzance, reliant donc Belgrade et Constantinople par Niš, Sofia, Plovdiv et Andrinople, depuis les Romains, les Byzantins et les Croisés jusqu'aux Turcs Osmanlis et aux stratèges de nos jours ; ils sont autre chose aussi que les routes secondaires et ramifiées des Balkans descendant de Kostolac à Constantinople par le Timok, ou de Niš à la Morava et à la Mer Adriatique, ou de Raguse au Bosphore à travers la région argentifère de Novo Brdo, ou bien — par l'ancienne « Via Egnatia » — reliant le littoral adriatique albanais — depuis Apollonia et Dyrrhachium par Ohrid, Monastir, Bitola et Thessalonique — à Constantinople toujours¹⁴. Parce qu'aussi, il faut l'ajouter, ces « corridors » englobent dans une égale mesure et sans nulle discrimination de langue et de culture spirituelle des contrées grecophones et des contrées latinophones situées sur les bords de l'autre ligne transversale des Balkans — avec un caractère plutôt idéal, celle-ci —, la tellement fameuse « ligne Jireček » commençant à la Mer Adriatique et sur le cours de la Drina pour finir sur la côte pontique occidentale et aux embouchures du Danube après avoir traversé la Péninsule à proximité de Skopje et Niš et couru au long des crêtes septentrionales des Monts Hémus¹⁵.

⁹ « La longue durée, cette route essentielle de l'histoire » (F. Braudel, *Histoire et sciences sociales. La longue durée*, dans *Écrits sur l'histoire*, Paris, 1969, p. 6).

¹⁰ *Ibidem*, p. 51.

¹¹ Apud S. Mehedinți, *Dacia pontică și Dacia carpatică. Observări antropogeografice*, dans 1878—1928. *Dobrogea, cincizeci de ani de viață românească*, Bucarest, 1928, p. 191.

¹² M. Bouvier—Ajam, *Essai de méthodologie historique*, Paris, 1970, p. 55.

¹³ C. J. Jireček, *Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel und die Balkanpässe*, Prague, 1877; K. Dietrich, *Zur Kulturographie und Kulturgeschichte des byzantinischen Balkanhandels*, « Byzantinische Zeitschrift », 1, 1931, p. 42; I. Dujčev, *Note sulle vie di comunicazione attraverso la Penisola balcanica durante il Medioevo*, dans *Medioevo bizantino-slavo*, III, Rome, 1971, p. 3—17.

¹⁴ C. J. Jireček, *Die Handelstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien während des Mittelalters*, Prague, 1879; A. Evans, *Les Slaves de l'Adriatique et la route continentale de Constantinople*, Londres, 1916.

¹⁵ H. Mihăescu, *La diffusion de la langue latine dans le sud-est de l'Europe*, « Revue des Etudes Sud—Est Européennes », 3, 1971, p. 497—498.

Toute recherche entreprise sur les « corridors culturels » doit tenir compte d'une circonstance essentielle, à savoir qu'un enchaînement incessant et qu'une influence mutuelle ininterrompue entre zones différentes avec une spécificité culturelle et historique différentes, leur ont créé un statut distinct à l'intérieur d'une continuité culturelle incontestable depuis la fin de l'Antiquité à l'époque moderne — sinon davantage encore — et ce, en dépit des conjonctures du moment historique et malgré certaines solutions de continuité sous l'aspect ethnique¹⁶ enregistrées dans le cas des régions centrales ou orientales de la Péninsule Balkanique. En effet, d'évidents parallélismes de situations culturelles sont relevables à l'époque romaine comme à celle des migrations, au temps de Byzance comme au temps des Turcs ; et, de même que certaines données de la géographie ont pu expliquer, partiellement, l'évolution historique différenciée des Pays Roumains — rappelons-nous, dans ce sens, les observations concernant les suites nées de l'orientation du réseau hydrographique de la Transylvanie¹⁷ ou de la Moldavie¹⁸, par exemple, avec les incidences historiques connues —, de même est-ce encore le facteur géographique qui prêta des rôles bien précis et de longue durée dans l'histoire, ainsi que certaine diversité à l'intérieur d'une indiscutable unité spirituelle à des zones de civilisation quelque peu plus vastes, dans les limites desquelles se sont formés, se sont heurtés et ont coexisté plusieurs Etats médiévaux et modernes. Une fois de plus, dans le cas que j'envisage ici, les exemples les plus notables nous sont offerts par les deux grandes composantes du Sud-Est européen, soit l'espace balkanique proprement dit et l'espace carpatodanubien.

Le premier est constitué, on le sait bien, par les trois zones déjà mentionnées et distinctes du point de vue géographico-historique : la zone pindo-dinarique aux chaînes montagneuses parallèles à l'Adriatique et morcelée, ethniquement, selon ses profondes vallées intramontagnardes ; la zone istro-pontique, unitaire de par ses vallées plates ou ondulées, traversées de cours d'eau importants et de grande profondeur — tels que Maritza et Tundja —, comprenant la féconde plaine thrace et le plateau prébalkanique, avec des golfes propices à la navigation maritime entre le Bosphore et le delta du Danube connus depuis les temps archaïques grecs (Sozopol, Anchialos, Messembria, Varna, Kavarna)¹⁹ ; la zone centrale enfin, reliant le Danube et la Mer Egée, traversée par la route de Morava et celle du Vardar et constituant le centre de gravité et de domination stratégique de la péninsule²⁰.

Le second espace, celui du Bas-Danube, est composé de ce que Simion Mehedinți appelait « les deux Dacies » — carpatique et pontique — réunies entre elles par ce que l'illustre géographe considérait être des

¹⁶ P. St. Koledarov, *Kăm văprosa za razvitiето na seliscinata mreжа i na neinіte elementі v srediscinata i istocinata cіast na Balkanіte od VII do XVIII v.*, « Izvestiia na Institutа Istorіia », 18, 1967, p. 89 — 146.

¹⁷ N. Iorga, *Drumurile ce comerț createare ale statelor românești*, Bucarest, 1928, p. 17.

¹⁸ P. P. Panaitescu, *De ce au fost Țara Românească și Moldova țări separate*, (tirage à part), Bucarest, 1938, p. 6—7.

¹⁹ P. Koledarov, *West Black Sea Coast Ports in the Late Middle Ages (14th—16th centuries) listed in Nautical Charts*, « Etudes historiques », V, 1970, p. 241 sqq., 263.

²⁰ V. Mihăilescu, *La « Balcania » centrale*, « Balcania », VI, 1943, p. 4 sqq.

chemins « de forêt », « de steppe » et « de pré » rattachant la Transylvanie — par la vallée d'Arges, la plaine du Bărăgan et la vallée du Siret — à la Dobroudja et à la Mer Noire²¹. Cet espace prolongeait de la sorte l'espace balkanique, dévoilant à quel point les données géographiques s'entremêlent à celles de l'histoire et nous faisant d'autant mieux comprendre pourquoi et combien l'on peut parler d'une réelle unité de civilisation de tout le Sud-Est européen.

« On voit déjà se dessiner deux sphères d'influence et de civilisation sur le territoire roumain » — écrivait, il y a longtemps déjà, Georges Brătianu dans un de ses livres fondamentaux²², prolongeant ainsi, pourrait-on dire, la réflexion du géographe de tantôt : « l'une, autour du massif occidental des Carpathes, conservant l'empreinte indélébile de la latinité qui a réussi à s'assimiler l'ancien fond géto-dace ; l'autre, autour des embouchures du Danube, ouverte aux courants divers de la steppe et des régions balkaniques. Et c'est déjà, comme dans un germe qui attend l'éclosion, tout le problème de l'origine du peuple roumain, et de la formation de sa langue aux siècles obscurs du Moyen Age ».

La remarque, d'une portée générale et beaucoup trop globale, suivant laquelle les terres roumaines ont prolongé du point de vue culturel celles des Balkans ou de Pannonie²³, se trouve amendée par de nombreuses nuances dues pour une bonne part à l'historiographie roumaine des dernières décennies et dont, peut-être, ne manque pas non plus la thèse des « corridors culturels », telle que je l'avais il y quelques années.

Loin d'avoir simplement entraîné les Roumains carpto-danubiens à d'innombrables rapports avec des zones fort diverses sous l'aspect économique, politique et spirituel ; loin d'avoir seulement facilité leurs contacts immédiats — au travers de régions aussi mélangées ethniquement mais jouissant d'une civilisation plus « internationale » et plus cosmopolite, comme le furent, toujours, dans l'histoire les deux extrémités du Bas-Danube²⁴ — avec les contrées les plus avancées sous rapport intellectuel et artistique dans l'Antiquité et le Moyen Age et, tout autant, à l'époque moderne, de même qu'avec les grandes métropoles du monde balkanique, soit Thessalonique dans le cas du « corridor » occidental et Constantinople, dans celui du « corridor » oriental ; loin donc d'avoir seulement permis des processus semblables, par eux-mêmes significatifs, l'intégration de certaines parties du territoire roumain dans ces « corridors » a relié une fois de plus, étroitement, surtout à l'époque de l'ethnogenèse roumaine et aux siècles immédiatement ultérieurs, les Roumains nord-danubiens et la romanité balkanique. Dans ce sens, ce sont ces « corridors » précisément — et notamment l'occidental — où les Roumains balkaniques furent les plus nombreux²⁵, de la Macédoine septentrionale et la Serbie méridionale à

²¹ S. Mehedinți, *op. cit.*, pp. 191 — 200 ; on y trouve (*Ibidem*, p. 194) l'emploi du terme « corridors » en rapport avec une zone précise de la « Dacie carpatique » et avec une époque précise de son histoire, celle du massif de Banat aux temps des Daces.

²² *Le problème de la continuité daco-roumaine*, Bucarest, 1944, p. 22.

²³ *Idem*, *Une énigme et un miracle historique : le peuple roumain*, Bucarest, 1942, p. 131.

²⁴ En général, pour le caractère fécond, sous rapport culturel, de telles zones dans l'histoire des civilisations, voir P. P. Negulescu, *Geneza formelor culturale. Priviri critice asupra factorilor ei determinanți*, Bucarest, 1934, p. 402 sqq.

²⁵ G. I. Brătianu, *Le problème...*, p. 56.

Vidin, dans les vastes mouvements métanastasiques du Moyen Age et des débuts de l'âge moderne — mouvements dinariques, kosoviens, vardariotes — sur lesquels Jovan Cvijić²⁶ porta jadis sa recherche dans un livre, d'ailleurs classique, sur la géographie humaine de la Péninsule Balkanique; mouvements traditionnels, à partir des Balkans vers le Danube et où l'élément valaque — tel que celui du Nord de la Péninsule — a constamment constitué un filtre culturel authentique²⁷. Et il convient de souligner que les mouvements des Valaques balkaniques partant de l'ancienne province impériale de la Moesia Superior, d'entre le Timok et la Morava, pour aboutir à la Pannonie²⁸, ou bien le permanent et, par endroits, spectaculaire ravitaillement de l'Europe est-centrale en éléments aroumains originaires de la Macédoine, du Pinde et de la Thessalie, ou bien encore — quoique moins bien connus — les mouvements des Valaques de l'Hémos et du Rhodope, de la plaine thrace et des côtes bulgares de la Mer Noire — d'Anchialos et de Messembria — ont toujours et constamment eu lieu précisément et seulement sur les « corridors » que je suis en train d'envisager.

Si, pour des raisons de pure méthode et d'étude, nous séparerions le « corridor » oriental de l'autre, occidental, le premier semblerait déjà se configurer bien avant le commencement du millénaire qui, maintenant, touche à sa fin.

Sans trop m'appuyer sur l'argument — que je possède le moins — de l'histoire la plus éloignée, indiquant des migrations successives de l'Anatolie vers les Balkans, je constaterai quand même qu'il confirme toujours davantage et dès le néolithique, dans les régions orientales et, partiellement, dans les contrées centrales de la Péninsule, l'existence d'un « ensemble balkano-anatolien » caractérisé par la présence d'une céramique peinte, interférant à son tour un autre, voisin mais distinct, celui des zones du centre balkanique et de la Pannonie²⁹ (voici, déjà dessinés, semble-t-il, au néolithique ancien et moyen, deux vastes espaces de l'Europe sud-orientale que vont traverser, différentes mais toujours en contact, tant de voies de civilisation !). Je ne m'attarderai pas non plus sur le fait, dont les archéologues tiennent toujours davantage compte, qu'à l'époque de transition de l'âge du bronze à celui du fer il existait déjà de très étroits liens entre la Troade micrasiatique, les parties orientales des Balkans et le monde du Bas-Danube oriental, ainsi que l'attestent les découvertes de Babadag³⁰, par exemple.

Continuant d'avancer au fil de l'histoire, je constaterai que des relations comme celles-ci s'amplifient : ainsi de celles — étudiées maintes fois et en maints domaines — entre les métropoles et les colonies à l'époque

²⁶ *La Péninsule Balkanique. Géographie humaine*, Paris, 1918. Comparées aux régions occidentales de la Péninsule Balkanique, celles orientales ont connu des mouvements métanastasiques de moindre importance, au caractère plutôt « interne », des Monts Balkans vers la Plate-forme danubienne et la Mer Noire (*Ibidem*, p. 121).

²⁷ S. Dragomir, *Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice in eul mediu*, Bucarest, 1959, p. 180.

²⁸ *Ibidem*, p. 171—172.

²⁹ M. Garašanin, *Les rapports entre le Sud-Est européen et la Méditerranée orientale à l'époque préhistorique (rapport)*, dans *III^e Congrès international des études du Sud-Est européen*, Bucarest, 1974, p. 4—5, 8—9, 16.

³⁰ *Ibidem*, p. 32.

grecque archaïque — par exemple entre Milet sur la côte occidentale d'Asie Mineure et la chaîne de cités micrasiatiques et pontiques, en commençant par Sinope, Amisos et Trébizonde, continuant avec Abydos sur l'Hellespont et Cyzique sur la Propontide, l'Appollonia de Thrace, Odessos, Tomis, Histria, Tyras, Olbia et Panticapée —, des relations semblables cernant une véritable zone culturelle ionienne; ainsi encore des rapports entre la Mégare égéenne et Chalcédoine, Byzance, Messembria, Dionysopolis ou l'Héraclée du Pont (et, par celle-ci, avec Callatis et Chersonèse). Toujours est-il que ces contacts ont accru l'unité de civilisation de cet espace est-balkanique—anatolien, précédant d'une part les échos culturels du monde thrace jusqu'en Asie Mineure et, tout autant, jusqu'en Ukraine occidentale ³¹ et, d'autre part, ceux — tant de fois évoqués — du Pont Gauche jusque dans le milieu géto-dace de la deuxième moitié du I^{er} millénaire av. n. è., en l'espèce celui de la zone extracarpatique, échos attestés par des statères callatiens et des drachmes histriens trouvés jusqu'en Moldavie méridionale.

Chose certaine, c'est que la conquête, puis la domination romaine sur tout ce vaste espace ont marqué, effectivement, le point de départ d'une authentique unité de civilisation s'appuyant sur un fait extrêmement significatif et durable: l'existence — tout au long d'un immense intervalle chronologique, près de dix-huit siècles en somme — d'une communauté de formes politiques à l'intérieur de trois vastes organismes qui s'y succédèrent, l'Empire Romain, l'Empire Byzantin et l'Empire Ottoman. Ceux-ci ont englobé en son entier le « corridor » oriental du Sud-Est de l'Europe, à l'exception de quelques zones seulement, soumises au Moyen Âge à des Etats de succession byzantine autres que l'Empire des sultans, en l'espèce les voïévodats de Moldavie et de Valachie, l'Etat russe de Moscovie (sous ce rapport il convient de souligner le fait que l'histoire du « corridor » occidental, en quelque sorte analogue, a connu dans le temps et l'espace une continuité beaucoup plus relative et intermittente si l'on songe à l'engrenage des régions qu'il traverse dans des systèmes politiques d'Etat fort différents comme structure, de l'empire turc au royaume hongrois et à l'Empire des Habsbourgs).

L'occupation romaine des cités grecques du Pont Gauche au début du I^{er} siècle av.n.è. et sa conséquence — le contrôle exercé par les légions impériales qui s'y trouvaient, sur un vaste territoire s'étendant au milieu du I^{er} siècle de notre ère de la Moldavie à la Crimée ³² — ont constitué les préliminaires de la stratégie manifestée par Rome dans l'appareil défensif de ses frontières et dans l'organisation de ses provinces dès la création, par Domitien, de la Moesia Inferior (86), province qui assuma le contrôle des parties orientales de la Péninsule depuis la zone balkanique faisant face au confluent de l'Olt et du Danube, jusqu'à la zone côtière de la Mer Noire et, non pas moins, le contrôle de la Munténie et de la Moldavie méridionale jusque vers la Transylvanie de Sud-Est, à Angustia (Brețcu) ³³.

³¹ R. Vulpe, *Les populations sud-orientales de l'Europe et l'Empire romain*, dans *Studia thracologica*, Bucarest, 1976, p. 187.

³² Idem, *Les Gètes de la rive gauche du Bas-Danube et les Romains*, dans le même volume, p. 137.

³³ *Ibidem*, p. 142; idem, *La Valachie et la Basse Moldavie sous les Romains*, dans le même volume, p. 153.

Comme un effet de ces circonstances, après les victoires de Trajan dans les Carpates et au Danube, c'est de cette même Mésie Inférieure que vont dépendre l'Olténie orientale, la Munténie et la Moldavie méridionale³⁴ — contrôlées, on le sait, en tant qu'immédiates contrées « extra fines Imperii » — et même, semble-t-il, jusqu'en 119, une portion du territoire transylvain de Sud-Est, tout au long de l'Olt, depuis le défilé de Turnu-Roșu à celui d'Oituz³⁵; enfin, fait encore plus significatif, de la même province est-balkanique vont dépendre — autres ces « annexes transdanubiennes » de Rome³⁶ déjà mentionnées et, par ailleurs, dotées de « castra » et de monuments d'architecture et d'art romain provincial — le Boudjak et la zone côtière septentrionale du Pont Euxin également³⁷.

Cela étant, à côté de la plus ancienne et forte hellénisation du littoral égéen de la Thrace et du littoral pontique — d'où affluèrent vers le monde illyrien, thrace et dacique tant d'échos de la civilisation grecque —, les historiens enregistrent aussi une très intense romanisation — on a même dit qu'elle fut inattendue, vu la densité urbaine hellénique de ces lieux³⁸ — de ce que l'on a appelé la « Ripa Thraciae » arrivée à un développement notable dès le II^e siècle³⁹; une romanisation qui sera, chaque fois, menacée par les mêmes forces de l'extérieur sur au moins une partie du « corridor » oriental (j'envisage ici les infiltrations des Sarmates et des Goths aux II^e III^e siècles, descendant des steppes nord-pontiques par Olbia et Tyras vers la Moldavie méridionale et vers la plaine valaque du Danube⁴⁰, infiltrations illustrées par des découvertes archéologiques au caractère funéraire; j'envisage aussi, à quelque temps de là, le contrôle que les Huns y exercèrent, tout autant sur le Boudjak que sur les Balkans orientaux); une romanisation enfin qui, chaque fois également — tel un contrepoids — gagnera en intensité du fait des successifs moments d'expansion du Bas-Empire romain et de l'Empire romano-byzantin aux IV^e, V^e et VI^e siècles.

Un tour d'horizon fût-il même bref du « corridor » oriental dévoile, un développement général des contrées thraces est-balkaniques à la suite de l'établissement de la capitale de l'Empire à Constantinople, sous Constantin le Grand, très peu de temps après la mise en place d'une nouvelle organisation des provinces due à Dioclétien dont le « diocesis Thraciae » englobait une fois de plus, côte à côte, les contrées de l'actuelle Dobroudja appartenant à la province Scythia, les anciennes contrées de la Mésie Inférieure passées à présent dans la Mésie Seconde et les contrées environnant Byzance et constituant la province ainsi-nommée d'Europe⁴¹; ce même tour d'horizon témoigne, plus tard, de l'intérêt évident manifesté par Justinien aux régions situées sur ce « corridor » oriental et s'entresuivant jusque vers la Crimée — significative, par exemple, me semble à cet égard la réorganisation administrative de 536, aux termes de laquelle

³⁴ *Ibidem*, p. 157.

³⁵ D. Tudor, *Oltenia romană*, 3^e éd., Bucarest, 1968, p. 163.

³⁶ R. Vulpe, *Les Gètes* ..., p. 147.

³⁷ *Ibidem*, p. 139; idem, *La Valachie* ..., p. 165.

³⁸ Idem, *Les populations* ..., p. 188—189.

³⁹ *Ibidem*, p. 188.

⁴⁰ Idem, *La Valachie* ..., p. 173

⁴¹ Idem, *Les populations* ..., p. 193.

la Scythie et la Mésie Seconde furent détachées du diocèse de Thrace pour être englobées dans une « *quaestura exercitus* » dont le centre fut établi à Odessos (Varna) et dont l'administration devait s'étendre jusqu'à la Carie micrasiatique, jusqu'au Chypre et aux Cyclades⁴². A tout prendre, ce sont des circonstances pareilles qui ont facilité l'implantation sur un même et vaste espace d'une somme d'éléments culturels absolument identiques, ceux-là mêmes qui, à la fin de l'Antiquité notamment, prêtèrent son profil à part au « corridor » oriental du Sud-Est de l'Europe. Il s'agit d'une architecture religieuse spécifique des basiliques qu'on y érigéait, ou d'éléments ornementaux aux motifs et techniques similaires dans la sculpture décorative des IV^e — V^e siècles, avec des analogies qui allaient de l'Asie Mineure et de l'espace égéen à Callatis, Tropaeum Traiani, Tomis, Histria et, plus loin encore, à Chersonèse⁴³; il s'agit également de présences ecclésiastiques bien distinctes témoignées par une œuvre missionnaire grecophone aboutissant au IV^e siècle dans le milieu germanique nord-danubien⁴⁴ et dépendant de l'Eglise de Cappadoce — c'est de là que vint Bretanion, l'évêque tomitain bien connu et c'est là encore que seront envoyées les reliques du tout aussi bien connu Sabbas le Goth⁴⁵ dont le martyr se consumma quelque part dans le Bărăgan du Buzău (et c'est de l'Eglise de Cappadoce toujours qu'ont dû relever les martyrs inhumés dans la crypte de la basilique de Niculițel en Dobroudja et dont les noms sont inscrits ici en grec⁴⁶). Il s'agit enfin de simples présences humaines, dévoilées par des inscriptions et autres témoignages d'une civilisation quotidienne développée en cet espace, sur la voie militaire et commerciale qui partait de Byzance, par Odessos et Callatis, vers Tyras et Olbia, notamment dans la deuxième moitié du V^e siècle et pendant tout le VI^e — époque d'une intense « orientalisation » spirituelle des parties est-balkaniques —, une civilisation représentée à tous les niveaux par des militaires, des marchands, des artisans ou de simples colons venus de Phrygie, de Bithynie, de Syrie et tout autant des contrées égéennes, afin de prendre pied à Odessos, à Callatis et à Tomis⁴⁷.

C'est le moment d'envisager le « corridor » occidental. Il se concentre tout au long du grand axe de communication sud-est européen que constituaient jadis les vallées du Vardar et de la Morava⁴⁸ — prolongées vers l'Europe est-centrale par les vallées de la Save et de la Drave — et traverse depuis la Mer Egée au Danube, par la seule voie aisément praticable dans l'Ouest des Balkans⁴⁹, les contrées montagneuses avec les plus hauts

⁴² R. Vulpe, I. Barnea, *Din istoria Dobrogei. II. Romanii la Dunărea de Jos*, Bucarest, 1968, p. 428.

⁴³ R. Theodorescu, *Un mileniu de artă la Dunărea de Jos (400 — 1400)*, Bucarest, 1976, p. 14, 16.

⁴⁴ V. Pârvan, *Contribuții epigrafice la istoria creștinismului daco-roman*, Bucarest, 1911, p. 148.

⁴⁵ H. Delehaye, *Saints de Thrace et de Mésie*, « *Analecta Bollandiana* », XXXI, 1912, p. 216 — 221, 291.

⁴⁶ V. Bauman, *Basilica cu « martyricon » din epoca romanității târzii, descoperită la Niculițel (jud. Tulcea)*, « *Buletinul Monumentelor Istorice* », 2, 1972, p. 22, fig. 13, 15.

⁴⁷ E. Gren, *Kleinasiens und der Ostbalkan in der wirtschaftlichen Entwicklung der römischen Kaiserzeit*, Uppsala — Leipzig, 1941, p. 37; V. Velkov, *Kleinasiaten und Syrer in den Balkan-gebieten während der Spätantike (IV. — VI. Jh.)*, « *Etudes historiques* », II, 1965, p. 19 — 29.

⁴⁸ V. Mihăilescu, *op. cit.*, p. 3

⁴⁹ A. Evans, *op. cit.*, p. 31.

sommets de la Péninsule (le Rila, l'Olympe), celles-là mêmes où, au premier millénaire, la population romanisée sud-danubienne poursuivait son existence⁵⁰, celles-là mêmes encore par où circulaient bergers et marchands, moines et artisans, mais aussi bien pénétraient d'importantes troupes d'invasion se dirigeant dans les deux sens (c'est par ici qu'attaquèrent les Avars, puis les Turcs et c'est par ici, toujours, qu'aux temps modernes se consommèrent certaines campagnes autrichiennes⁵¹). Dans une mesure égale, c'est un « corridor » qui se cristallisa généralement autour de cette clef de voûte que fut pour l'Europe sud-orientale le centre des Balkans⁵², zone des plus amples mouvements métanastasiques de la Péninsule, au Moyen Age notamment — du XIV^e au XVII^e siècles —, depuis la Macédoine et la vallée de la Morava au Timok, à la Save et au Danube, jusqu'au Banat et jusqu'en Hongrie orientale⁵³ et, dans le même temps, zone des plus durables liens ethno-culturels — déchiffrables au niveau de la toponymie et de l'ethnographie — sur une étendue territoriale couvrant la Kraïna serbe, la région de Vidin, l'Olténie, le Banat, la vallée du Mureş et l'Ouest de la Transylvanie⁵⁴.

Comme dans le cas du « corridor » oriental, l'historien se voit accueilli par une relative mais très ancienne unité culturelle, du cœur de la Péninsule Balkanique jusqu'à la plaine de Tisza : preuve en est que, dès le néolithique ancien et moyen, une partie de la Serbie, de la Pannonie méridionale et de la Transylvanie ont connu un même complexe archéologique se caractérisant par de la céramique rouge peinte⁵⁵; preuve en est aussi, qu'à la fin du néolithique, les archéologues décèlent — en les expliquant par des mouvements de population au long des vallées de la Morava et du Vardar, eux-mêmes dûs aux dislocations provoquées dans la zone du Danube par la vaste migration indoeuropéenne — l'existence de relations entre des groupes culturels de la Pélagonie macédonienne, de la zone moravienne (Bubanj-Hum) et de l'Olténie (Sălcuța)⁵⁶; preuve en est, enfin, qu'à l'époque de transition de l'âge du bronze à celui du fer, des habitats de la Macédoine allaient être détruits — de nouveau à la suite de grands mouvements ethniques, qu'on appelle « égéens » — par les représentants d'une culture archéologique née sur les rives de la Morava du côté de Niş⁵⁷ et qu'en Grèce allait se produire certain changement dans le rite funéraire, directement relié aux réalités caractérisant la zone d'Ohrid et de l'Albanie méridionale⁵⁸, alors que les Illyriens allaient, eux, recevoir de la Grèce archaïque, au travers de la zone du Vardar, les produits de Corinthe⁵⁹ qui, en ces temps-là, par le truchement de Corcyre, arrivera à coloniser l'Épire et la côte adriatique (l'Ambracie, l'Apollonia illyrienne, l'Épidamnos).

⁵⁰ V. Mihăilescu, *op. cit.*, p. 9.

⁵¹ A. Evans, *op. cit.*, p. 9 — 10.

⁵² V. Mihăilescu, *op. cit.*, p. 4 sqq.

⁵³ J. Cvijić, *op. cit.*, p. 118 — 119; S. Dragomir, *op. cit.*, p. 171 sqq.

⁵⁴ I. Donat, *Despre toponimia slavă din Oltenia*, Craiova, 1947, p. 54—55, 63, 66.

⁵⁵ M. Garašanin, *op. cit.*, p. 10.

⁵⁶ *Ibidem*, p. 23—24.

⁵⁷ *Ibidem*, p. 31—33.

⁵⁸ *Ibidem*, p. 33 — 34.

⁵⁹ E. Condurachi, *L'époque grecque et romaine (rapport)*, dans *II^e Congrès International des études du Sud-Est européen*. Athènes. Mai 1970, Athènes, 1970, p. 3 — 4.

Par ce même milieu central — et ouest-balkanique, à la fin de la première époque du fer, des nouveautés — se propageant de la Macédoine et de l'Illyrie sur cette voie déjà traditionnelle du Vardar et de la Morava — devaient aboutir dans l'espace carpato-danubien, dans la sphère d'une civilisation propre à la première période géto-dace, et y rencontrer — fait significatif — l'autre courant balkanique, venu par la Thrace de la zone pontique davantage hellénisée, autant dire venu au long de l'autre « corridor » sud-est européen, quelque part dans le sud-ouest de la Munténie; en témoignent, datées au V^e siècle av. n.è., des fibules d'origine illyrienne ayant coexisté avec une céramique locale travaillée à la roue d'après des modèles grecs⁶⁰ (je tiens à souligner, pour mieux illustrer une permanence de géographie culturelle, que tout pareillement — sinon même identiquement —, et les cartes l'attestent, vont se passer les choses beaucoup plus tard encore lorsqu'en plein Moyen Age, au XIV^e siècle plus exactement, les parures et l'argenterie, découvertes dans la Plaine Roumaine d'Ouest, à Olteni, s'insèrent par leur typologie et leur style dans une position géographique et culturelle, également, à l'invisible confluent des deux « corridors », celui de l'Ouest et celui de l'Est⁶¹).

Le rôle insigne joué par la Macédoine, aux temps classiques antiques, n'échappe à aucun historien; il ne s'agit pas d'être strictement un spécialiste de l'époque gréco-romaine pour en savoir assez sur ce rôle, de sorte que je me bornerai à rappeler que cette région, véritable plaque tournante dès l'Antiquité, reliant l'Asie Mineure et l'Italie par la « Via Egnatia », ainsi que la Mer Egée et le Danube par les vallées du Vardar, de la Drina, de la Morava et du Timok⁶² est devenue pour cela même le premier objectif important des visées romaines dans les Balkans; aussi est-ce de là qu'allait s'élaner la première conquête romaine de la Péninsule après la création en 146 av.n.è. de la province de Macédoine dont va relever le commandement militaire créé par Auguste au début de notre ère, préfigurant la province de Mésie Supérieure (dans l'actuelle Serbie et la Bulgarie nord-occidentale) et renfermant les bassins du Margus (Morava) et du Timacus (Timok) fortement romanisés après une première résistance des Thraces, des Illyriens et des Scordisques devant les nouveaux maîtres⁶³ (simplement pour souligner un parallélisme historique non dépourvu d'intérêt, se répétant presque identiquement à des moments différents, par exemple à l'époque byzantine comme à l'époque ottomane, je ferai mention de la coïncidence d'événements militaires et politiques éveillant des échos culturels sur ces deux « corridors » toujours, en l'occurrence la soumission des villes grecques du Pont Gauche et des embouchures du Danube due aux troupes de Terentius Varro Lucullus en 72 av.n.è. dans le même temps que les troupes de Scribonius Curio arrivaient en 74 av.n.è. aux Portes de Fer danubiennes!).

Toute l'époque romaine et postromaine va sensiblement renforcer l'orientation des contrées situées à la jonction du Bas-Danube avec le Moyen-Danube vers les parties de l'Ouest et du Centre balkaniques. Ainsi,

⁶⁰ *Istoria României*, I, Bucarest, 1960, p. 225.

⁶¹ D. V. Rosetti, *Tezaurul de podoabe medievale de la Olteni (Teleorman) și elementele lor bizantine*, « Buletinul Monumentelor Istorice », 4, 1972, p. 14.

⁶² H. Mihăescu, *op. cit.*, p. 502.

⁶³ R. Vulpe, *op. cit.*, p. 186.

sera-ce autour de la Mésie Supérieure que vont graviter, jusqu'au règne de Trajan, les contrées du Banat et de l'Olténie occidentale⁶⁴; puis, immédiatement après la retraite d'Aurélien, plus exactement au temps de Dioclétien qui constitua le « diocesis Moesiae » — comprenant entre autres les anciens territoires de la Mésie Supérieure et de la province de Macédoine — et un diocèse de la Pannonie avec son centre à Sirmium; puis, encore, au temps de Constantin le Grand, quand apparurent deux nouveaux diocèses — celui de la « Dacia » ayant la capitale à Serdica et celui de la Macédoine ayant son centre à Thessalonique⁶⁵ — c'est particulièrement des régions centrales de la Péninsule que de multiples fils vont relier les destinées de la romanité se trouvant en Olténie, au Banat, en Transylvanie occidentale et en Hongrie méridionale; et c'est également par la force de ce réseau de relations que va se maintenir et de cette sève que va se nourrir le christianisme de facture populaire et de nuance latine de l'ancienne Dacie, après le milieu du IV^e siècle, aux V^e et VI^e⁶⁶, en rapport avec des hiérarchies relevant de l'Eglise byzantino-balkanique du centre et du nord-ouest de la Péninsule (réalité qui se répétera — aspect pour aspect — à l'époque médio-byzantine) quand, aux termes de la XI^e Nouvelle délivrée par Justinien en 535, le Banat et l'Olténie vont passer sous la juridiction du vaste diocèse de l'archevêché de Justiniana Prima en Macédoine⁶⁷.

Un semblable christianisme populaire, envisagé non pas seulement dans ses limites romanes nord-danubiennes mais aussi dans l'ensemble du Sud-Est européen à la fin de l'Antiquité et au début du Moyen Age témoigne — au-delà des croyances, des préférences et des coutumes conservant des réminiscences païennes ou teintées d'hétérodoxie — d'un attachement profond au culte de certains héros de la nouvelle foi qui, paraît-il, se trouvent des prototypes dans quelques anciennes divinités locales (on connaît bien dans ce sens les débats sur la postérité mythologique et iconographique du « cavalier thrace » et des « cavaliers danubiens »). Tel fut le cas — signalé il y a déjà un demi-siècle, par rapport avec l'histoire culturelle et économique des Balkans à l'époque byzantine⁶⁸ et rappelé par moi, en passant, il y a quelque temps, en connexion, précisément, avec les deux « corridors » du Sud-Est de l'Europe⁶⁹ — du culte des deux saints militaires, Démètre et Georges, assurément les plus vénérés du christianisme populaire médiéval et moderne de la Péninsule.

Le culte fort bien étudié du premier, patron de Thessalonique — la grande ville de l'Empire byzantin et le plus important centre politique, économique et culturel des contrées formant le « corridor » occidental — se retrouvait pas à pas en Macédoine, en Serbie et même jusqu'en Hongrie méridionale, celle-ci reliée à Thessalonique par une route traversant de florissants centres de culture grecque et slave tels que Skopje, Novo Brdo, Novi Pazar, Peč⁷⁰; car, il faut le souligner, dans ce milieu, le culte de

⁶⁴ Idem, *La Valachie...*, p. 157.

⁶⁵ Idem, *Les populations...*, p. 193 — 194.

⁶⁶ V. Pârvan, *op. cit.*, p. 138.

⁶⁷ *Ibidem*, p. 184 sqq.; D. Tudor, *op. cit.*, p. 474.

⁶⁸ K. Dietrich, *op. cit.*, p. 51 — 53, 55 — 56.

⁶⁹ R. Theodorescu, *Bizant, Balcani, Occident...*, p. 343.

⁷⁰ K. Dietrich, *op. cit.*, p. 48 — 50.

Saint Démètre trace une impeccable carte du « corridor » en question, mais surtout et avant tout une carte de la sensibilité folklorique à l'égard du personnage hagiographique que, pour cause, les Assénides de Tirnovo se sont approprié à la fin du XII^e siècle, dans le sens précisément d'affirmer, par-dessus le temps, leurs liens idéologiques avec l'époque du règne de Samuel, au XI^e siècle, en Macédoine⁷¹. C'était un culte particulièrement fervent de Thessalonique et d'Ohrid à Sirmium⁷², se propageant en premier lieu par les mouvements humains si nombreux, on l'a vu, dans le Centre et l'Ouest de la Péninsule Balkanique, ensuite par les foires périodiques — comme la foire d'automne, fin octobre, de Thessalonique, ou comme « la foire de la Saint-Démètre », au XIV^e siècle, près de Prilep entre Monastir et Veles —, puis par la circulation de menus objets d'art ou par la diffusion de certains cycles hagiographiques — c'est le cas d'un sceau du XI^e siècle à l'effigie de Saint Démètre, qui avait appartenu au byzantin Théophilacte, « évêque des Turcs »⁷³ et c'est aussi le cas des peintures murales du XIV^e siècle à Dečani et du XVII^e siècle à Peć⁷⁴; se propageant enfin par l'érection d'églises placés sous le vocable de Saint Démètre, depuis le très fameux lieu de pèlerinage qu'était pour toute l'orthodoxie la basilique thessalonicienne⁷⁵, à celle de Sirmium (les deux élevées au V^e siècle par le préfet de l'Illyricum, Leontius)⁷⁶, depuis Zvečan dans la région de Novi Pazar (XIII^e—XIV^e siècles) jusqu'à Szeged en Hongrie⁷⁷.

Toutes ces réalités culturelles trouvèrent leur écho dans la toponymie — Dimitrovci, devenu Kosovska Mitrovica, était mentionné au XV^e siècle, sans oublier qu'un siècle avant, Sremska Mitrovica, l'ancienne Sirmium de l'Antiquité, si attaché à Thessalonique et où en 1344 le pape Clément VI évoquait l'existence d'un monastère de moines grecs ayant pris la relève d'un autre, analogue, du XI^e siècle, était dénommé dans les documents hongrois comme « Szávasszentdemeter ». Ces mêmes réalités ne manquèrent pas d'avoir un retentissement dans les fêtes populaires — la bien connue « Sunedru » (« fête de Saint-Démètre ») des Macédo-Roumains qui, à cette date même de l'année, faisaient descendre leurs moutons des alpages⁷⁸ en est une preuve — ou bien dans la surprenante manière de célébrer la Saint-Démètre dans le catholique royaume de la Hongrie arpadienne, d'après les normes de l'Eglise Orientale byzantine et non d'après celles de l'Eglise de Rome⁷⁹.

⁷¹ V. Tăpkova—Zaunova, *Les Légendes de Saint Demetrius dans les textes byzantins et slaves*, dans *Les cultures slaves et les Balkans*, I, Sofia, 1978, p. 161—169.

⁷² D. Obolensky, *The Cult of St Demetrius of Thessaloniki in the History of Byzantine — Slav Relations*, « Balkan Studies », 1, 1974, p. 3 — 20.

⁷³ G. Moravcsik, *Byzantium and the Magyars*, Budapest, 1970, p. 107.

⁷⁴ D. Obolensky, *op. cit.*, pp. 14 ssq., ces images reprenant, probablement, le cycle disparu de la basilique du St. Démètre de Thessalonique.

⁷⁵ *Ibidem*, p. 13.

⁷⁶ *Ibidem*, p. 7; il y a même des opinions soutenant que le culte de Saint Démètre tirerait ses origines, au V^e siècle, de Sirmium d'où il rayonna vers Thessalonique (M. Vickers, *Sirmium or Thessaloniki? A Critical Examination of the St. Demetrius Legend*, « Byzantinische Zeitschrift », 2, 1974, p. 349).

⁷⁷ G. Moravcsik, *op. cit.*, p. 115.

⁷⁸ Th. Capidan, *Macedoromâni. Etnografie. Istorie. Limbă*, Bucarest, 1942, p. 60.

⁷⁹ G. Moravcsik, *op. cit.*, p. 118.

Sur l'autre « corridor » du Sud-Est européen, le culte de Saint Georges constitue à son tour une réalité spirituelle indiscutable, du Bosphore aux Bouches du Danube, avec une diffusion toute particulière en Thrace et en Bulgarie ; on rencontre son nom dans des vocables d'églises et de couvents — à Provadia, à Varna, à Jambol et, bien sur, à Constantinople où, par exemple, sur la rive européenne du Bosphore s'élevait au XI^e siècle le monastère de Saint-Georges « des Manganes » dont le nom passa, probablement au temps de la première croisade, à un bras de mer avoisinant la ville impériale et mentionné comme tel dans les sources occidentales (« Brachiun Sancti Georgii »⁸⁰) ; ou bien, dans le même sens, on le rencontre dans la toponymie de l'espace est-balkanique et pontique, depuis un cours d'eau situé à l'est d'Andrinople, jusqu'à Giurgiu et au bras Saint-Georges du delta danubien.

La dévotion vouée au culte de ce saint devenu patron de négoce et de croisade — si normale dans une zone comme celle du Danube oriental et du Pont où l'on sait combien important était au Moyen Age le commerce pratiqué par les Italiens et combien profonds furent les multiples échos culturels occidentaux, nés précisément par le truchement de ce commerce, de Galata sur le Bosphore à Caffa en Crimée — a été interprétée comme une conséquence de la persistante importance, sur ce « corridor » oriental, de la Constantinople byzantine (importance en tout comparable à celle de Thessalonique sur le « corridor » occidental), la cité impériale étant même, des fois, appelée « la ville de Saint Georges » justement à cause de la grande foire de printemps qu'on y tenait chaque année, fin avril⁸¹.

Pour finir ce chapitre, il me semble qu'il n'est point inutile de rappeler — comme un écho très éloigné de ce culte à l'époque byzantine — qu'en Bulgarie est-centrale, dans la zone de Triavna, avec un artisanat traditionnel et une école de peinture postbyzantine, avec des « zographes » actifs à la deuxième moitié du XVIII^e siècle et pendant tout le XIX^e à Varna, Provadia, Šumen, Jambol, Roussé étaient encore fort populaires les icônes représentant Saint Georges⁸² réminiscence plastique tardive d'un goût folklorique s'appuyant, en ces régions justement, sur des prémisses très anciennes.

⁸⁰ K. N. Ciggaar, *Byzance et l'Angleterre. Etudes sur trois sources mal connues de la topographie et de l'histoire de Constantinople au XI^e et XII^e siècles*, Leyde, 1976, p. 19, 39, 43, 62, 159.

⁸¹ K. Dietrich, *op. cit.*, p. 52 — 53.

⁸² V. Svintila, *Nacalo na peisaja v bălgarskata religiozna jivopis*, « Izkustvo », 6, 1972, p. 20 ; A. Bojkov, *Școala de pictură de la Triavna*, Bucarest, 1973, pl. 14, 20, 28 — 31, 42.

KILI ET L'EXPÉDITION D'UMUR BEG

PETRE DIACONU

La chronique dite *Düsturnamé* a été rédigée par Enveri¹ en 1465 sur l'ordre du vizir Mahmoud Pacha-Vélé. Elle comprend trois sections. Sa deuxième section, dite *Destan*, qui débute avec le chapitre XVIII², exalte les hauts faits d'armes de l'émir de Smyrne, Umur Beg, qui a vécu en 1309—1341³. Il est avéré de nos jours que la *Düsturnamé* — et, par conséquent, *Destan* aussi — repose sur des sources que le temps a englouties⁴.

Destan nous apprend qu'Umur Beg, quittant Smyrne avec 350 navires, a parcouru les eaux de l'Égée durant 18 jours sans escales, pour débarquer en fin de compte à un endroit de la côte de la Chersonèse de Thrace, nommé Djermé. Là, à Djermé, les navires (dont il n'en restait que 300)⁵ ont été tirés sur le sable et ensuite poussés jusqu'à la mer Noire (lisez, plutôt, la mer de Marmara). Encore une ou deux journées de navigation et les Turcs d'Umur Beg ont accosté Istauboul (Constantinople), pour y rester pendant un certain temps (*Destan* n'en précise pas la durée). Le chef des corsaires turcs y fut reçu par le *tekfur* (l'empereur), qui donna plusieurs banquets en son honneur. De là, Umur Beg et sa flotte se sont dirigés vers Kili, port situé, suivant les données d'Enveri, sur la frontière de la Valachie (*Eflak*)⁶. Lorsque les autochtones, que l'auteur du *Destan* nomme *kiafir* (infidèles = chrétiens), se sont rendus compte de l'approche de l'ennemi, ils annoncèrent le danger à leurs compatriotes en allumant de grands bûchers. Malgré l'opposition des infidèles, les corsaires turcs ont dévasté Kili et les cités environnantes, avant de reprendre la route pour Constantinople, où ils devaient arriver après quatre jours.

Ce récit des exploits d'Umur Beg laisse place à maintes incertitudes et inconséquences. Par exemple, on ne saurait saisir les raisons qui déterminèrent les corsaires à éviter les Dardanelles, préférant le débarquement à Djermé, ce qui leur aura valu de tirer leurs navires sur terre jusqu'au bord de la mer de Marmara⁷. Tout à fait insolite aussi la confusion de

¹ *Düsturnamé-i Enveri*, dans l'édition de Mükrimin Halil Yınanç. Türk Eneument külliyaı, adet : 15, Istanbul, Devlet Matbaası, 1928.

² *Le Destan d'Umur Pacha*, texte, traduction et notes par Irène Melikoff—Sayar, Bibliothèque byzantine. Documents, 2, Paris.

³ M. Alexandrescu—Dersca, *Studia et Acta Orientalia*, 2, 1959, p. 5.

⁴ Paul Lemerle, *L'émirat d'Aydin. Byzance et l'Occident. Recherches sur « La geste d'Umur Pacha »*, Bibliothèque byzantine, 2, 1957, p. 245;; cf. M. Alexandrescu—Dersca, *loc. cit.*

⁵ *Le Destan d'Umur Pacha*, p. 44.

⁶ P. Lemerle, *op. cit.*, p. 139—140.

⁷ Cf. les explications pertinentes de P. Lemerle, *op. cit.*, p. 139 — 141; voir également ses notes explicatives. Cf. M. Alexandrescu — Dersca, *op. cit.*, p. 9 — 11.

l'auteur du *Destan* entre la mer Noire et la mer de Marmara. Comme, à part les disputes, passées et à venir, des historiens tâchant de réduire les inconséquences du *Destan*, il semble que, presque sans exception, ils ont assimilé la *Kili* du *Destan*, dévastée par Umur Beg, à la cité danubienne de Chilia⁸, il fallait encore préciser la date de l'expédition des corsaires tures, en identifiant aussi les « infidèles » qui leur ont fait front.

L'éditeur de la *Düsturnamé* — Mikrinim Halil Yinanç — pensait que cette campagne a dû avoir eu lieu en 1339—1340⁹, mais V. Laurent suggérait plutôt le printemps de 1340¹⁰, cependant que Matilda Alexandrescu-Dersca Bulgaru penchait pour 1337 ou, plus probablement 1338¹¹ et P. Lemerle pour la fin de l'été de 1341¹². Il s'ensuit donc qu'on ne dispose pas encore d'un consensus quant à la date exacte de l'entreprise d'Umur Beg.

Mais quels étaient les *kiafirs* (infidèles) de Kili ?

Après avoir oscillé entre Bulgares et Roumains¹³, V. Laurent devait finir par considérer que les-dits *kiafirs* étaient Roumains¹⁴. Ce fut aussi l'avis de G. I. Brătianu¹⁵, et M. Alexandrescu-Dersca¹⁶, accepté plus tard par d'autres spécialistes. Seul P. Lemerle adopta une position plus prudente, en notant qu'on ne saurait donner « à l'expression vague de la geste 'région d'Eflaq' un sens politique précis et en conclure que 'le Destan prouve qu'à cette époque les bouches du Danube étaient valaques' »¹⁷. Donc, nous manquons également d'un consensus des historiens en ce qui concerne l'ethnie des indigènes de Kili. Toutefois, pour ceux qui ont identifié aux Valaques les *kiafirs* de Kili, la conclusion logique a été que les bouches du Danube — ou, plus exactement, le sud de la Bessarabie — appartenaient à l'époque de l'expédition d'Umur Beg au voïvode Ioan Basarab, prince régnant de Valachie. Un certain nombre de spécialistes se sont même essayés à fournir d'autres témoignages en ce sens¹⁸. Pourtant, il ne peut être question à cette époque de l'appartenance à la Valachie du port danubien de Chilia.

Une fois écarté le contrôle exercé sur le sud du Bugeac et la Plaine du Danube par Sviatoslav¹⁹, événement intervenu vers les années 1320

⁸ Cf. la bibliographie de M. Alexandrescu—Dersca, *op. cit.*, *passim* et, dernièrement, le point de vue de M. Balard, „SudostForschungen”, 38, 1979, p. 4 — 5.

⁹ *Düsturnamé-i Enveri*, p. 41, 85; M. Alexandrescu—Dersca, *op. cit.*, p. 7, note 6.

¹⁰ V. Laurent, REB, 18, 1960, p. 155; idem, RHSEE, 22, 1945, p. 118, plaçant la date de cette expédition à une époque indéterminée comprise entre 1335 et 1339. L'auteur maintient cette même datation dans RHSEE, 23, 1946, p. 230. Un peu plus tard V. Laurent, REB, 1954, p. 288 datait l'expédition « avant 1339 ».

¹¹ M. Alexandrescu—Dersca, *op. cit.*, p. 8.

¹² P. Lemerle, *op. cit.*, p. 137.

¹³ V. Laurent, RHSEE, 23, 1946, p. 299 et note 1.

¹⁴ Idem, REB, 12, 1954, p. 288.

¹⁵ G. I. Brătianu, RHSEE, 22, 1945, p. 202. En fait, G. I. Brătianu soutient ici que « la frontière de la Valachie était à Kilia sur le Bas—Danube ».

¹⁶ M. Alexandrescu—Dersca, *op. cit.*, p. 14.

¹⁷ P. Lemerle, *op. cit.*, p. 135.

¹⁸ M. Alexandrescu—Dersca, *op. cit.*, p. 19.

¹⁹ G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, București, 1935, p. 115, pense que les Bulgares de Sviatoslav n'ont eu sous leur domination que le sud de la Bessarabie, sur la rive gauche du Danube, la liaison entre cette contrée et le royaume bulgare se faisant à travers la Dobroudja. Il s'ensuivrait qu'à l'époque dite (1300 — 1320) la Dobroudja avait été contrôlée d'une manière ou d'une autre par les Bulgares. Or, à présent, il ne saurait plus être question d'une domination de la Dobroudja par Sviatoslav (voir ci-dessus, p. 115).

les Tatares de la Horde d'Or se sont réinstallés dans ces contrées. Ceci explique, par ailleurs, le brusque déferlement de toute une série de nouvelles razzias mongoles dans les Balkans. Les chroniques du temps fournissent des données suffisantes au sujet de la présence des Tatares dans la Péninsule en 1323²⁰, 1324²¹, 1328²², 1330²³, 1332²⁴, 1337²⁵. Parfois, ces Tatares arrivaient comme alliés des Bulgares, accompagnés²⁶ ou non de guerriers roumains. Leur présence au Bas-Danube devait nécessairement être effective puisque la Bulgarie des Chichmanides en était la vassale. D'une manière ou d'une autre, la Valachie se trouvait également sous leur protection.

Quoiqu'il en soit, les sources littéraires nous montrent les Tatares comme « habitants », aux III^e—V^e décennies du XIV^e siècle de la région du Danube (inférieur). Grégoire Tzamblak, entre autres, parlant de l'année 1330, nous assure que les Tatares tenaient les régions nord-danubiennes²⁷; de même, Nicéphore Grégoras mentionne la présence en 1332 des « Scythes » (i. e. Tatares) vivant aux abords de l'Istros²⁸. Un document rédigé à Pétra le 24 janvier 1343 fait allusion au fait que la frontière occidentale de la Horde d'Or se trouvait sur le Danube²⁹. Enfin, une note marginale de la carte des frères Pizzigani (1367) indique que, sous Usbeck (1312—1341), les terres de la Horde d'Or s'étendaient du côté du couchant jusqu'à Vicina³⁰, que l'on sait située sur le Danube. Il est donc naturel d'induire que dès qu'ils se sont emparés de l'île de Vicina (en 1337—1338 selon V. Laurent³¹ ou vers 1320 suivant nous³²), les Tatares ont été à même d'exercer leur contrôle sur la rive gauche du Danube.

²⁰ *Ioannis Cantacuzino eximperatoris Historiam libri*, I, Bonn, 1825, p. 175. Cf. *Fontes Historiae Daco-Romanae*, III, București, 1975, p. 483.

²¹ *Ioannis Cantacuzino . . .*, I, p. 189—193.

²² *Nicephori Gregorae, Byzantina Historia*, cura L. Schopeni, I, Bonn, 1829, p. 398—399.

²³ St. Novaković. *Zakonnik Stefana Dušana cara srpskog*, Belgrad, 1898, apud Al. Burmov, *op. cit.*, p. 259.

²⁴ F. Kunstmann, *Abhandlungen der historischen Classe der königlich bayerischen Akademie der Wissenschaften* 7 (cf. V. Laurent, *REB*, 18, 1960, p. 154. note 27); nous regrettons ne pouvoir en préciser la page, l'ouvrage de Kunstmann nous étant inaccessible. Voir aussi à propos de cette invasion *Ioannis Cantacuzino . . .*, I, p. 465—466 (cf. *Fontes Historiae Daco-Romanae*; III; p. 485) et Nicéphore Grégoras, I, p. 535—536 (*Fontes Historiae Daco-Romanae*, III; p. 513).

²⁵ *Nicephori Gregorae . . .*, I, XI, p. 535.

²⁶ Cf. ci-dessus, les notes 20 et 23.

²⁷ J. Šafarik, *Glasknik društva srpskog slovenosti*, 11, 1859, p. 71.

²⁸ *Bizantina historia « Nicephori Gregorae »*, I, p. 430, 542.

²⁹ « Et inteligitur dictum Imperium Usbech flumen Vicini versus Thanam », apud G. I. Brătianu, *op. cit.*, p. 66. D'autres données viennent s'ajouter à celles-ci. Par exemple, il est précisé, dans une liste des martyrs et des monastères franciscains d'Orient, remontant aux années 1320 ou 1332: « În Tartaria Aquilnari, fratres Minores habent monasteria immobilia XVIII, in civitatibus et villis infrascriptis, videlicet: in Vicina justa Danubiu. In Manrocastro . . . » (P. Golonbovitch, *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell'Oriente Franciscano*, I—II, 1913, p. 76). Ce qui veut dire qu'à l'époque dite la ville daniubienne de Vicina était englobée dans les frontières de la Tartarie. De son côté, Al. Omari affirme que le royaume Usbeck touchait au Danube; G. Tiesenhausen, *Sbornik materjalov otnosjatsja k istorij*, I, St. Petersburg, 1884, p. 236—237 (apud Al. Knzev, *Études balkaniques*, 3, 1977, p. 119).

³⁰ N. Grămadă, *Vicina. Izvoarele cartografice. Originea numelui. Identificarea orașului*, Codrul Cosminului, 1, 1924, p. 417.

³¹ V. Laurent, *RHSEE*, 23, 1946, p. 231.

³² Ouvrage manuscrit.

Voilà donc le bref aperçu des raisons qui nous empêchent d'accorder crédit à l'hypothèse de la présence des Roumains du voïvode Basarabe dans les murs de la cité danubienne de Chilia au courant des III^e—V^e décennies du XIV^e siècle. Il s'ensuit que les « infidèles » auxquels se sont heurtés les corsaires d'Umur Beg ne pouvaient pas être des Valaques.

Une autre hypothèse — déjà mentionnée, du reste ³³ — prétend que les-dits « infidèles » étaient des Bulgares. Si tel était le cas, la Dobroudja aurait dû se trouver à l'époque sous la domination du tsarat bulgare. Or, une pareille hypothèse se trouve infirmée par l'organisation ecclésiastique de la province comprise entre le Danube et la mer Noire. En effet, la plupart de ses églises étaient, au cours de la première moitié du XIV^e siècle, à l'obédience de la métropole de Vicina ³⁴ et, dans l'intervalle où celle-ci dut interrompre son activité (par suite de l'occupation tatare de la ville), à celle de la métropole de Varna, fondée vers les années 1320 ³⁵. Notons encore, par ailleurs, que du fait de la suppression (temporaire) de la métropole de Vicina et du rétablissement de celle de Varna, une partie des *castella* de Dobroudja sont devenus des stavropygyes de la Patriarchie constantino-politaine ³⁶. Compte tenu de ces réalités, il est donc impossible d'envisager une quelconque suzeraineté bulgare en Dobroudja pendant la première moitié du XIV^e siècle. Ceci d'autant plus qu'à partir de la fondation de la patriarchie de Trnovo (vers 1230), l'histoire des relations de Byzance avec l'Empire des Assénides ne fournit aucun exemple de métropole byzantine fonctionnant en territoire bulgare, comme il n'y a aucun exemple, non plus, de métropole bulgare exerçant son autorité dans quelque coin des terres byzantines ³⁷.

A considérer les choses sous cet angle, il serait plus vraisemblable de penser que la Dobroudja était dominée par les Tatares. En effet, les églises byzantines arrivaient à fonctionner tant bien que mal dans les territoires qu'ils contrôlaient ³⁸. On constatera donc que des raisons fort bien fondées nous empêchent également d'identifier aux Bulgares les *kiafirs* du port danubien de Chilia.

Il est, certes, hors de question de faire des Tatares des habitants de la cité dévastée par Umur Beg, car, en l'occurrence, Enveri ne les aurait guère traités de *kiafirs* (infidèles) ³⁹. Également improbable l'idée qu'il devait s'agir des Grecs : le cas échéant, cette expédition d'Umur Beg contre Kili deviendrait tout à fait illogique. C'est que cette campagne contre

³³ Cf. ci-dessus, note 13.

³⁴ Cf. pour une « vue provisoire » de la métropole de Vicina durant la première moitié du XIV^e siècle : P. S. Năsturel, *Byzantinisch—neugriechische Jahrbücher*, 21, 1972 (1971), p. 41.

³⁵ Il est tout à fait certain qu'en 1325 la métropole de Varna fonctionnait. En effet, on dispose d'une mention remontant à cette époque de Maladij, métropolitain de Varna et de Cavarna. Peut-être cette métropole de Varna a-t-elle été reconstituée dans le contexte du retour des Tatares sur le Bas—Danube vers les années 1320. Et il est tout aussi possible que cette métropole ait fonctionné à l'époque où les *castella* de Kranea, Dristra, Kileia, etc. (AP, I, p. 95) devenaient les stavropygyes de la patriarchie constantino-politaine.

³⁶ Cf. ci-dessus, note 35.

³⁷ P. Mutafčev, dans *Izbranij proučvanja*, Sofia, 1973, p. 661.

³⁸ Il n'y a, certes, aucune raison qui fasse croire que les Tartares dominaient en Dobroudja juste à cette époque, ainsi comme soutient V. Spinei, *Dacoromania*, Freiburg—München, 1975—1976. Le spécialiste de Iași ne dispose guère d'arguments satisfaisants en ce sens.

³⁹ V. Laurent, *RHSEE*, 22, 1945, p. 107.

la cité en question si elle n'a pas été faite à l'instigation des Byzantins mêmes avait néanmoins reçu leur accord ⁴⁰. Or, quel intérêt auraient eu les Byzantins à pousser les Turcs d'Umur Beg au pillage de leurs concitoyens et d'une ville qui leur appartenait ?

Telles étant les choses, il semble évident que cette ville de Kili, investie et dévastée par les corsaires de Smyrne ne pouvait pas être le port danubien de Chilia. Mais, dans ce cas-là, quelle localité du littoral pontique est mentionnée par la *Düsturnamé* sous ce nom de *Kili* ?

Avant toute chose, si l'on veut trouver la réponse à cette question, il convient de préciser la date exacte de l'expédition d'Umur Beg. Pour notre part, entre toutes les datations suggérées jusqu'à présent et que nous avons déjà citées ci-dessus, celle de Paul Lemerle nous semble la plus proche de la vérité historique. En effet, c'est la seule à s'appuyer aussi sur certains indices — fûssent-ils même indirects — relevés dans les sources littéraires de Byzance. Ce qui plus est, la datation avancée par le savant français jette un jour plus clair sur les événements en rapport avec l'expédition d'Umur Beg, d'un côté, ainsi que sur les événements intervenus dans l'Empire byzantin à cette époque, d'un autre côté.

Voyons ce que l'exposé de Paul Lemerle nous apprend à ce sujet ⁴¹. Les sources byzantines notent que juste après la mort de l'empereur Andronic III — intervenue le 15 juin 1341 — une flotte turque venue de Smyrne et commandée par Umur Beg s'annonça sur la côte de la Chersonèse de Thrace, avec l'intention évidente de ravager la région toute entière jusqu'à Constantinople. Selon Nicéphore Grégoras, les Turcs d'Umur Beg s'étaient rendus dans l'Empire afin de porter aide à Jean Cantacuzène, en difficulté avec une faction de ses troupes. Mais ce programme ne fut pas mis en œuvre, car Jean Cantacuzène, au nom de la vieille amitié qui le liait à Umur Beg, demanda aux Turcs de rentrer chez eux, ce que ces derniers ont fait ⁴². Jean Cantacuzène nous apprend qu'Umur Beg lui a demandé de lui signaler un ennemi aux dépens duquel ses Turcs pourraient se dédommager des grands frais qu'ils avaient eus avec l'organisation de cette expédition ⁴³. C'est là que s'arrête la relation des faits fournie par les sources byzantines. Cette relation ne nous apprend pas si Jean Cantacuzène accéda ou non à la demande présentée par l'ambassade d'Umur Beg à ce propos.

Mais, vers la même époque — toujours après la mort d'Andronic III — arrivait à Constantinople une ambassade envoyée par le tsar bulgare Jean Alexandre (1331—1370) exigeant, ni plus ni moins, l'extradition de Jean Etienne Chichman (1330—1331), qui, une fois chassé du trône de Trnovo, avait cherché asile à Byzance ⁴⁴. Non seulement Jean Cantacuzène se refusa de donner cours aux prétentions des Bulgares, mais il menaça même d'envoyer une flotte byzantine sur le Danube avec Jean Etienne Chichman en tête, pour l'escorter à Vidin et déclencher

⁴⁰ P. Lemerle, *op. cit.*, p. 136 : « Umur allant attaquer Kili avait au moins l'accord de Byzance ».

⁴¹ *Ibidem*, p. 136 — 139.

⁴² *Nicephori Graegorae* ..., II, p. 596 — 598.

⁴³ *Ioannis Cantacuzino*, II, p. 56.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 54 — 56.

un soulèvement. Par la même occasion, il mentionna les Turcs d'Umur Beg, qu'il allait inciter à s'attaquer à la Bulgarie⁴⁵. Toutefois, là encore les sources sont muettes quant aux suites de ces faits, ne disant rien à propos de la mise en œuvre ou non de cette menace de l'empereur byzantin.

A ce point de son exposé concernant les sources byzantines, Paul Lemerle établit une relation entre leurs dires et celles d'Enveri au sujet de l'expédition d'Umur Beg. Le savant français tient à souligner « qu'il est séduisant de mettre une fois de plus en relation et d'éclairer l'un par l'autre le témoignage d'Enveri, c'est-à-dire de sa source, certainement contemporaine des événements, et celui de Cantacuzène, mieux informé que quiconque »⁴⁶.

Pour notre part, c'est à juste titre que Paul Lemerle estime que dans la conjoncture du conflit byzantino-bulgare de l'été de 1341 Jean Cantacuzène dut aiguiller sur la Bulgarie la flotte d'Umur Beg venue pour piller la Thrace byzantine. « Il est vrai — note le savant — que Cantacuzène ne dit pas qu'il a commencé de mettre ses menaces en exécution et envoyé les Turcs aux bouches du Danube ; mais Cantacuzène dit rarement toute la vérité quand il s'agit de ses relations avec les Turcs, qui lui furent tant reprochées ; et puisque le conflit avec Jean Alexandre pour cette fois tourna court, il ne se vanta pas de la razzia turque, satisfait d'avoir montré ses qualités de diplomate »⁴⁷.

L'entrée de la flotte turque dans ses desseins aurait eu donc lieu après l'arrivée à Constantinople de l'ambassade de Jean Alexandre. En se dirigeant sur *Kili* (le port danubien de Chilia, dans l'opinion de Paul Lemerle), les navires d'Umur Beg étaient en mesure de tenir les Bulgares sous la coupe de leurs razzias et, le cas échéant, de veiller au voyage de Chichman sur le fleuve, en Bulgarie. Cette dernière éventualité étant envisagée au cas où le tsar Jean Alexandre aurait choisi la guerre. De ce fait, « si Alexandre intimidé — intimidé notamment par la présence de la flotte d'Umur dans le Delta — choisit la paix, les Turcs se dédommageront en pillant des terres qui ne sont plus grecques »⁴⁸. Paul Lemerle opte pour cette alternative, en ajoutant : « C'est la deuxième alternative qui se réalisa. Umur devait être en août [1341, n.n.] dans la région de *Kili* et il a dû revenir à Smyrne en septembre »⁴⁹. Naturellement, le savant expose son point de vue sous la forme d'une hypothèse.

Tout en prenant pour point de départ cette même hypothèse, nous proposons un autre développement des faits, à savoir : après avoir menacé les Bulgares qu'il enverra sa flotte sur le Danube, jusqu'à Vidin, tout en aiguillant les Turcs sur la Bulgarie, Jean Cantacuzène n'aura concrétisé qu'une partie de ses menaces. Donc la flotte byzantine ne remonta pas le Danube. Par contre, les Turcs attaquèrent les Bulgares (à *Kili*, à en croire Enveri). Mais comme les Bulgares n'étaient pas à l'époque les maîtres des bouches du Danube, la *Kili* de la chronique turque ne saurait être le port de Chilia encore connu de nos jours.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 55 — 56.

⁴⁶ P. Lemerle, *op. cit.*, p. 137.

⁴⁷ *Ibidem*.

⁴⁸ *Ibidem*, note 1. La question des bouches du Danube.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 137.

D'autre part, Paul Lemerle souligne, en temps et lieu, qu'il ne saurait s'agir ni de la Kili de Bithynie, ni de celle de Thrace. C'est pourquoi il ne nous reste que de localiser la *Kili* d'Enveri à Anchialé, sur la côte occidentale de la mer Noire, située au sud de Messembrie. On ne saurait opposer à cette localisation une incompatibilité phonétique entre les noms Anchialé et Kili. Il est généralement connu qu'au X^e siècle, la cité était désignée sous le nom d'Achelos⁵⁰. Les cartes et les portulans des XIII^e—XIV^e siècles la nomment Asillo⁵¹, Lasilo, Laxilo. Enfin, la chronique savoyarde, en rapportant l'expédition de 1366 du Comte Vert, nomme cette cité Achille⁵².

Il en résulte qu'on peut supposer sans risque de s'écarter par trop de la vérité historique qu'Enveri, trouvant dans la source consultée par lui le nom d'Achilé, a pu le confondre avec celui du port danubien de Chilia, qui lui était connu depuis l'expédition de 1462 à laquelle lui-même avait pris part. Et dans ce cas-là, on pourrait également attribuer à Enveri la précision (inexacte, selon nous) qui le situait dans « la région d'Eflak »⁵³ puisqu'il est avéré qu'en 1462 Chilia appartenait à la Valachie.

On dirait qu'Enveri ne fait que préluder à une confusion qu'allait commettre bien plus tard le grand historien roumain Nicolas Iorga. En effet, est-ce que notre savant, partant de la mention que les soldats d'Antoine Visconti de Milan subirent un siège à Achille (Anchialé) en 1366, ne concluait-il pas qu'il s'agissait de la cité danubienne de Chilia⁵⁴, alors qu'en fait il était toujours question de cette même Anchialé⁵⁵ ?

D'autre part, si l'on accepte la localisation de la *Kili* du *Destan* à Anchialé, les *kiafirs* attaqués par Umur Beg sont les Bulgares. Et si la présente hypothèse est juste, cette localisation donne la clé de l'une des controverses liées à l'expédition d'Umur Beg.

Une pareille hypothèse écarte, en outre, une série d'inconvénients nés de la localisation de *Kili* à Chilia sur le Danube. Par exemple, *Düsturnamé* mentionne le fait que les corsaires d'Umur Beg ravagèrent, en même temps que la cité de *Kili*, quantité d'autres villes. Or, si Anchialé voisinait avec bon nombre de cités, la ville danubienne de Chilia était, en revanche, plutôt isolée. Puis, la même chronique d'Enveri précise que les Turcs micrasiatiques naviguèrent pendant quatre jours depuis Kili jusqu'à Istanboul, c'est-à-dire justement la durée du parcours maritime Anchialé — Constantinople, car le cabotage depuis le port danubien de Chilia jusqu'à la capitale de l'Empire byzantin aurait exigé de huit à dix jours.

Voilà donc le bref exposé des raisons qui nous autorisent à considérer que le but de l'expédition navale d'Umur Beg a été la ville d'Anchialé et non le port danubien de Chilia. De là aussi la conclusion que les événements en rapport avec cette expédition ne sauraient avoir aucun lien direct avec l'histoire des Pays roumains.

⁵⁰ Theophanes Continuatus, *Chronographia*, Bonn, 1838, p. 388 — 390; Leonis Grammatici, *Chronographia*, p. 187 — 188; Pseudo-Symeon, p. 723 — 725; Constantini Porphyrogenète, *De Adm. Imp.*, p. 152 — 156.

⁵¹ B. Motzov, *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia della Università di Caghari*, 8, 1947, p. 129.

⁵² F. Bollati di San Piero, *Illustrazioni della spedizione in Oriente di Amedeo VI (il conte Verde)*, Biblioteca storica italiana, V, Torino, VII (VIII), p. 99, n° 386, p. 119, n° 444.

⁵³ Comme P. Lemerle le suggère, *op. cit.*, p. 141, note 3.

⁵⁴ N. Iorga, *Comunicări mărunte*, « Convorbiri literare », 35, 1901, p. 576.

⁵⁵ Octavian Ilieseu, *Pontica*, 4, 1971, p. 371 — 377.

TROIS ACTES DES ARCHIVES DE GÈNES CONCERNANT L'HISTOIRE DE LA MER NOIRE AU XV^e SIÈCLE

ȘTEFAN ANDREESCU

Nous désirons introduire dans le circuit scientifique trois documents conservés aux riches Archives de Gênes¹. Comme dans bien d'autres circonstances, pour l'identification des documents nous nous sommes guidés sur les pertinentes indications du professeur Gian Giacomo Musso². Mais il nous faut relever qu'à l'avenir, une plus étroite coopération des historiens italiens et roumains serait susceptible de faire éviter certaines confusions dues exclusivement à l'encore faible information mutuelle. En voici un exemple recueilli lors de nos propres investigations aux Archives de Gênes.

Parmi les nombreux documents, vraiment inédits, le même Gian Giacomo Musso a signalé également à un moment donné un très important acte concernant l'arrestation en Moldavie en 1467, d'un ancien consul de Caffa, Gregorio « de Reza », qui, à l'expiration de son mandat de dirigeant de la principale colonie de Crimée, avait choisi, pour rentrer à Gênes, la voie terrestre. L'exposé fait précisément par Gregorio « de Reza » — ou « de Rezia » — sur l'incident dont il fut le protagoniste, une fois rentré dans la métropole, le 15 janvier 1468, aurait contenu aussi, comme l'affirme Gian Giacomo Musso, une mention du fait que tout au long de la période où il a rempli les fonctions de consul, il a toujours traité avec bienveillance « la faction velachesca in Caffa »³. Certes, cette mention a aussitôt attiré l'attention des historiens roumains⁴ qui ont exprimé en même temps l'espoir que l'édition du texte intégral de l'acte « fournira peut-être des révélations importantes pour l'histoire des rapports moldo-génois »⁵.

¹ D'autres documents des mêmes archives ont été publiés par nous dans les articles suivants: Ștefan Andreescu, *Acte medievale din arhive străine* (Actes médiévaux d'archives étrangères), « *Revista de Istorie* », t. 34 (1981), n° 9, p. 1735 — 1738; Idem, *Autour de la dernière phase des rapports entre la Moldavie et Gênes*, « *Revue Roumaine d'Histoire* », t. XXI (1982), n° 2, p. 265 — 267.

² Voir Gian Giacomo Musso, *Russia e genovesi del Levante nel Quattrocento. Note su documenti*, « *Rassegna degli Archivi di Stato* », an. XXV (1965), 2, p. 230 — 231; Idem, *Il tramonto di Caffa genovese*, « *Miscellanea di Storia Ligure in memoria di Giorgio Falco* », Genova, 1966, p. 319, note 10 et p. 320, note 13; Idem, *Nuove ricerche d'archivio su Genova e l'Europa Centro-Orientale nell'ultimo Medio Evo*, « *Rivista Storica Italiana* », an. LXXXIII (1971), 1, p. 138; Idem, *Navigazione e commercio genovese con il Levante nei documenti dell'Archivio di Stato di Genova (sec. XIV—XV)*, Roma, 1975, p. 127.

³ Idem, *Nuove ricerche...*, p. 136. L'acte a été cité sous la date erronée 15 août 1468, lorsqu'en réalité il est daté du 15 janvier 1468.

⁴ George Lăzărescu et Nicolae Stoicescu, *Țările române și Italia până la 1600* (Les Pays roumains et l'Italie jusqu'en 1600), Bucarest, 1972, p. 38, note 47.

⁵ Șerban Papacostea, « *Studii și materiale de istorie medie* », vol. VII, 1974, p. 406.

Nous étant appliqué, à notre tour, à dépister l'acte en question en vue d'une étude plus poussée aux fins d'une éventuelle édition, nous avons constaté que l'exposé de Gregorio de Reza fournit, en effet, des détails fort intéressants quant aux rapports entre la Moldavie et Caffa au cours de l'intervalle 1464—1467, notamment des données sur la réaction des Génois à la notification par Etienne le Grand de la conquête par ses armées de la cité-port de Kilia sise à l'embouchure du Danube (1465). Mais, d'autre part, l'expression « la facione velachesca » se réfère à une question tout à fait différente de celle dont faisait état G. G. Musso. Il s'agit en réalité dans le document d'une *épée* « a la facione velachesca » — donc d'après le modèle de celles utilisées en Moldavie — qu'Etienne le Grand, en 1464 — lorsque Gregorio de Reza, en route vers Caffa fut reçu en audience à la cour de Suceava — exprima le désir de faire confectionner à Gênes⁶. Mais au bout d'une sommaire vérification, nous avons constaté — ce qui est encore plus grave — qu'en fait le texte de l'acte avait été intégralement publié dès la fin du siècle passé et ultérieurement aussi commenté par Nicolae Iorga⁷ . . . Il s'ensuit, de manière évidente, l'urgente nécessité de l'élaboration d'un répertoire des documents des Archives de Gênes qui ont été publiés chez nous. Un tel instrument facilitera de beaucoup autant le travail des historiens italiens que celui des historiens roumains qui tâcheront à l'avenir de mettre à jour de nouvelles sources.

Passons maintenant à la présentation des trois actes inédits, datant de 1437, 1443 et 1454 et qui touchent différents aspects des rapports économiques et politiques de la République de Gênes avec les régions septentrionales et occidentales du littoral de la mer Noire.

I

Le premier document, daté du 18 février 1437, est un acte rédigé à Gênes par le notaire Andrea Testa. Il porte sur une transaction commerciale conclue vers 1430 entre Francesco Foglietta, séjournant à l'époque en Moldavie (*in partibus Velachie*) et Pietro Foglietta, se trouvant à cette même date à Caffa. Le premier envoyait au second, aux fins de la vente à Caffa, 57 « cultellas que more Vellacorun appellatur corde », soit « des couteaux que les Valaques appellent *corde* ». On est frappé aussitôt par l'utilisation concomittante de deux termes désignant le même objet. A propos de la dénomination « corde » l'on a affirmé que c'est un « terme roumain . . . à identifier »⁸. Néanmoins, G. G. Musso lui-même lorsqu'il

⁶ Il est vrai, cependant, que dans ce même document Gregorio de Reza parle également de l'attitude amicale qu'il a manifestée, au cours de son consulat, envers les Moldaves venus à Caffa: « . . . in lo tempo del mio consulato in Caffa, a molti subditi del dicto Stefano Vaivoda fecl grandi honori e cortesia ».

⁷ Voir N. Iorga, *Acte și fragmente cu privire la istoria românilor* (Actes et fragments concernant l'histoire des Roumains), vol. III, Bucarest, 1897, p. 42—45; Idem, *Studii istorice asupra Chiliei și Cetății Albe* (Etudes historiques sur Kilia et Cetatea Albă), Bucarest, 1899, p. 134—135. A mentionner que G. G. Musso a néanmoins le mérite d'avoir mis en lumière aussi une note, provenant d'un registre de la « Massaria » de Caffa, qui précise la date de l'épisode de l'arrestation et, puis, du relâchement de Gregorio de Reza en Moldavie au milieu de l'année 1467 (*Nuove ricerche d'archivio . . .*, p. 135).

⁸ Voir ci-dessus la note 5.

a signalé l'existence de ce document a relevé que l'on a affaire, probablement, à un mot d'origine slave, qui signifie « courte épée »⁹. En effet *корѣда* est attesté avec ce sens en paléoslave (voir aussi hongrois *kard* ; iranien *kard*)¹⁰.

Mais, certes, ce qui doit nous intéresser ici avec priorité c'est la vérification de la présence du mot dans les actes de langue slave provenant de la chancellerie des Pays Roumains. Pour ce qui est de la Moldavie, on retrouve ce mot dans le texte du privilège commercial accordé par Etienne le Grand, le 3 juillet 1460, à la ville de Lwow (Leopol, Lemberg) de Pologne. En fait, comme il ressort de l'acte en question, à cette date on ne fit que renouveler un privilège antérieurement conféré aux habitants de la ville mentionnée par d'autres princes de Moldavie, l'un d'entre eux — probablement l'auteur de l'acte qui a servi de modèle à celui dressé en 1460 — étant indiqué nominativement : Etienne II (1433—1447, avec interruptions)¹¹. D'autre part, en Valachie, dans les cinq privilèges et actes annexes émis par le prince Dan II à l'intention des négociants de Braşov durant l'intervalle 1422—1431, « les épées » désignées précisément par le même terme slave figurent parmi les articles exempts de taxes de douane à l'entrée dans le pays¹². Ceci atteste que tant en Moldavie qu'en Valachie ce type d'épée était importé, durant la première moitié du XV^e siècle soit de Pologne, soit de Transylvanie et de Hongrie. La transaction mentionnée dans l'acte génois du 18 février 1437 ne contient, donc, rien de spécial. Elle ne fait que confirmer le fonctionnement normal, vers 1430, soit pendant la dernière période du règne d'Alexandre le Bon (1400—1432), de la route commerciale qui reliait, en passant par la Moldavie, l'Europe centrale à Caffa¹³.

L'acte du 18 février 1437 présente cependant une importance particulière dans la mesure où il peut contribuer à l'éclaircissement définitif d'une controverse du domaine de la culture roumaine ancienne, à propos de l'existence ou de l'inexistence d'actes écrits *en roumain* au cours du XV^e siècle. On sait trop bien que le premier acte en roumain conservé jusqu'à ce jour date de 1521¹⁴. Néanmoins, dès 1898, Nicolae Iorga attirait l'attention sur une note figurant sur une copie de la traduction en latin du serment de foi et hommage prêté par Etienne le Grand en 1485

⁹ G. G. Musso, *Nuove ricerche d'archivio* . . . , p. 138, mais, surtout, Idem, *Navigazione e commercio genovese con il Levante* . . . , p. 127.

¹⁰ Fr. Miklosich, *Lexicon palaeoslovenico—graeco—latinum*, Vindobonae, 1862—1865, s. v. ; Eckhardt Sándor, *Magyar—Francia Szótár*, Budapest, 1958, s. v.

¹¹ I. Bogdan, *Documentele lui Ştefan cel Mare* (Les documents d'Etienne le Grand), vol. II, Bucarest, 1913, n° CXXVIII, p. 273 (voir également la note 6 de la page 278).

¹² Idem, *Documente privitoare la relaþiile Țării Româneşti cu Braşovul şi cu Țara Ungurească în sec. XV şi XVI* (Documents concernant les rapports de la Valachie avec la ville de Braşov et la Hongrie aux XV^e et XVI^e siècles), vol. I, Bucarest, 1905, n° IX, p. 18, n° X, p. 20, n° XI, p. 21 (voir également la note 7 de la page 25), n° XII, p. 27, n° XVII, p. 32 (voir encore la note 1 de la page 34). Le terme respectif figure également dans deux actes en slavons de la seconde moitié du XV^e siècle et de la première moitié du siècle suivant (*Ibidem*, n° CCXLII, p. 298 et *Documenta Romaniae Historica*, B, vol. IV, Bucarest, 1981, n° 20, p. 25).

¹³ Voir notamment P. P. Panaitescu, *La route commerciale de Pologne à la mer Noire au Moyen Âge*, « Revista Istorică Română », vol. III, fasc. II—III, 1933, p. 172—193.

¹⁴ La dernière édition dans le volume *Documente şi însemnări româneşti din secolul al XVI-lea* (Documents et notes roumains du XVI^e siècle), avec une introduction d'Alexandru Mareş, Bucarest, 1979, n° I, p. 95—96.

au roi de Pologne Casimir IV, dont voici la teneur : « Haec inscripcio ex valachico in latinum versa est, sed rex ruthenica lingua scriptam accepit »¹⁵. En s'appuyant sur cette note, Iorga a soutenu que les « copistes d'Etienne le Grand » écrivaient « parfois » aussi en roumain¹⁶. Mais en 1913, I. Bogdan commentait de façon tout à fait différente cette annotation de l'acte de 1485 : « Il s'agit, certes, d'une erreur du copiste ultérieur qui, en ignorant qu'au cours du XV^e siècle dans la chancellerie de Moldavie l'on a écrit uniquement en slavon, s'est imaginé que l'original a été rédigé en roumain »¹⁷. Pourtant, c'est l'affirmation de Iorga qui a eu cours, étant reprise par maints historiens d'autorité de la langue et de la littérature roumaine (O. Densusianu, Sextil Pușcariu, V. Bogrea, A. Rosetti, N. Cartoian, I. Lupaș, etc.)¹⁸. A peine en 1940, dans un article spécialement consacré à ce problème, C. Racoviță a rouvert le débat, développant par de nouveaux éléments l'objection antérieurement formulée par I. Bogdan. C. Racoviță s'est appliqué à montrer que, pour les XIV^e et XV^e siècles, les références aux documents officiels qui auraient été écrits en *lingua valachica* ne sauraient signifier que le fait qu'ils ont été écrits en *lingua slavonica*, soit en slavon¹⁹. L'acte génois de 1437 que nous reproduisons ci-dessous, avec son expression « *cultellas que more Vellacorum appellantur corde* » vient pleinement confirmer, à notre avis, le point de vue soutenu par I. Bogdan et C. Racoviță, avec le complément que dès la première moitié du XV^e siècle la langue de la chancellerie des

¹⁵ A. Lewicki, *Codex epistolaris sacc. XV*, Cracovie, 1894, p. 337.

¹⁶ N. Iorga, *Două conferinți. I. Luptele românilor cu turcii de la Mihai Viteazul încoace : II. Cultura română supă Fanariotă* (Deux conférences. I. Les luttes des Roumains avec les Turcs depuis le règne de Michel le Brave et la période suivante; II. La culture roumaine sous le règne des princes phanariotes), Bucarest, 1898, p. 98 et la note 6 de la page 107.

¹⁷ I. Bogdan, *Documentele lui Ștefan cel Mare*, II, p. 373 (aux pages 371—372 on public précisément le texte slave de l'acte du 16 septembre 1485, et puis pages 374—375, la copie de la traduction ancienne en latin du même acte). Selon I. Bogdan, « le secrétaire du roi polonais ... a traduit, à l'intention de celui-ci, le texte slavon en latin » (*Ibidem*).

¹⁸ Pour toutes les indications bibliographiques, voir les articles cités dans la note suivante.

¹⁹ C. Racoviță, *În jurul știrilor despre cele mai vechi urme de limbă română*. (Autour des informations concernant les plus anciens vestiges de langue roumaine), « Revista Istorieă Română », X, 1940, p. 376—379. Voir cependant aussi l'opinion formulée ultérieurement par I. C. Chițimia, *Cele mai vechi urme de limbă românească* (Les plus anciens vestiges de langue roumaine), « Românoslavica » — Revue des études slavo-roumaines, an. I, n^o 1, Prague, 1948 p. 124—126, conformément à laquelle en 1485 aurait existé cependant un *concept* de l'acte d'hommage rédigé en « roumain ». Suivant le même auteur « l'opinion que nous avons affaire là à une confusion entre le slavon et le roumain est dénuée de tout fondement », car seule *ruthenica lingua* avait dans la chancellerie polonaise le sens de « slavon ». En outre, I. C. Chițimia, dans l'article cité (p. 118—122) a discuté aussi une autre référence à un acte officiel qui aurait été rédigé en roumain au XV^e siècle et signalée dès 1865 par B. P. Hasdeu (« *Arehiva Istorieă a României* », t. II, p. 60). Il s'agit d'une indication d'un inventaire des actes de la Couronne polonaise, dressé en 1551 par Martin Kromer et reproduit ensuite en 1682, à propos de deux sauf—conduits délivrés par le sultan Bajazet II (1481—1512), en faveur des négociants polonais en « 1464 » (sic!). Le second acte aurait été *idiomate valachico scriptus et sigillo imperatoris signatus*. I. C. Chițimia considère que dans ce cas-là il s'agit du sauf—conduit du sultan Bajazet de l'année 1489, qui a été conservé et qui est rédigé en réalité en italien. De là la conclusion que *idiomate valachico scriptus* signifierait cette fois-ci « écrit en italien ». Ainsi, si l'on tient compte des opinions de l'auteur mentionné, mais aussi de l'acte génois de 1437, mis à jour à présent, *lingua valachica* aurait eu, au cours du XV^e siècle, au moins trois sens différents : 1. langue roumaine; 2. langue italienne; 3. langue slavone! Nous croyons qu'il en est un peu trop et c'est pourquoi nous préférons demeurer au point de vue argumenté par I. Bogdan et C. Racoviță, qui nous semble le plus judicieux.

Pays Roumains, dans laquelle étaient rédigés également les privilèges commerciaux, c'est-à-dire le slavon, semble avoir été confondu avec *lingua valachica*, dans les milieux où l'on employait couramment le latin.

A la lumière de cette conclusion, il faudrait peut-être réexaminer aussi une récente hypothèse de Michel Balard à propos d'une autre mention figurant dans un document génois, mais qui suscite au fond une question similaire à celle évoquée ci-haut. Parmi les minutes rédigées par le notaire Antonio di Ponzo, à Kilia, durant l'intervalle 11 août-30 octobre 1360, mises à jour et publiées par M. Balard²⁰, il en existe une datée du 25 août 1360, laquelle atteste qu'un certain Costa Aga, fils du feu Corso, habitant de Kilia, reconnaît avoir reçu du « bourgeois de Péra », Angelo de Azano, deux *sommi* « au poids de Kilia », dette qu'il promettait de restituer avant la future fête des Pâques. L'acte notarial a été rédigé en présence de trois témoins, dont l'un, Oddoardo Framba, désigné comme « bourgeois de Kilia » a servi d'interprète *inter dictos contrahentes de lingua latina in romecha et de romecha in latina*²¹.

C'est à juste raison que M. Balard s'est posé la question que signifie le mot « romecha », vu que le grec, la langue officielle de « Romanie », c'est-à-dire de l'Empire byzantin, est désignée par le même notaire Antonio di Ponzo, dans un acte du 19 septembre 1360, par un autre mot — « gregescha » — et que, en général, les interprètes de langue grecque de Caffa ou de Péra étaient mentionnés par les notaires génois sous la forme : *scriba litterarum grecarum*²². Ces observations ont poussé l'auteur en question à identifier le bourgeois de l'embouchure du Danube, Oddoardo Framba, avec un traducteur du roumain en latin.

A notre tour de nous demander : est-ce que *lingua romecha* ne serait pas tout simplement un équivalent de *lingua valachica* ? On sait bien que dans les sources médiévales étrangères le territoire habité par les Roumains a été toujours désigné par le terme *Valahia*. Récemment ont été mises cependant en lumière l'existence et la circulation simultanées, pour désigner le même territoire, de la dénomination *Romania*, terme que l'on peut facilement déchiffrer dans les variantes *Romaniolia*, *Romandiola* ou *Romaniola*. Plus précisément, dans un mémoire présenté à la cour papale pendant la seconde moitié du XVI^e siècle par le jésuite hongrois Etienne Szánto, l'un des Etats roumains, à savoir celui situé au sud des Carpates, est rappelé sous la forme « *Romaniolia sive Valachia inferior* » ou « *Valachia inferior, quae Romandiola et Romaniola dicitur* »²³. De la sorte, l'équivalence *Romania* — *Vlahia*, *Valahia* est démontrée de manière probante.

Par analogie on peut donc considérer que dans l'acte notarial génois de Kilia, du 25 août 1360, [*lingua*] *romecha* n'est autre que *lingua vala-*

²⁰ M. Balard, *Gènes et l'outre Mer II. Actes de Kilia du notaire Antonio de Ponzo 1360*, Paris—La Haye—New York, 1980. Cette série d'actes vient compléter ceux édités antérieurement par Geo Pistarino, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia da Antonio di Ponzo (1360—1361)*, Bordighera, 1971.

²¹ M. Balard, *Un document génois sur l'emploi de la langue roumaine en 1360*, « Revue des Études Sud-Est Européennes », t. XVIII (1980), n° 2, p. 234 et 237.

²² *Ibidem*, p. 235 et 238.

²³ Voir Șerban Papacostea, *România, Țara Românească, Valahia: un nume de țară* (România, Țara Românească, Valahia: un nom de pays), « Luceafărul », an. XXII (1979), n° 3, p. 1 et 7.

chica. Mais si l'utilisation du terme *Romania*, indépendamment de *Valahia* a une explication évidente, celui-ci exprimant directement une réalité ethnique fondamentale de la zone ouest du littoral de la mer Noire, habitée constamment par une population d'origine romaine qui a conservé la conscience de ses vieilles origines, il n'en est pas de même pour la *lingua romecha*. Le débat mentionné ci-haut en même temps que la conclusion à laquelle nous avons abouti ont toutes les chances de validité également en ce qui concerne le sens qu'il faut attribuer au terme *lingua romecha*. A notre avis, en ce cas encore il s'agit de la langue officielle employée dans la chancellerie des Pays Roumains qui a rempli exclusivement aussi la fonction de langue de culture de la société roumaine des XIV^e—XV^e siècles, c'est-à-dire le slavon.

De toute façon, la mention de 1360 présente une importance toute spéciale, si l'on prend en considération le fait qu'elle prouve indirectement que durant le XIV^e siècle avait cours également la notion *Romania*, mais non seulement pour désigner l'Empire byzantin, mais aussi un territoire beaucoup plus petit, sis à l'embouchure du Danube et habitée effectivement par une population d'origine romaine, voire les Roumains !

Certes, nos considérations n'éliminent guère la possibilité de la mise à jour, à l'avenir, de documents rédigés en roumain et qui soient antérieurs à celui bien connu, de 1521. Ces considérations ont eu pour but seulement de recommander une prudence supplémentaire dans l'interprétation des informations concernant une éventuelle utilisation du roumain dans la rédaction de certains actes officiels, et même encore à caractère commercial, à une époque où l'on faisait appel d'ordinaire, au slavon.

Voici maintenant le texte intégral de l'acte du 18 février 1437, sur lequel est axé le présent débat (voir aussi la figure 1) :

In nomine Domini amen. Ex hoc publico-instrumento universis pateat presentibus et futuris quod in mei notarii publici et testium infrascriptorum presentia personaliter constitutus Sigismondus de Valle-bela filius Antonii testis productus per Antonium Folietam quondam Francisci tanquam filium et heredem in solidum quondam Theodore filie quondam Petri de Olivella olim uxoris dicti quondam Francisci Foliete patris dicti Antonii summarie ad eternam rei memoriam receptus per me dictum notarium infrascriptum ad instantiam et requisitionem dicti Antonii dicto nomine probare volentis quod dum alias dictus quondam Franciscus esset in partibus Velachie et quondam Petrus Folieta tunc temporis vivens esset in loco Caffé dictus Franciscus missit dicto Petro de partibus predictis Velachie in ipso loco Caffé cultellas que more Vella-[corum]²⁴ appellantur corde a numero quinquaginta septem in circha ut ipsas in dicto loco Caffé venderet et de ipsis finem faceret. Et que curtelle sive corde erant precii et valoris tercié partis unius ducati in circha pro singula. Iuramento suo per eum corporaliter tactis scripturis per me notarium infrascriptum eidem prestito dixit se tantum scire de predictis videlicet quod dum anno Domini de MCCCXXX vel circa quia proprie aliter de tempore non recordatur dum ipse testis esset in dicto loco Caffé in quo loco erat dictus quondam Petrus Folieta qui recedens a dicto loco Caffé dimissit penes dominum Lucianum de Auria certas curtellas sive

²⁴ Portion déchirée.

cordas more Vellacorum occaxione resti cuiusdam precii unius sclave per ipsum quondam Petrum empte a dicto domino Luciano, quas curtellas dictus testis dixit audivisse a pluribus in Caffa dictum condam Petrum recepisse deversus Velachiam a quodam de Folietis quem credit et a firmo habet fuisse supradictus quondam Franciscus qui eas sibi misserit quia nullus alter de Folietis moram faciebat tunc temporis in dictis partibus Velachie nisi dictus quondam Franciscus et quas curtelas dictus quondam Petrus poxuit penes dictum dominum Lucianum in et pro pignore asperorum quadrigentorum de moneta Caffé. Et hec omnia dictus Sigismondus testificatus est videsse in dicto loco Caffé et audivisse dictum dominum Lucianum loqui de tali materia dictarum curtellorum.

Interrogatus de causa scire quomodo et qualiter scit predicta respondit per ea que supra dixit et testificatus fuit et quia predictis interfuit.

Interrogatus quo anno mense die hora et loco, respondit de anno mense die et hora non aliter se proprie non ²⁵ recordare quam ut supra dixit, loco in Caffa in quo loco dictus Sismondus dixit restasse ad curiam loco dicti quondam Petri.

Interrogatus super generalibus interrogationibus recte respondit de quibus omnibus dictus Antonius Folietia rogavit per me notarium infrascriptum fieri debere presens publicum instrumentum ad perpetuam rei memoriam in fidem et testimonium premissorum.

Actum Ianue, in palacio novo Communis in prima salla vocata Fraschea videlicet ad banchum ubi nis redditur per egregium dominum vicarium prime sole anno a nativitate Domini milesimo quadringentesimo trigesimo septimo indictione XIII secundum Ianue cursum die lune XVIII februarii in vesperis; presentibus testibus Iohane de Canali carsolario filio Dominici et Nicolao de Seputeo carsolario quondam Antonii curbus Ianue ad hec vocatis et rogatis ²⁶.

II

Le document suivant soumis à l'étude a été rédigé le 14 janvier 1443 et concerne par hasard le même moment que le document ci-dessus présenté, mais cette fois-ci du point de vue des rapports politiques entretenus par les Génois de Caffa avec les puissances pontiques. Le texte de l'acte contient la réponse du gouvernement de Gênes à la plainte de Dario Grillo au sujet des pertes qu'il avait subies au cours de sa mission à Caffa²⁷. Le document précise qu'en 1430, Dario Grillo avait été envoyé en qualité d'ambassadeur de la communauté de Caffa chez Vitold « duc de Russie » pour « l'amadouer si possible car il était en colère contre Caffa » et la menaçait de la guerre. Le motif? Avant Dario Grillo, Caffa avait envoyé en ambassade chez Vitold, Baptista de Gentile. Ce dernier, sans qu'il ait eu le mandat requis, avais promis, certes, sur la demande du duc de Lituanie, que l'on arborera à Caffa « les armoiries et les drapeaux du nommé

²⁵ « non » — effacé.

²⁶ Archivio di Stato di Genova, *Notato Andrea Testa*, filza 1.

²⁷ Pour les fonctions remplies par Dario Grillo à Caffa, voir l'acte du 28 décembre 1425, publié par Nicolae Bănescu, *Archives d'État de Gênes. Officium provisionis Romanie, II*, « Revue des Études Sud-Est Européennes », t. V (1967) n^{os} 1–2, n^o LXXXI, p. 257.

Vitold », ce que l'on ne fit pas, suscitant de ce fait ultérieurement la colère et les menaces dont nous venons de parler. On envoya par la suite en ambassade Dario Grillo, mais celui-ci fut, en cours de route, attaqué et pillé par les gens « de l'empereur des Tatars » de « tous les biens, chevaux et argent ». Nous n'insisterons pas sur les efforts réitérés de Dario Grillo visant à obtenir des dommages pour les pertes qu'il avait subies. Des détails en seront fournis par le texte intégral du document que nous publions en conclusions de ces lignes. Nous discuterons en échange la précieuse information relevant de l'histoire politique présentée ci-haut, en essayant de l'encadrer dans le contexte des autres données concernant l'évolution politique de la zone du littoral nord et ouest-pontique au cours de l'intervalle 1429—1431.

Dans quelles conditions a exercé, en 1430, le grand duc Vitold de Lituanie des pressions sur la communauté génoise de Crimée pour qu'il l'eût obligée à reconnaître sa suzeraineté ?

Au début de l'année 1429 eut lieu le Congrès de Luck, auquel prirent part l'empereur Sigismond de Luxembourg — et en même temps roi de Hongrie —, Ladislas Jagellon, roi de Pologne, ainsi que le cousin de celui-ci, Vitold, grand duc de Lituanie. Pour frapper la Pologne, Sigismond de Luxembourg fit miroiter devant Vitold la possibilité que la Lituanie soit élevée au rang de royaume. Or, cela aurait signifié implicitement la scission de l'union polono-lituanienne forgée en 1386. Cette proposition joua un rôle déterminant dans la provocation de la grave crise intervenue dans les rapports polono-lituanens, laquelle crise loin de prendre fin par la mort de Vitold (27 octobre 1430), gagna en ampleur au temps de son successeur Svitrigaïlo (Svitrigailas), de sorte qu'en 1431 l'on aboutit, comme on sait, à un conflit armé. Il nous faut rappeler, en outre, que le couronnement de Vitold en tant que roi de Lituanie fut fixé le 15 août ou, au plus tard, le 8 septembre 1430²⁸. On n'insistera pas dans le présent débat sur les motifs pour lesquels il ne put pas être réalisé. Il mérite cependant de relever qu'à la cérémonie qui devait avoir lieu à Vilno avaient été conviés non seulement plusieurs princes russes, mais aussi « l'empereur des Tatars »²⁹, ce qui suppose qu'au moment respectif, soit à l'été 1430, Vitold entretenait de bons rapports avec les Tatars de la Horde d'Or, dirigés par Ulugh Muhammad³⁰.

C'est toujours au Congrès de Luck que Sigismond de Luxembourg demanda instamment, dès le début des travaux, l'application d'une clause de l'accord secret de Lublau (Lubowla — 15 mars 1412) qui stipulait le partage de la Moldavie entre les royaumes de Hongrie et de Pologne, au cas où celle-là n'aurait pas apporté sa contribution à la lutte anti-ottomane. Comme il fut constaté, cette demande cachait en réalité le désir de Sigismond de s'emparer de la cité-port de Kilia, à l'époque en possession de la Moldavie, et d'instituer par là un contrôle direct sur l'em-

²⁸ Jan Długosz, *Historia Polonica*, t. I, Leipzig, 1711, col. 541.

²⁹ *Ibidem*.

³⁰ Pour ces relations voir encore Bertold Spuler, *Die Goldene Horde, Die Mongolen in Russland (1223—1502)*, II^e édition, Wiesbaden, 1965, p. 195, B. D. Grecov et A. I. Iacobovschi, *Hoarda de aur și decăderea ei (La Horde d'or et sa décadence)*, Bucarest, 1953, p. 386.

bouchure du Danube ³¹. C'était là un point essentiel en vue de l'accomplissement de son projet d'ouverture d'une nouvelle route commerciale continentale qui devait relier, au long du Danube, l'Europe Centrale à la mer Noire et — plus loin — à l'Orient ³². En fin de compte, pour trancher la question de Kilia, on décida la convocation d'une conférence spéciale le 23 avril 1429, sous la direction du grand duc Vitold et avec la participation d'une délégation hongroise et d'une délégation moldave. La délégation moldave protesta contre l'arbitrage de Vitold, le soupçonnant certes — et non sans raison — d'une attitude partielle à l'égard de Sigismond de Luxembourg ³³. A cette époque-là, mais aussi ultérieurement, jusqu'à la mort de Vitold, toute la politique d'Alexandre le Bon de Moldavie a reposé sur une étroite coopération avec la Pologne. Et cette option lui a permis de résister tant aux pressions directes ou indirectes du roi de Hongrie qu'à celles du grand duc de Lituanie, visant la cession de Kilia ³⁴. Au fond, la tentative de Vitold d'étendre sa domination à Caffa, mise en lumière par le document du 14 janvier 1443, de même que l'insistant effort de Sigismond de Luxembourg d'assumer le contrôle des bouches du Danube, qui eut lieu précisément à ce moment, ne visaient qu'à modifier le cadre politique et la direction du trafic économique international du bassin pontique qui connaissait justement à l'époque un puissant essor dans le secteur Caffa-Moldavie ³⁵.

Mais la mort du grand duc Vitold a constitué le signal pour une complète réorientation de la politique extérieure du prince de Moldavie. A la veille de cet événement, Alexandre le Bon entretenait encore d'excellents rapports avec la Pologne et en même temps avec les Tatars et les Turcs, ce qui nous laisse supposer qu'à une date indéterminée, mais de toute manière après le 14 mars 1428 ³⁶, il avait donné son consentement

³¹ Voir N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la Romanité Orientale*, vol. IV, *Les Chevaliers* Bucarest, 1937, p. 33—37; C. Racoviță, *Inceputurile suzeranității polone asupra Moldovei* (Les débuts de la suzeraneté polonaise sur la Moldavie), « *Revista Istorică Română* », X, 1940, p. 325—326; P. P. Panaitescu, *Legăturile moldo—polone în secolul XV și problema Chiliei* (Les rapports moldo-polonais au XV^e siècle et le problème de Kilia), « *Romanoslavica* », III, Bucarest, 1958, p. 100—101; Șerban Papacostea, *Kilia et la politique orientale de Sigismond de Luxembourg*, « *Revue Roumaine d'Histoire* », t. XV (1976), n° 3, p. 430—431.

³² W. Stromer v. Reichenbach, *König Siegmunds Gesandte in den Orient*, in *Festschrift Hermann Heimpel*, Göttingen, 1972, p. 591—609; Șerban Papacostea, *op. cit.*, p. 427—428. L'intention de Sigismond de Luxembourg d'installer les Chevaliers de l'Ordre teutonique à Kilia et de leur confier la défense du Danube jusqu'à Severin doit être mise, à notre avis aussi, en rapport avec la reprise de ce projet (Cf. *Ibidem*, p. 431; mais surtout N. Iorga, *Histoire des Roumains*, IV, p. 36).

³³ C. Racoviță, *Inceputurile suzeranității polone...*, p. 325.

³⁴ Pour toutes ces pressions, voir les ouvrages cités à la note 31.

³⁵ Fr. Thiriet, *Les Vénitiens en Mer Noire. Organisations et trafics (XIII^e—XV^e siècles)*, « *Arheion Pontou* », t. 35, Athènes, 1979, p. 51—52; François Dupuigrenet Desroussilles, *Vénitiens et Génois à Constantinople et en Mer Noire en 1431 d'après une lettre de Martino da Mosto, baile à Constantinople, au baile et aux conseillers de Négrepont*, « *Cahiers du monde russe et soviétique* », vol. XX (1979), n° 1, p. 117.

³⁶ Mareel D. Popa, *Aspecte ale politicii internaționale a Țării Românești și Moldovei în timpul lui Mircea cel Bătrîn și Alexandru cel Bun* (Aspects de la politique internationale de la Valachie et de la Moldavie durant les règnes de Mircea l'Ancien et Alexandre le Bon), « *Revista de Istorie* », t. 31 (1978), n° 2, p. 254—255 et commentaires aux p. 267—271.

à la reprise du trafic commercial sur la route qui traversait la Moldavie méridionale et reliait la Horde d'Or à l'Etat ottoman³⁷. Le prince de Moldavie fit le premier mouvement concret, dans cette nouvelle direction, qui marquait en même temps le passage d'une attitude défensive à l'une offensive, vers la Valachie où, au printemps 1431, dans des circonstances confuses, il réussit à introniser son protégé Alexandre Aldea. La possession de Kilia et des bouches du Danube était ainsi assurée, car on faisait cesser par là implicitement la possibilité du renouvellement des prétentions territoriales de la Hongrie par l'entremise de la Valachie.

Mais l'initiative concernant l'attraction de la Valachie dans l'orbite de sa politique mit Alexandre le Bon en conflit avec l'Etat ottoman pour lequel le contrôle sur le même pays roumain constituait l'un des premiers buts à atteindre — à l'époque qui fait l'objet de notre étude — en vue d'assurer sa frontière danubienne. Comme suite, au début du mois de juin 1431, une armée turque se mit en marche vers la Valachie, ce qui obligea le prince de Moldavie à se porter au secours de son allié de fraîche date³⁸. La victoire fut remportée à l'été 1431 par les Roumains, ce qui fit les Ottomans, précisément une année plus tard, à entreprendre une expédition de beaucoup plus puissante au Bas-Danube, visant avec priorité la Moldavie³⁹.

De toute manière, la défaite infligée aux Turcs en juin 1431 offrit au prince Alexandre le Bon la possibilité de passer à l'action sur la ligne de frontière nord de la Moldavie où, au mois d'août de la même année il prit part aux côtés de la Lituanie et de l'Ordre teutonique à la guerre contre la Pologne. A ce qu'il paraît, le prince roumain poursuivait, entre autres, un objectif d'ordre territorial, soit la récupération de la Pokutie du royaume de Pologne⁴⁰. Mais, cette fois-ci, l'armée moldave, au bout d'une incursion dans les régions de Snyatin et Kolomyja, fut battue par une armée polonaise placée sous le commandement des frères Buczacz⁴¹.

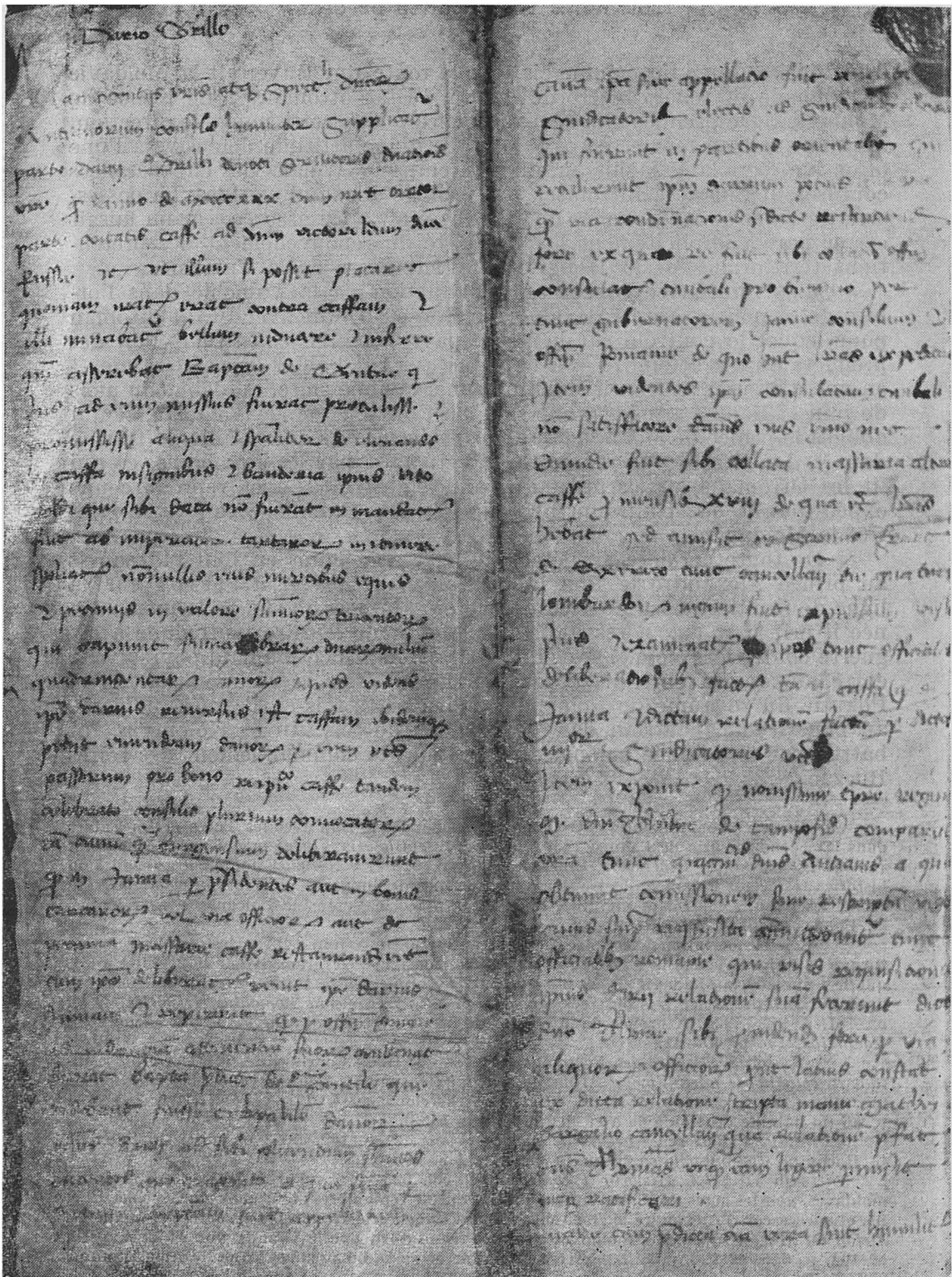
³⁷ Pour les bons rapports entretenus par Alexandre le Bon avec les Turcs et les Tatars dans la seconde moitié de l'année 1430, voir *Codex epistolaris Vitoldi magni ducis Lithuaniae (1376—1430)*, éd. A. Prochaska, Cracovie, 1882, p. 915 et 953—955 (*Monumenta medi aevi historica res gestas Poloniae illustrantia*, VI). A propos de l'importance de la route terrestre qui reliait les régions contrôlées par les Khans tatars avec la Péninsule Balcanique, voir Mareel D. Popa, *op. cit.*, p. 262—265.

³⁸ Une information enregistrée à Constantinople le 5 juin 1431 atteste qu'une armée turque se dirigeait vers la Valachie et une autre, consignée en Transylvanie le 2 juillet 1431, que le prince de la Moldavie « s'est mis en route avec une grosse armée » vers la même destination (F. Dupuigrenet Desroussilles, *op. cit.*, p. 121; *Documenta Romaniae Historica*, D, I, n° 181, p. 282—283). A propos de la défaite de l'armée ottomane, voir N. Iorga, *Histoire des Roumains*, IV, p. 40—41.

³⁹ N. Iorga, *Histoire des Roumains*, IV, 47—48; Radu Constantinescu, *Documente raguzane in colecția de microfîlme a Arhivelor Statului* (Documents ragusiens dans la collection de microfîlms des Archives de l'Etat), « Revista Arhivelor », an LVIII, vol. XLIII, n° 1/1981 p. 36 (la bataille de Moldavie a eu lieu le 22 juin 1432).

⁴⁰ P. P. Panaitescu, *Legăturile moldo—polone...*, p. 102—103; cf. aussi l'opinion de C. Racoviță, *Inceputurile suzeranității polone...*, p. 293—294.

⁴¹ Jan Długosz, *Historia Polonica*, t. I, col. 595—596; pour la cible des attaques moldaves, voir les actes du 1^{er} septembre 1435 et du 23 septembre 1436, émis par le prince Elie, fils et successeur d'Alexandre le Bon, chez Mihai Costăchescu, *Documente moldovenesti înainte de Ștefan cel Mare* (Documents moldaves avant le règne d'Etienne le Grand), vol. II, Iași, 1932, n° 193, p. 685, n° 194, p. 687 (les versions latine et slave du premier acte cité), ainsi que n° 203, p. 706.



Duo Oratio

Cura ipse per appellacione

Fig. 2. L'acte du 14 janvier 1443 (a)

On vit succéder ensuite la paix entre la Lituanie et la Pologne, ratifiée par le grand duc Svitrigaïlo le 1^{er} septembre 1431, dans laquelle fut incluse également la Moldavie, non point comme vassale de la Pologne, mais comme alliée de la Lituanie⁴². Contrarié par la nouvelle orientation politique d'Alexandre le Bon, le roi Ladislas Jagellon proposera lui-même cette fois-ci, le 21 octobre 1431, à Sigismond de Luxembourg le partage de la Moldavie conformément au traité de Lublau⁴³. Les évolutions ultérieures, survenues après la mort d'Alexandre le Bon (1^{er} janvier 1432), dépassent incontestablement les limites de notre exposé.

Mais avant de conclure, nous désirons insister aussi sur un autre facteur qui, à notre avis, aurait contribué à la modification de fond en comble des options politiques du prince de Moldavie. Le chroniqueur polonais Jan Długosz, lorsqu'il essaya d'expliquer la rupture avec la Pologne et le ralliement d'Alexandre le Bon au duc lituanien Svitrigaïlo, a noté que ce dernier était « fort épris de la loi grecque » (*quem sciebat fidei Graecorum affectissimum esse*)⁴⁴. D'autres informations de la même période attestent Alexandre le Bon en tant que protecteur des réfugiés hussites auxquels il accorda asyle et à l'intention desquels il émit même un privilège en vertu duquel ils pouvaient séjourner officiellement en Moldavie. Or, comme on sait, les hussites, loin d'être adversaires de l'orthodoxie, ont demandé à un moment donné également l'unification définitive avec l'Eglise orthodoxe de l'Orient⁴⁵. A son tour, la Valachie était un Etat orthodoxe. Nous estimons que ces repères sont suffisants pour que nous nous posions la question de savoir si les initiatives politiques et militaires de 1431 d'Alexandre le Bon n'ont pas été conçues également en fonction de l'idée de la constitution d'un front orthodoxe, idée maintes fois encouragée par Byzance⁴⁶. Il mériterait certes d'approfondir ce problème car cela permettrait une interprétation plus nuancée du sens des mutations politiques d'Europe Orientale à l'époque.

En revenant à l'information contenue dans l'acte génois du 14 janvier 1443, que nous reproduisons ci-dessous (voir également la figure 2), il nous faut souligner que par son refus de 1430 de se soumettre à Vitold de Lituanie, Caffa s'est ralliée en fait, du point de vue politique, au bloc

⁴² C. Racoviță, *Începuturile suzeranității polone...*, p. 302—303; à propos de l'ancienneté des rapports politiques lituaniens—moldaves, voir récemment Ștefan S. Gorovci, *Poziția internațională a Moldovei în a doua jumătate a veacului al XIV-lea* (La position internationale de la Moldavie dans la seconde moitié du XIV^e siècle), « Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie A. D. Xenopol », XVI, Iași, 1979, p. 201—205.

⁴³ C. Racoviță, *Începuturile suzeranității polone...*, p. 303. Voir encore l'observation de P. P. Panaitescu à propos du même problème (« Revista Istorică Română », III, 1933, p. 275), qui corrige la datation par N. Iorga en « 1432 » de l'expédition moldave contre la Pologne (N. Iorga, *Studii istorice asupra Chuliei și Cetății Albe...*, p. 90).

⁴⁴ Jan Długosz, *Historia Polonica*, éd. cit., loc. cit.

⁴⁵ Voir Șerban Papacostea, *Știri noi cu privire la istoria husitismului în Moldova în timpul lui Alexandru cel Bun* (Nouvelles données concernant l'histoire du hussitisme en Moldavie au temps d'Alexandre le Bon), « Studii și cercetări științifice », *Istorie*, XIII, 2, Iași, 1962, p. 253—258. P. P. Panaitescu, *Husitismul și cultura slavonă în Moldova* (Le Hussitisme et la culture slavone en Moldavie), « Romanoslavica », X, 1964, p. 280—282.

⁴⁶ Voir Alexandru Elian, *Moldova și Bizanțul în secolul al XV-lea* (La Moldavie et Byzance au XV^e siècle), dans le volume *Cultura moldovenească în timpul lui Ștefan cel Mare* (La culture moldave au temps d'Etienne le Grand), Bucarest, 1964, p. 149—150 et 168; D. Năstase, *Le Mont Athos et la politique du Patriarcat de Constantinople, de 1355 à 1375*, « Simmeikta », t. III, Athènes, 1979, p. 121—124 et 166—171.

constitué alors par la Pologne et la Moldavie. Pour le moment, cette option protégeait, sans conteste, pleinement ses intérêts commerciaux, ce qui ressort d'ailleurs de l'attestation du fonctionnement normal du trafic entre Caffa et la Moldavie (ce dont témoigne l'acte de 1437 que nous avons examiné plus haut). Nous ignorons cependant les décisions prises par les Génois de Crimée dans les conditions du développement ultérieur de la crise politique du nord-ouest de la mer Noire, ce à qui s'est ajouté pendant la même année 1431, la crise engendrée par la nouvelle guerre entre Gènes et Venise et qui s'est reflétée également dans les colonies pontiques des deux puissances maritimes italiennes⁴⁷.

Pro Dario Grillo.

Magnificentiis vestris atque spectabili dominorum Antianorum consilio humiliter supplicatur parte Darii Grilli devoti servitorio dominationis vestre, quod, anno de MCCCCXXX dum iret orator parte comunitatatis Caffae ad dominorum Victoroldum ducem Russie et cetera, ut, illum si posset placaret quoniam iratus erat contra Caffam et illi minabatur bellum inducere et inferre quoniam asserebat Baptistam de Gentile qui prius ad eum missus fuerat protulisse et promississe aliqua et specialiter de elevandis in Caffa insignibus et banderia ipsius Vitoroldi que sibi data non fuerant in mandatis fuit, ab imperatore Tartarorum in itinere spoliatus nonnullis eius mercibus equis et pecuniis in valore summorum ducentorum qui capiunt summam librarum duarum milium quadringentarum ianuinorum quod videns ipse Darius reversus est Caffam ibidemque petiit emendam damnorum per eum ut supra passorum pro bono reipublice Caffae tandem celebrato consilio plurium convocatorum tam civium quam burgensium deliberaverunt quod in Ianua per presidentes aut in bonis Tartarorum vel via officiorum aut de pecunia Massarie Caffae restaurandum esset cum ipsa deliberatione venit ipse Darius Ianuam et reperuit quod per officium Romanie ad instanciam attinentium suorum condemnatus fuerat Baptista predictus de Gentile quem videbant fuisse culpabilem damnorum ipsius Darii ad sibi solvendum summos ducentos quinquaginta a qua sententia per dictum Baptistam fuit appellatum et causa ipsa sive appellacio fuit ventilata sindicatoribus electis ad sindicandum officiales qui fuerunt in partibus orientalibus qui retulerunt ipsum Darium potius quam via condemnationis predictae resarciendum fore ex qua re fuit sibi collatum officium consulatus Cimbali pro biennio per tunc gubernatorem Ianue consilium et officium Romanie de quo habebat litteras ex predictis. Item videntes ipsum consulatum Cimbali non satisfacere damnis eius ymmo nec dimidie fuit sibi collata massaria altera Caffae pro mensibus XVIII de qua etiam litteras habebat sed amisit in scrinio Francisci de Acereto tunc cancellarii die qua... lombardorum iugum fuit expulsum visis prius et examinatis per ipsos tunc officiales deliberationibus factis tam in Caffa quam in Ianua et dictam relationem factam per dictas IIII^{or} sindicatores ut supra.

⁴⁷ Relativement aux actions génoises en mer Noire durant cette période, voir Peter Schreiner, *Venezianer und Genuesen während der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts in Konstantinopel (1432—1434)*, « Studi Veneziani », XII (1970), Firenze, 1971, p. 357—368; Aldo Agosto, *Due lettere inedite sugli eventi del Cembalo e di Sorcati in Crimea nel 1434*, « Atti della Società Ligure di Storia Patria », Nuova serie, XVII (XCI), fasc. II, Genova, 1976, p. 509—517; François Dupuigrenet Desroussilles, *op. cit.*, p. 116—117.

Item exponit quod novissimo tempore regimine magnifici domini Thome de Campofregoso comperuit coram tunc magnificis dominis Antianis à quibus obtinuit commissionem sive rescriptum vigore cuius supra requisita coramittebantur tunc officialibus Romanie qui visis requisitionibus ipsius Darii relationem suam fecerunt dicto domino Thome sibi providendum fore per viam aliquorum officiorum prout latius constat ex dicta relatione scripta manu Mathei de Bargalio cancelarii quam relationem prefatus dominus Thomas unquam eam legere permisit neque ratificari. Quare cum predicta omnia vera sint humiliter genibus flexis et cum quanta potest instancia supplicat dominationibus vestris quatenus attentis predictis dignemini et velitis confirmare dicta officia Cimbali et massarie aliter ipse Darius restaret destructus a deo quod non esset ei facultas vivendi quod non credit esse intencionis prelibate dominationis vestre quod si non vellent dominationes vestre ipsa officia confirmare supplicat ipsis quatenus dignemini sibi de opportuno remedio providere aut taliter deliberare quod suam accipiat solutionem in bonis tartarorum per viam dritus imponendi super bonis et rebus afferendis per ipsos tartaros Caffam aut potius fiat creditor in massaria Caffa de ipsa summa pecunie de qua pro bono reipublice Caffa fuit spoliatus ut superius continetur quemadmodum per solemne decretum fuit in Caffa deliberatum vel prout videbitur dominationibus vestris quibus se humiliter recomendat.

+ MCCCCXXXIII die XIII ianuarii

Responsio magnificorum dominorum capitaneorum Ianuensis libertatis et magnifici consilii dominorum Antianorum in sufficienti et legitimo numero congregatorum est quod spectabile Officium Romanie civitatis Ianue visis iuribus dicti Darii et sumpta informacione super contentis in supplicatione prescripta refferat prefatis magnificis dominis capitaneis et consilio qualiter et quid agendum eis videatur circha requisicionem dicti Darii ⁴⁸.

III

L'événement de la conquête de Constantinople par les Turcs eut un écho particulier à Gênes et sur la côte de Ligurie. La preuve en fut le succès de la campagne de vente d'indulgences « pour Caffa » (*indulgentie Caffae*) de 1456 ⁴⁹. Ainsi, les Génois concevaient la croisade, préparée autant par le pape Nicolas V que par le pape Calixte III comme une lutte destinée à sauver leurs voies de communication maritime avec les colonies de Crimée ⁵⁰.

⁴⁸ Archivio di Stato di Genova, *Archivio Segreto*, n° 3034.

⁴⁹ Jacques Heers, *La vente des Indulgences pour la Croisade, à Gênes et en Lunigiana, en 1456*, « *Miscellanea storica ligure* », Milano, 1963, p. 73.

⁵⁰ *Ibidem*, p. 72–78. A propos des préparatifs de croisade de cette période, voir entre autres: Constantin Marinescu, *Le pape Nicolas V (1447–1455) et son attitude envers l'Empire byzantin* in *Actes du IV^e Congrès International des Études byzantines*, Sofia, 1935, p. 331–342; Idem, *Le pape Calixte III (1455–1458), Alfonse V d'Aragon, roi de Naples, et l'offensive contre les Turcs*, « *Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine* ». t. XIX (1935), p. 1–23 (tirage à part); J. Gill, *Pope Calistus III and Scanderbeg the Albanian*, « *Orientalia Christiana Periodica* », 1/1967, p. 534–562; Giuseppe Valentini, *La crociata da Eugenio IV a Callisto III (dai documenti d'archivio di Venezia)*, « *Archivum Historiae Pontificiae* », 12(1974), p. 102–108.

En dehors et indépendamment du Saint Siège, l'ancien voïévode de Transylvanie et gouverneur de Hongrie, Iancu de Hunedoara (Jean Hunyadi), assumait lui-aussi un rôle prépondérant quant à préparer la réaction de l'Europe chrétienne à la chute de la capitale de l'Empire d'Orient aux mains des païens. Ses rapports avec les puissances italiennes à la veille et après le désastre du 29 mai 1453 ont pu être récemment reconstitués en bonne part grâce aux découvertes d'archives du professeur Francisc Pall⁵¹.

Comme on sait, tandis que les armées de Mehmet II assiégeaient Constantinople, la péninsule italienne était profondément divisée par une guerre à laquelle étaient entraînés, d'une part, le duc de Milan et Florence et, de l'autre, Venise et le royaume de Naples. Les deux groupements de forces ont tenté, tour à tour, d'attirer de leur côté le grand commandant d'armée qui fut Iancu de Hunedoara, dans l'espoir qu'une intervention de celui-ci aurait pu faire définitivement incliner la balance du côté de la victoire⁵². Aux documents mis à jour et édités par le professeur Pall en sont venus s'ajouter encore deux, publiés par Ernesto Pontieri, que nous désirons signaler avant de présenter un autre acte.

Il s'agit tout d'abord d'une lettre adressée par le duc de Milan Francesco Sforza à Angelo Acciaiuoli et à Dietisalvi Nerone, datée de Seniga, le 2 juin 1453. On y consigne l'envoi, chez le duc, de l'ambassadeur florentin Jacopo Del Bene qui l'informait qu'à Milan venaient justement d'arriver deux ambassadeurs du comte Ulrich de Cilli et de Iancu de Hunedoara et que ceux-ci auraient eu « pieno mandato » de conclure l'alliance tellement désirée entre la Hongrie et le duc de Milan et Florence. Le duc Francesco Sforza affirmait ensuite que « intendemo subito concludere con loro », exprimant en conclusion l'espoir qu'il mettait dans l'intervention du nouvel allié contre Venise : « . . . ne pare che questa sarrà quella cosa che sarà più acta ad cazare al fundo Venetiani che nissun altra »⁵³. Quelques jours plus tard, soit le 10 juin 1453, Francesco Sforza communiquait à Angelo Acciaiuoli qu'il s'était déplacé à Crémone en vue des pourparlers avec les ambassadeurs de Hongrie : « Venessimo heri qui per parlare a questi ambassiatori del conte de Cilli et Iohanne Vayvoda et questa sera tornarimo al campo et ve advisaremo de quanto havemo facto con loro »⁵⁴. A noter, en passant, que Francisc Pall, secondé de son collègue de Paris le professeur Nîcoară Beldiceanu, a vainement essayé de retrouver la lettre du 2 juin 1453 aux fins de compléter la base documentaire de son étude⁵⁵.

L'intervention de Iancu de Hunedoara dans les contrées de Friuli, au nom de la ligue milanaise-florentine, n'eut pas lieu, comme Venise non

⁵¹ Francisc Pall, *Relazioni di Giovanni di Hunedoara con l'Italia negli anni 1452-1453* (I-II), « Revue des Études Sud-Est Européennes », t. XIII (1975), n° 3, p. 453-478 et n° 4, p. 559-594.

⁵² *Ibidem*.

⁵³ *Carteggi diplomatici fra Milano Sforzesco e la Francia*, vol. I (18 agosto 1450-26 dicembre 1456), a cura di Ernesto Pontieri, Roma, 1978, n° 128, p. 163-164.

⁵⁴ *Ibidem*, n° 132, p. 167.

⁵⁵ Fr. Pall, *op. cit.*, I, p. 460.

plus ne réussira, malgré ses efforts diplomatiques déployés aux mois de novembre-décembre de cette même année 1453, à le déterminer à lutter de son côté, en échange de la promesse qu'une fois la victoire remportée dans la guerre italienne, elle se joindra avec toute ses forces — «quando fosse il tempo» — à la croisade anti-ottomane⁵⁶. Néanmoins, vers la fin de l'année 1453, Iancu de Hunedoara avait l'intention de se rendre en Italie, mais seulement pour offrir ses services de médiateur de paix entre les États italiens belligérants⁵⁷. Pour lui, la question primordiale à l'ordre du jour était, de façon évidente, l'unification et la concentration des forces de la Chrétienté, dans la perspective d'un massif affrontement de l'Empire ottoman. Entre temps, le 30 septembre 1453, le pape Nicolas V avait publié sa bulle de croisade et ses ambassadeurs parcouraient les chemins, allant d'une cour européenne à l'autre. Ensuite, comme on sait, le pape lui-même entreprit son action de médiation entre les États italiens, toujours dans la perspective de la croisade. Bien que celle-ci ait échoué, le 9 avril 1454 on conclut la paix séparée de Lodi entre la république vénitienne et le duc de Milan.

Dans ce contexte se situe l'appel adressé par Iancu de Hunedoara, probablement au début de l'année 1454, à la République de Gênes à propos de la guerre anti-ottomane. Celui-ci n'a pas été conservé ou peut-être n'a pas été découvert. En échange, les Archives de Gênes possèdent une copie de la lettre de réponse que nous reproduisons ci-dessous et qui est datée du 24 février 1454 (voir également la figure 3). Il est clair que Iancu de Hunedoara s'est adressé notamment à Gênes, tenant compte du rôle de puissance pontique de celle-ci. Ses intérêts économiques dans le bassin de la mer Noire étaient gravement compromis comme suite de la conquête par les Turcs des Détroits, encore que, dès le 1^{er} juin 1453, le sultan Mehmet II eût emis son fameux privilège à l'intention des marchands de Péra⁵⁸. Il est possible que le message de Iancu de Hunedoara à l'adresse de Gênes eût été rédigé au moment même où il avait renoncé à son voyage en Italie. De toute façon, dans la lettre de réponse on ne fait nulle allusion à une telle éventualité.

La réponse du 24 février 1454 a un contenu favorable à l'idée de croisade et il n'existe nulle raison pour que l'on puisse douter de la sincérité du gouvernement de la république ligurienne si l'on tient compte du succès de la campagne de vente des indulgences « pour Caffa » laquelle aura lieu deux ans plus tard. Bien que remerciant le grand commandant d'armée pour la proposition de ralliement à lui dans la guerre contre les Turcs, et le poussant à poursuivre ses préparatifs, les Génois laissent entrevoir qu'ils avaient l'intention de coordonner leurs efforts uniquement avec le Saint Siège. Il s'agit, à notre avis, d'un refus implicite de

⁵⁶ *Ibidem*, p. 472—473. Pour l'attitude antérieure de Venise envers Byzance agonisante, voir M. M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru, *L'action diplomatique et militaire de Venise pour la défense de Constantinople*, «Revue Roumaine d'Histoire», t. XIII (1974), n° 2, p. 247—267.

⁵⁷ Fr. Pall, *op. cit.*, I, p. 475 (voir aussi II, doc. n° XXVIII, p. 593—594).

⁵⁸ N. Iorga, *Le privilège de Mahomed II pour la ville de Péra (1^{er}-juin 1453)*, «Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine», III (1914), p. 11—32.

1454. Antiochie 24 febr. Illustris et Excellentis Principis
 Illustris et Excellentis Principis Lias in Armenia. Vobis et plegimus certi principis ex via
 hinc et hinc pposito et xpiani nominis defensionem atque tutela. Dehinc ad ex illis nob
 morata sit constantinopolitana clado ppositis spibus vel ppositis fleclibus roma. Vix
 potuimus lacrimas stinere. Veritas enim ipse non lacrimis p opibus obtinuit et p hinc
 multiguitate illoz immunitate ac illas p hinc ferocitate, audamus plurimam ppositio
 in excellencie atque plurimam ad ex hinc ut tale ppositio vultus psequat
 ea solita prudentia magnanimitate atque p hinc solerti cura ac diligentia quib
 vltra ipse adun aggredi osucit. Nos de p posse nro et ac matre diligencia cum
 ac sollicitudine inuigilabimus, et ne paruenas quibusmodi laboribus nos ipse admod
 Fimo Legato Summi pontificis imp. retulimus et habund. paxit et
 Data Januo die 24 in Antiochia 1454.

Antiam 24 febr. 1454

Principe Gio: di Transilvania

Fig. 3. La lettre du 24 février 1454.

Gênes de se laisser entraîner aux côtés d'un autre centre de commandement représenté par Iancu de Hunedoara ⁵⁹.

1454, 24 febbraio

+ Iesus Illustri . . . amico nostro carissimo domino Iohanni, Transilvano a . . .

Illustris et excelse princeps ac domine litteras vestre dominacionis vidimus et perlegimus, letati plurimum ex vestre laudabili in Teucros proposito et christiani nominis defensione atque tutela. Dehinc, cum ex illis nobis rememorata sit Constantinopolitana clades, perpetuis temporibus nobis et pesteris flebilis et amara, vix petuimus lacrimas continere; verum tamen quia non lacrimis, sed operibus obviandum est potentie et illorum immanitati ac illius principis ferocitati, laudamus plurimum propositum vestre excellencie atque admodum eandem exhortamus ut tale propositum viriliter prosequatur ea solita prudentia, magnanimitate atque solerti cura ac diligencia quibus cetera et presertim ardua aggredi consuevit. Nos vero, pro posse nostro, in hac materia diligencia, cura ac sollicitudine invigilabimus et non parcemus quovis modo laboribus neque impensis, quemadmodum reverendissimo legato summi pontificis nuper retulimus, et habunde paratis et cetera.

Data Ianue, die XXIII februarii 1454

Antiani Comunis Ianue

Principe Giovanni di Transilvania ⁶⁰.

⁵⁹ Relativement à la réputation de Iancu de Hunedoara, acquise après la victoire de Belgrad, de 1456, voir aussi la lettre du pape Calixte III du 22 décembre 1457, publiée par Angelo Bargellesi Severi, *Nuovi documenti su fr. Lodovico da Bologna, al secolo Lodovico Severi, Nunzio Apostolico in Oriente (1455-1457)*, « Archivum Franciscanum Historicum », t. 69 (1976), p. 21 (...duce Johanne de Hunial, Vajvoda Transilvano Principe gloriosissimo).

⁶⁰ Archivio di Stato di Genova, *Archivio Segreto*, n° 3041 [Diversorum Communis Ianue]. Nous soulignons que les mentions «1454, 24 febbraio» et «Principe Giovanni di Transilvania» sont des ajouts modernes.

ÉCHOS DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Bucarest, juillet 1981 — juillet 1982

I. ÉTUDES ET RECHERCHES ACHEVÉES EN 1981

Cornelia Belcin-Pleşca vient d'achever une étude comparative archéologique et ethnographique à la fois traitant de l'habitation chez les Géo-Daces dans l'espace carpatobalkanique (*Locuința la geto-dacii din spațiul carpatobalcanic*). Trois études concernant différents aspects de l'histoire des relations politiques et culturelles entre Roumains et Grecs ont été élaborées par Cornelia Papacostea-Danielopolu, *Români și realități românești din secolul al XIX-lea în manuscrisele în limba greacă de la Biblioteca Academiei R.S. România* (Roumains et réalités roumaines du XIX^e siècle dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine), Olga Cicanci, *Medici greci în viața politică și culturală a Sud-Estului Europei în veacurile al XVII-lea și al XVIII-lea* (Médecins grecs dans la vie politique et culturelle du Sud-Est européen aux XVII^e — XVIII^e siècles) et Alexandra Popa, *Literatura neogreacă în publicațiile literare din România, 1878—1914* (La littérature néo-grecque dans les publications littéraires roumaines, 1878—1914). Lidia Démény a rédigé la première partie d'une monographie concernant le livre et l'imprimerie cyrillique dans le Sud-Est européen aux XVI^e—XVII^e siècles; il s'agit de la partie dédiée au XVI^e siècle (*Cartea și tiparul chirilic în Sud-Estul Europei în secolul al XVI-lea*). Elena Siupur a achevé son étude sur l'évolution des genres littéraires dans les littératures roumaine et bulgare depuis 1800 jusqu'à nos jours (*Evoluția genurilor și speciilor în literaturile română și bulgară de la 1800 pînă în epoca contemporană*). A l'aide de collaborateurs-informateurs parlant le méglénite, Elena Scărlătoiu a élaboré un ample dictionnaire explicatif et étymologique méglénoroumain (*Dicționar meglenoromân, explicativ și etimologic*). Il est accompagné d'une étude introductive à caractère historique et sociologique due à L. Marcu.

Sous les auspices de l'Institut sont parus dans l'intervalle juillet 1981 — juillet 1982 le livre de Cornelia Papacostea-Danielopolu concernant la littérature en langue grecque dans les Principautés Roumaines des années 1774—1830 (*Literatura în limbă greacă din principatele române, 1774—1830*, Editura Minerva, București, 1982) et le second et dernier volume de la collection des sources byzantines de l'histoire des Roumains, élaboré par une équipe de chercheurs sous la direction du Pr. H. Mihăescu (*Fontes Historiae Daco-Romanae, IV. Scriptores Byzantini et Acta saec. IV—XV*, ediderunt H. Mihăescu, T. Tcoteoi, R. Lăzărescu et N. Ș. Tanașoca, Editura Academiei, București, 1982). Elena Siupur vient de faire publier à Sofia la version bulgare de son ouvrage sur les intellectuels bulgares en Roumanie au XIX^e siècle (*Bălgarska inteligenciya v Rumyniia prez XIX vek*, Sofia, BAN, 1982). Dans le volume *Istoria gândirii științifice și a creației tehnice din România*, Editura Academiei, București, 1982, Al. Dușu et Zamfira Mihail signent le vaste chapitre concernant l'Humanisme et la création technique au XVII^e siècle. Nous devons aussi à Al. Dușu l'excellente introduction et le commentaire accompagnant la première traduction en roumain du livre de Pompiliu Eliade, *L'influence française sur l'esprit public en Roumanie (Influența franceză asupra spiritului public în România)*, Editura Univers, București, 1982). N. Ș. Tanașoca signe le chapitre sur *La formation du peuple roumain. La création des Etats roumains du Moyen Age* d'une *Brève histoire de la Roumanie* parue, par les soins d'une équipe de chercheurs roumains, avec un avant-propos de G. Moron, à Caracas, sous les auspices de l'Académie Nationale d'Histoire de Venezuela.

II. SÉANCES DE COMMUNICATIONS

A. DÉBATS THÉMATIQUES

Nous commençons par préciser que la table ronde concernant *Les villes portualres la Bas-Danube à l'époque moderne* du mois de mai 1981 (cf. RESEE, XIX, 1981, 4, p. 774

fut organisée par notre collègue Anca Ghiată en hommage au Parti Communiste Roumain, à son 60^e anniversaire. En voici aussi la liste des communications : Georgeta Pencelea, *Le régime de « porto-franco » dans la conception de M. Kogălniceanu*; Lidia Demény, *La place de Brăila dans le commerce international de la seconde moitié du XIX^e siècle*; G. Bejan et Aurel Dușu, *Le transport des céréales par les ports roumains au début du XX^e siècle*; N. Mocioiu, *Traditions révolutionnaires à Brăila*, Cornelia Papacostea-Danielopolu, *Le commerce de Brăila (1848—1859) dans la correspondance consulaire française*; P. Cernovodeanu, *Un mémoire sur le commerce extérieur des Principautés à l'époque du Règlement Organique*; C. Buse, *Les particularités du régime de « porto-franco » à Galați et Brăila*; Anca Ghiată, *Le régime économique et politique des Bouches du Danube au XIX^e siècle. Le cas de Sulina.*

Le 22 décembre 1981 a eu lieu un débat scientifique concernant *Le rôle social de l'historiographie dans le sud-est de l'Europe aux XVI^e—XVIII^e siècles*. Dans son rapport introductif, Anca Tanașoacă a présenté l'état actuel de la question soumise au débat, en esquissant ensuite le cadre des discussions dans un plaidoyer pour une sociologie de l'historiographie sud-est européenne. La fonction sociale de l'historiographie dans les cultures nationales balkaniques a fait l'objet des rapports soutenus par des membres de l'Institut et des hôtes représentant d'autres institutions de recherches : Pr. E. Stănescu, Cornelia Papacostea-Danielopolu, Eugenia Ioan, Cătălina Vătășescu, Elena Siupiu, Mustafa Mehmet. Ont participé également au débat, par des interventions, Olga Cicanci, Cătălina Veleulescu, Ion-Radu Mireea.

Le 3 février 1982 a été organisé un autre débat scientifique ayant comme thème *La typologie des mouvements de libération nationale dans le Sud-Est européen aux XIX^e—XX^e siècles*. Organisé par C. Iordan, qui a présenté le rapport général, le débat s'est proposé de relever l'essence commune et les traits particuliers des mouvements de libération nationale des peuples balkaniques dont le résultat fut la formation des Etats nationaux modernes dans la Péninsule. Ont pris part aux discussions Pr. C. Velichi, Cornelia Papacostea-Danielopolu, Olga Cicanci, Anca Ghiată, Eugenia Ioan, Mustafa Mehmet, Cătălina Vătășescu, Liviu Marcu, Ion Matei, E. Stănescu.

Une table ronde à participation internationale a été organisée au même mois de février 1982 par l'équipe de chercheurs roumains et allemands qui préparent l'ouvrage sur *Le vocabulaire social et politique sud-est européen*. Les discussions ont été animées par les introductions des Pr. Klaus Bochmann de Leipzig (R.D.A.), et Al. Dușu; y ont participé Cornelia Papacostea-Danielopolu, Elena Scărlătoiu, Eugenia Ioan, Anca Ghiată, Emanuela Mișuț, Cătălina Vătășescu, Lia Brad, Elena Toma.

Une autre table ronde ayant comme thème le problème pratique de l'élaboration de bibliographies critiques concernant les relations interbalkaniques, genre d'ouvrages qui constitue l'un des objectifs prioritaires de l'activité de notre Institut, a été organisée par Ion Matei et Mustafa Mehmet au mois d'avril 1982.

B. SÉANCES ORDINAIRES DE COMMUNICATIONS

Dans les séances ordinaires mensuelles de communications des membres de notre Institut et des collègues travaillant dans d'autres institutions de recherche et d'enseignement ont présenté les résultats de leur activité scientifique : Emanuela Mișuț, *Observations sur la terminologie juridique roumaine de l'époque phanariote*; G. Ceaușescu, *Augustus « hellénisateur » du monde barbare*; commentaire à l'Encomium d'Auguste de la Legatio ad Caium de Philon d'Alexandrie; E. Cizek, *Le « tournant » du règne de Trajan (112 p. Chr.)*; Ș. Rădulescu-Zoner, *La politique des Pouvoirs Centrales dans l'espace carpato-danubien (1878—1898)*; C. Iordan, *Lettres inédites de N. Titulescu à Take Ionescu, 1919—1921* (à l'occasion du centenaire de N. Titulescu).

Au cours de la session scientifique annuelle de 1981 de l'Institut, plusieurs de nos collègues ont communiqué des résultats de recherches achevées dans les années 1980—1981; Lidia Demény, *Livre, société et art graphique dans le Sud-Est européen au XVII^e siècle*; Olga Cicanci, *Médecins grecs dans la vie politique et culturelle du Sud-Est européen aux XVII^e—XVIII^e siècles*; N. Ș. Tanașoacă, *Gheorghe Șincai et Byzance*; L. Marcu, *Genèse et morphologie des sites ruraux du Sud-Est européen*; Alexandra Popa, *Les traductions du néo-grec parues dans les publications littéraires roumaines (1878—1914)*; Cornelia Papacostea-Danielopolu, *Mémoires inédits d'un « serdar » bucarestois (1835—1848)*.

La session scientifique annuelle de 1982 s'est déroulée au mois de juillet. Après l'allocution d'ouverture, prononcée par le directeur de l'Institut, le Pr. E. Stănescu, ont fait des communications: Cornelia Belein-Pleșea, *L'habitation, élément essentiel du style de vie des Gêto-Daces*; I. Matei, *Sur les commencements de la soi-disant « orientalisation » de la vie sociale et institutionnelle des Pays Roumains (XVI^e—XVII^e siècles)*; Elena Scărlătoiu, *L'élaboration d'un nouveau Dictionnaire mégléno-roumain explicatif et étymologique; problèmes et méthode*; L. Marcu,

Aspects de la famille vlaque des Balkans, Zamfira Mihail, *La forme et la dénomination des outils dans l'Europe sud-orientale. Etat de la question*; Coruclia Papacostea-Danielopolu, *Marchands roumains et balkaniques dans le commerce danubien de la Valachie (1829—1858)*; N. Ş. Tanasoca, *Nicolae Titulescu révélé par des lettres inédites adressées à Nicolae Raicoviceanu*.

III. PARTICIPATION À DES RÉUNIONS SCIENTIFIQUES ORGANISÉES À BUCAREST OU AILLEURS EN ROUMANIE

A. RÉUNIONS INTERNATIONALES

- a) *I.e. XVI^e Congrès international d'histoire de la science*, Bucarest, 26 août — 3 septembre 1981. Zamfira Mihail a fait la communication *Technologie agricole roumaine avant 1600*.
- b) *Le Baroque sud-est européen dans le contexte européen des XVII^e — XIX^e siècles*, Bucarest, 30 octobre — 3 novembre 1981, colloque organisé par l'AIIESEE (cf. A. Vasiliu, *Chronique*, RESEE, XX, 1982, 2). Al. Duţu a donné la communication *Baroque et baroqueisme: le style et le schéma mental*.
- c) Réunion de la *Commission mixte des historiens roumains et bulgares*, Craiova, 15—18 décembre 1981, Elena Simpiur, secrétaire de la délégation permanente roumaine, a pris part aux travaux de la commission.
- d) Réunion de la *Commission mixte des historiens roumains et yougoslaves*, Timișoara, 15—18 février 1982. Anca Tanasoca a présenté un co-rapport sur *La bibliographie roumaine des relations roumano-yougoslaves (1975—1981)*.
- e) Réunion de la *Commission mixte des historiens roumains et hongrois*, Bucarest, avril 1982. Al. Duţu a parlé du *Rôle de la paysannerie dans le processus de formation des nations*.

B. RÉUNIONS NATIONALES

- a) *Symposium national d'histoire de la civilisation rurale en Roumanie*, Sibiu, 11—13 juillet 1981. Zamfira Mihail a parlé des *Structures ethno-linguistiques de l'inventaire agricole*; Anca Ghiaţă a formulé des *Considérations sur les recherches comparées concernant la civilisation agricole de la région ponto-danubienne à l'époque médiévale et moderne*.
- b) A l'occasion du centenaire de Kemal Mustafa Atatürk, Anca Ghiaţă a évoqué *Kemal Mustafa — l'homme à l'Université culturelle-scientifique de Bucarest (août 1981)*.
- c) Au *Symposium national de dialectologie*, Timișoara, 4—5 juin 1982, ont donné des communications: Zamfira Mihail, *Irradiations aromaines dans le Sud-Est européen (aspects ethno-linguistiques)* et Elena Scărlătoiu, *Autochtone — latin — slave dans le lexique des dialectes aroumain et méglénoroumain*.
- d) *Sessions scientifiques annuelles des musées régionaux*. Au cours de la session *Pontica* organisée par le Musée d'archéologie de Constanţa en collaboration avec l'Institut d'archéologie de Bucarest, Anca Ghiaţă a donné une communication sur *Le livre roumain en Dobroudja (XVII^e — XIX^e siècles)* et L. Marcu a parlé de *La famille chez les méglénites de Dobroudja*. Maria Alexandrescu a pris part au débat sur *La paix et la guerre en Antiquité*, organisé en marge de cette même réunion (novembre 1981). Au cours de la session scientifique du Musée régional de Ialomiţa, Slobozia, décembre 1981, Anca Ghiaţă a fait une communication sur *La Plaine roumaine et la Dobroudja; aspects d'histoire politique et de géographie historique*. Anca Ghiaţă esquisse une image de la *Dobroudja aux XIII^e — XIV^e siècles* devant les participants au débat concernant *La formation des Etats féodaux roumains indépendants*, Drobeta-Turnu Severin, 20—22 mai 1982, réunion organisée par l'Académie des sciences sociales et politiques (Institut d'archéologie), le Comité de culture et éducation socialiste du district de Mehedinţi, le Comité districtuel de Mehedinţi du Parti Communiste Roumain et le Musée des Porţile de Fier. Dans la série de conférences *Prelecţiunile Junimii*, organisée par le Musée d'histoire littéraire de Jassy, Al. Duţu a dégagé, le 25 mai 1982, quelques traits caractéristiques de la *Personnalité de la culture roumaine*. Plusieurs membres de notre Institut ont participé à la session scientifique *Culture et civilisation au Bas-Danube*, organisée par le Musée local à Călăraşi les 4 et 5 juin 1982: E. Stănescu, *Le Bas-Danube et la lutte pour l'indépendance de la Valachie aux XIV^e—XVII^e siècles*; Eugenia Ioan, *Relations de voyage serbes concernant les villes du Bas-Danube au XIX^e siècle*; Anca Ghiaţă, *Ion Ionescu de la Brad, le fondateur des études agricoles comparées dans le Sud-Est européen*.

e) Nos collègues ont pris part aussi, avec des communications à d'autres réunions scientifiques organisées par des institutions d'enseignement et recherche et des sociétés savantes. En voici une liste, fatalement incomplète comme toujours, de ces contributions. Anca Ghiță, *La civilisation agraire du Sud-Est européen dans la perspective de la géographie historique* (communication lue dans la section de sciences historiques de l'Académie Roumaine); V. Hurmuz et Șt. Vileu, *Le traité de Craiova du 7 septembre 1940* (communication faite à l'Université de Craiova); L. Marcu, *Éléments ethnographiques dans les Chroniques roumaines du Moyen Âge* (communication donnée à la Commission d'ethnologie et anthropologie de l'Académie) et *Formes de gouvernement et régimes politiques en Roumanie à l'époque moderne* (communication à l'Association des juristes); Elena Scărlătoiu, *Noms d'outils agricoles traditionnels chez les Slaves méridionaux et leur diffusion dans l'espace balkanique* (communication faite à l'Association des slavistes roumains); Maria Alexandrescu, *Art et société à Tomis aux II^e — IV^e siècles* et *Essais sémiotiques sur l'iconographie du « chevalier thrace »* (communications faites à l'Institut d'archéologie de Bucarest).

f) En collaboration avec la Société d'études orientales de Roumanie, notre Institut a organisé un cycle de conférences sur les *Cultures d'Orient* à l'Université culturelle-scientifique. Au mois de mai 1982, Anca Ghiță a fait une conférence sur les *Interférences de la société roumaine de la Dobroudja avec les peuples de l'Orient*. Celle de N. Ș. Tanașoca, *Le problème des nations à Byzance* (avril 1982) appartient au cycle *Politique et culture dans le Sud-Est européen*, organisé toujours par notre Institut dans le même cadre.

IV. ACTIVITÉS À L'ÉTRANGER

A. RÉUNIONS SCIENTIFIQUES INTERNATIONALES

a) *Le second Congrès international de folklore turc*, Brousse 21 — 28 juin 1981. Mustafa Mehmet a parlé devant cette réunion des *Relations culturelles entre Roumains et Turcs. Proverbes communs aux deux peuples*.

b) *Le IX^e Congrès international d'histoire turque* dédié à la mémoire de Mustafa Kemal Atatürk, à l'occasion de son centenaire, Ankara, 21—25 septembre 1981. Une délégation roumaine a pris part à cette réunion. De notre Institut y sont allés pour donner des communications: Anca Ghiță, *Concepts socio-politiques modernes dans la pensée d'Atatürk*; Mustafa Mehmet, *La crise de la société ottomane vue par les intellectuels ottomans jusqu'à l'époque du Tanzimat (1839) et Atatürk et les « réformes kémalistes » dans la presse d'expression turque de Roumanie*, I. Matei, *Contributions à l'étude de l'activité des émigrés roumains à Istanbul (1848—1858)*; C. Iordan, *La Turquie kémaliste et l'idée du pacte balkanique dans les années 1925—1926*.

c) *La XII^e Conférence* organisée par le *Studienkreis für Kulturbeziehungen in Mittel- und Osteuropa* à Schwaberg, réunion ayant comme thème *Les périodiques comme sources de la recherche concernant les relations culturelles*. Al. Dușu a traité de l'image des cultures allemande et autrichienne dans les almanachs et les revues roumaines de 1800 à 1848.

d) Au Symposium international consacré à *La dernière phase de la crise orientale et l'hellénisme (1858—1881)*, organisé par l'AIÉSEE, Volos, 27 septembre — 3 octobre 1981, notre Institut fut représenté par Olga Cicanci, Anca Ghiță et Alexandra Popa. Les premières deux ont donné des communications: Olga Cicanci, *La presse grecque de Roumanie et le problème oriental*; Anca Ghiță, *Une source roumaine — Ion Ionescu de la Brad — sur le potentiel économique de la Thessalie au XIX^e siècle*.

e) Dans le cadre des manifestations scientifiques occasionnées par l'exposition *La civilisation rurale des Carpates*, organisée par le *Museo Nazionale della Montagna Duca degli Abruzzi* de Torino, Al. Dușu a donné la communication *Livre et oralité dans la culture roumaine* (3 octobre 1981).

f) Au *XVI^e Congrès international d'études byzantines*, Vienne 4 — 9 octobre 1981, notre Institut a été représenté par E. Stănescu et N. Ș. Tanașoca. Malheureusement, ils n'ont pas eu la possibilité de lire devant les participants au Congrès leurs communications (E. Stănescu, *Byzance après Byzance; position du problème*; N. Ș. Tanașoca, *Un problème de stylistique byzantine: les latinismes*).

B. VOYAGES D'ÉTUDES ET DOCUMENTATION

Au cours de l'été et l'automne 1981, Cornelia Papacostea-Danielopolu et Olga Cicanci ont fait des voyages de documentation en Grèce. À cette occasion, Cornelia Papacostea-Danielopolu a fait aussi une communication scientifique au Centre de recherches néohelléniques: *Le livre grec en Roumanie. Etat actuel des recherches*. Dans le cadre des échanges culturels inter-académiques, Cristina Feneșan a fouillé les Archives de Budapest deux semaines durant

décembre 1981. Dans le même cadre d'échanges, ont fait des voyages de documentation en Bulgarie et Union Soviétique Cornelia Belciu-Pleşca, Robert Păușan et Elena Săpăur. Andrei Pippidi a obtenu une bourse lui permettant de bénéficier d'un stage d'études et de documentation en Grande Bretagne

Les cours d'été de langue et civilisation bulgares (1–30 août 1981) ont été suivis par Olga Căcauci et Lia Brad (Sofia), Cornelia Belciu-Pleşca et Robert Păușan (Veliko Trnovo).

Cette année-ci l'Institut a perdu l'un de ses membres les plus actifs, l'archéologue et l'historien Aurelian Petre enlevé par un accident tragique à ses proches, à ses collègues, à ses travaux. Il était un investigateur averti du passé de la Dobroudja où il avait entrepris des fouilles systématiques, des années durant. Attaché particulièrement aux problèmes des rapports entre la romanité sud-est européenne et les vagues successives de la migration des peuples de la steppe, il a publié quelques-uns des résultats de ses recherches dans les pages de notre revue dont il fut l'un des collaborateurs les plus dévoués

★

L'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest a déménagé au mois de juin 1982. Sa nouvelle adresse, ainsi que celle de la rédaction de la RESESE, est: *Bulevardul Republicii 13*, 70031 Bucarest.

Anca Tanașoca

ION CALAFETEANU *Diplomația românească în sud-estul Europei (martie 1938 — martie 1940)*. (The Romanian Diplomacy in South-Eastern Europe. March 1938 — March 1940). Ed. politică, București, 1980, 295 p. (Institutul de studii istorice și social-politice de pe lângă C. C. al P.C.R.)

The work of the Romanian historian Ion Calafeteanu is the outcome of a thorough investigation of the sources as well as a synthesis of the studies on this topic published both in Romania and abroad. The reader is from the very beginning impressed by the numerous references to archive sources in the country, to collections of foreign documents and to all the other accessible works. The book is well structured: the six chapters are preceded by a preface and followed by an index of names and places. Calafeteanu lays the emphasis on the traditional relationships between the peoples in South-Eastern Europe, on their common fight against foreign domination. Between the two World Wars Romania and the other states in the South-East of Europe have collaborated as part of two regional security organizations — the Little Entente and the Balkan Entente — with the aim of safeguarding national independence, sovereignty and territorial integrity. This important experience was carried on in Socialist Romania by the setting forth of relations of friendship and collaboration with all neighbouring countries. As the author puts it: “The development of relations of friendship and collaboration at regional level is, nowadays, one of the constant concerns in the foreign policy of Socialist Romania” (p. 10).

Calafeteanu presents the position of the political parties and of the leading circles after the international situation created through the annexation of Austria by Nazi Germany. As far as the “historic” parties are concerned, they understood what danger this act represented for Romania and militated in favour of a foreign policy based on maintaining the old political and military alliances as well as on the achievement of relations of understanding with all neighbours, the U.S.S.R. included. However, their capacity of action was considerably diminished by the struggle for power, for the defence of group interests only (pp. 16—17). The Romanian Social Democratic Party strongly condemned the Nazi appeal to force and declared itself in favour of the unity of action between all parties and workers’ organizations. In its turn, the Romanian Communist Party revealed the danger that menaced Romania as well as the small neighbouring countries, suggesting to the Social Democratic Party common actions meant to defend Romania and the other countries in the Danube and Balkans region from the Nazi invasion.

The leading circles proceeded to the banning of the Iron Guard — the Nazi agency in Romania — and enhanced their efforts to strengthen the resources for the country defence. At the same time, they spared no effort for improving the relationships with the neighbouring countries — Bulgaria and Hungary — which claimed parts of the Romanian territory. Actually, this became a constant concern of the Romanian foreign policy during the troubled period 1938—1940. Through the Salonic Agreement, the countries of the Balkan Entente (Romania, Yugoslavia, Greece, Turkey) and Bulgaria pledged to abstain from reciprocal attacks (pp. 39—40). The countries of the Little Entente (Romania, Yugoslavia and Czechoslovakia) and Hungary initiated on August 23, 1938 an agreement at Bled. The parties pledged to forbear from reciprocal aggression but the agreement did not come into effect as Hungary proposed to Czechoslovakia a different text of the declaration concerning the Magyar minority in Czechoslovakia (p. 55). The situation of the countries in the South-East of Europe grew considerably worse after the Munich agreement. The dissolving of the Little Entente weakened the international position of Romania as far as the Horthy revisionist claims were concerned. Carol II, King of Romania, accompanied by Nicolae Petrescu-Comnen, Minister for Foreign Affairs, made a diplomatic trip to London, Brussels, Paris, and Berlin in November 1938. However, the results were not satisfactory: the governing circles in England and France showed little interest in the situation of the South-Eastern European states. In Berlin, Hitler promised no aid to Romania as far as the claims of Hungary went, with the aim of using the tension among

the two countries for the benefit of his own expansionist policy (p. 60). On March 19, 1939, after the invasion of Czechoslovakia, the English and the French governments inquired about the position of the Romanian government in the case of "a possible common action of the Western Powers meant to re-establish the balance and strengthen the security of the European States". In its answer of March 20, 1939, the Romanian government asked the Western governments "to declare firmly that they would not allow any change in the boundaries of the States and in the actual conditions in Europe" (p. 61). In order to anchorate the relations between Romania and Germany, on March 23, 1939, the Romanian government signed the "Treaty concerning the promotion of economic relations between the Romanian Kingdom and the German Reich". Calafeteanu quotes Armand Călinescu, Prime-Minister at the time, who wrote in his *Însemnări* (Notes): "If we signed the agreement with Germany that was only in order to gain time and some economic advantage, and not to come closer to Germany from a political point of view" (p. 65). The economic treaty with Germany was signed during the serious straining of the relations between Romania and Hungary, when Hungary had already gathered a large number of troops at the frontier with Romania. As to prove its "authority", Berlin intervened in Budapest to calm down the war thirst of the Hungarian governors (p. 89).

At the same time, the author shows that the entire people rose to defend the territorial integrity of Romania. The Romanian government suggested to the Hungarian government the official signing of the Bled agreement, but the Hungarian party considered it already "out of use". In the spring of 1939, at the Conference of the Balkan Entente in Bucharest, a definite "no" was expressed concerning the claims of Bulgaria as well.

After the European war broke out, Romania intensified its contacts with the countries of the Balkan Entente to prevent all allies from entering the war unprovoked (p. 129). The neutrality of Romania was outlined after the break-down of the Anglo-French-Soviet negotiations in Moscow. With good reason Calafeteanu shows that: "The analysis of the diplomatic documents of the time leads to the conclusion that the Romanian neutrality was actually based on the policy of the English and French governments, a policy of conciliation, of surrender to the imperialistic tendencies of Hitlerism" (p. 131). The Romanian government granted, however, an important humanitarian aid to Poland, sheltering over 100,000 refugees on the Romanian territory. The Polish leaders have repeatedly shown their gratitude to the Romanian government and to the Romanian people for their precious aid (p. 160).

The steps undertaken by the Romanian government to the strengthening of peace in South-Eastern Europe were well received in Athens, Ankara and Belgrade, yet the solutions suggested by the Yugoslavian government, for instance, came up against an attitude of reserve in Bucharest. The Yugoslavian government considered that in order to draw Bulgaria in to the Balkan Entente the members of the understanding should promise an examination of its territorial claims "on friendly terms" (p. 168). On the occasion of the Jebel meeting (near Timișoara), on September 19, 1939, between Grigore Gafencu, Romanian Minister of Foreign Affairs and Cinkar Marković, his Yugoslavian homologue, it was agreed that for the setting up of a "Balkan bloc" Bulgaria should be suggested to join the Balkan Entente with the promise that "the problems it was interested in should be discussed on friendly terms so as to find a satisfactory solution" (p. 178). Seemingly, Belgrade considered that it was only Romania that should be concessive. Germany and Italy undermined the proposal of creating a "Balkan bloc" meeting Bulgaria not to join the Balkan Entente and to continue its policy of "independent neutrality" (p. 184). Kiosevanov, the Bulgarian Premier, rejected the idea of adhering to a bloc of the neutral parties "because such a bloc would immediately become the object of request or pressure of the belligerent parties and would therefore risk to jeopardize peace in the Balkans". Calafeteanu considers that besides this explanation, one should also take into account the revisionist policy of the Bulgarian leading circles which did not want to limit their possibilities of action (p. 182).

The Romanian government also tried other solutions to engage Italy and possibly Hungary in a "bloc of the neutrals" larger than the "Balkan bloc". At the beginning of the war, the idea of heading such a bloc would have pleased Italy but, as Calafeteanu shows, in the second half of October, Mussolini gave up this idea, especially after the Anglo-French-Turkish treaty of mutual aid was signed on October 19, 1939 (p. 198). Grigore Gafencu asked Ghigi, the Italian Minister in Bucharest, to suggest to Ciano that Italy should initiate the setting up of a "bloc of the neutrals" but Ciano's answer addressed to Raoul Bessy, the Romanian Minister in Rome, was negative. Under such circumstances, the Romanian government undertook the initiative of creating the "bloc of the neutrals" sending proposals to the states which were considered interested, on October 30, 1939. The Romanian government received encouraging answers from Belgrade, Athens, Ankara, London; Paris, however, after expressing an attitude of reserve, showed that such a bloc should not have Italy, the ally of Germany, as a leader (p. 217). The author assigns the intention of opening a "Balkan front" against Germany to the French

General Staff, taking into consideration the fortifications at the Western frontier of Germany which made almost impossible the organization of an offensive on this front. This is hardly plausible if we are to consider the declarations of General Jodl, one of the military leaders of the Reich in the Nuremberg Process, according to which Germany could have been defeated as soon as 1939 if the 110 French and English divisions had not remained inactive in front of the 23 German divisions on the Western front.* Italy maintained its attitude of non-participation in a "bloc of the neutrals" while Germany declared itself clearly hostile to the Romanian proposal (p. 228). The same attitude in Budapest and Sofia. Not even the U.S.S.R. government was favourable to the Romanian initiative shows the author, yet without revealing the reasons for this position. It had already become clear that Romania was on the verge of a total isolation at the international level. Calafeteanu concludes that the common opinion among the Romanian leading circles during the autumn of 1939 to implicate Italy to a larger extent in the problems of the South-Eastern Europe so as to strengthen the security of Romania was groundless. The countries of the Balkan Entente kept united up to the beginning of 1940, rejecting the forced modification of the status-quo in South-Eastern Europe (p. 247).

We can conclude therefore that Calafeteanu's book analyses the endeavour of Romania and of its allies in the Balkan Entente to defend their sovereignty and territorial integrity in the extremely menacing situation of the Nazi aggression in Europe and of the policy of conciliation conducted by the Western Powers towards the aggressors. This most useful, well-written book enjoyed the appreciation of both specialists and readers interested in the historical problems of four decades ago.

Gheorghe Nicolae Căzan

ANTHONY R. DELUCA, *Great Power Rivalry at the Turkish Straits: the Montreux Conference and Convention of 1936*, Boulder, Columbia University Press, New York, 1981, VIII + 216 p. (« East European Monographs » — LXXVII)

L'intérêt pour la recherche de l'histoire du « problème des Détroits » à l'époque moderne est toujours allé croissant dans les dernières décennies. La raison est simple. La portée des Détroits qui délimitent deux continents et relient quelques mers proches de « contrées chaudes » n'a pas été ignorée de presque deux siècles par les hommes politiques, les stratèges, les milieux d'affaires ou par d'autres facteurs de décision ou d'influence; puis, le sujet s'est aussi imposé à l'attention des hommes de science — des historiens, des politologues, des spécialistes du droit international. Il est hors de doute que les intérêts purement scientifiques n'ont pu être facilement délimités de ceux d'autre nature — disons politiques —, mais il n'est pas moins vrai que l'analyse du problème est devenue de plus en plus passionnante grâce à l'élargissement des possibilités d'accès aux sources primaires. Un élément qui ne doit pas être oublié par rapport à l'ascension initiale d'un monde qui a connu dans les derniers cinquante ans de convulsions sans nombre, des violations flagrantes des normes du droit international, des agressions et des conflits, y compris la plus grande confrontation militaire de l'histoire de l'humanité, le même monde donc a vu le Statut des Détroits — fixé par la Convention de Montreux de 1936 — comme le seul acte international réglementant un problème majeur de la communauté européenne (dépassant même les frontières du continent) résistant de la période d'avant la guerre.

Ces repères mettent en lumière la complexité et la difficulté du sujet et ils imposent du respect pour le courage de l'auteur. La dernière appréciation envisage l'observation que Anthony E. Deluca (Boston — Massachusetts) a été conscient des risques et des pièges de cette entreprise. L'une des épreuves importantes — l'information — fut surmontée dans de bonnes conditions, quoique la tentation exhaustive reste naturellement un idéal de plus en plus difficile de transformer en réalité. Au-delà de la connaissance approfondie des principales sources éditées, l'auteur a en le privilège — honoré d'ailleurs par ce qu'il a offert au lecteur — de consulter des documents conservés aux fonds d'une valeur et d'une richesse incontestables: les archives du Foreign Office (Londres), de la Société des Nations (Genève), du Ministère des Affaires Étrangères du Troisième Reich (Bonn), du Département d'État (Washington D. C.). Se penchant attentivement sur les plus précieuses contributions analytiques des prédécesseurs, l'auteur a aussi associé à ses

* *Marea conflagrație a secolului XX. Al doilea război mondial* (The Great Conflagration of the 20th Century. The Second World War). Ed. politică, București, 1974, p. 84.

sources d'inspiration les informations acquises par la voie de l'interview avec Thanassis Aglmidis, ancien secrétaire général de la Société des Nations et de la Conférence de Montreux.

Un autre problème, pas moins difficile, avec lequel fut confronté l'auteur — l'organisation de la démarche analytique — a reçu une solution satisfaisante. Bien que le sujet annoncé par le titre donne l'impression de la concentration de l'analyse sur les pressages immédiats du grand débat de l'année 1936 — donc sur la Conférence de Montreux et son bilan —, Anthony R. Delnea a réussi d'une manière synthétique et également précise d'esquisser l'évolution du problème des Détroits dès la fin du XVIII^e siècle jusqu'à la fin des années '40 de notre siècle. C'est aussi que l'auteur nous rappelle, au premier chapitre: *The Empire in eclipse: Sovereignty impaired* (pp. 1—13) les principaux moments de la compétition pour la domination, le contrôle ou l'influence aux Détroits dans la dernière période de l'existence de l'Empire ottoman. Il est enregistré dans ce sens la brèche infligée au monopole turc par le traité de Kutchuk Kaïnardji (1774) qui a imposé l'idée de la reconnaissance de la liberté complète de passage par le Bosphore et les Dardanelles des vaisseaux commerciaux. Le XIX^e siècle fut marqué par la rivalité russo-britannique, dont l'évolution a mis en relief des victoires successives en fonction de leurs rapports avec la Sublime Porte. L'auteur évoque dans ce contexte l'accord turco-britannique de 1809, le traité russo-turc de Unkiar Isakelessi (1833) et surtout la Convention de Londres (1841) qui a pour la première fois soulevé le problème des Détroits devant le concert européen des grandes puissances. On souligne le fait que le traité de Paris (1856) a sensiblement limité le rôle de la Russie par la décision de la dénucléarisation de la mer Noire, mais qu'après seulement quinze ans les données de la question ont changé, la Convention de Londres (1871) établissant un compromis.

La fin de la « crise orientale » (1875 — 1878) a signifié une modification importante dans le rapport de forces en zone, mais le traité de Berlin n'a pas enregistré des clauses spéciales pour le régime des Détroits. Anthony R. Delnea a saisi les nouvelles coordonnées du problème déterminées par l'ascendant de la puissance de l'Allemagne wilhelmienne, Berlin remplaçant Londres dans sa rivalité avec Petersbourg pour le contrôle des Détroits. Dans ces circonstances, l'ancienne adversité russo-britannique a acquis les dimensions de la solidarité consacrée en 1907, l'ennemi commun devenant l'Allemagne.

Après l'entrée de la Turquie dans la première guerre mondiale, (octobre 1914) à côté des Puissances Centrales, l'avenir des Détroits a été décidé sur papier par les États de l'Entente, sûrs de la victoire finale. La défaite de l'Empire ottoman, l'occupation militaire allée, particulièrement anglaise, de la zone, l'absence de la Russie Soviétique de la Conférence de la paix, furent des éléments qui ont marqué le destin des Détroits. Le Statut fixé par le traité de Sèvres n'a eu qu'une vie éphémère à cause de l'ascendant et de la victoire de la révolution kémaliste.

La cessation des hostilités militaires entre la Grèce et la Turquie kémaliste par l'armistice de Moudania (octobre 1922) fut suivie de l'occupation effective de l'ancienne capitale ottomane par les troupes britanniques. L'auteur observe à juste titre que la présence des forces militaires alliées, surtout anglaises, à Constantinople a joué un rôle décisif dans le déroulement des négociations de Lausanne achevées par la signature de la Convention des Détroits (1923). Anthony R. Delnea insiste sur la confrontation des thèses soviétique et britannique, mettant en relief les efforts de la délégation turque de trouver un compromis entre les intérêts des deux grandes puissances, une solution qui reconnaisse, au moins partiellement, l'indépendance, la souveraineté et l'intégrité de la Turquie nouvelle. La Convention de Lausanne a, en fait, représenté un progrès dans cette dernière direction, même si la thèse britannique a prévalu. Le nouveau régime prévoyait essentiellement la liberté de passage des vaisseaux et des avions civils tant au temps de paix que pendant la guerre, exceptant la situation où la Turquie — étant belligérante — se réservait le droit de poursuivre les navires commerciaux ennemis; la liberté de passage des vaisseaux de guerre au temps de paix avec une exception; aucun État non-riverain de la mer Noire ne pouvait pas envoyer par les Détroits une flotte plus grande que la plus puissante flotte d'un État riverain; la liberté de passage des navires belligérants au temps de guerre lorsque la Turquie reste neutre; la possibilité du passage sur leur risque des vaisseaux commerciaux neutres au temps de guerre lorsque la Turquie est belligérante; la dénucléarisation de la zone des Détroits et des îles commandant la sortie des Dardanelles, bien que, au temps de guerre, la Turquie puisse modifier cette clause à condition de notifier la nouvelle situation aux signataires de la Convention et également avec l'obligation du rétablissement du *statu quo ante bellum* à la fin des hostilités.

Le nouveau régime maintenait la Commission Internationale des Détroits créée par le traité de Sèvres, la Turquie recevant toutefois la présidence de cet organisme.

Dans la période suivante, la Turquie nouvelle fut obligée de promouvoir une politique d'équilibre, préparant le terrain pour la conquête de la pleine souveraineté sur la zone des Détroits.

Dans le deuxième chapitre : *The Quest for revision · International Staleness* (pp. 14 — 24), l'auteur relève des étapes des efforts de la diplomatie turque de modifier les dispositions du Statut des Détroits qui lésaient ses intérêts nationaux, la préoccupation principale étant déterminée par les clauses militaires. Le moment du déclenchement officiel de cette campagne diplomatique est fixé par Anthony R. Deluca au printemps de l'année 1933, lorsque Tevfik Rustu Aras a formellement proposé au gouvernement anglais la rémilitarisation de la zone des Détroits, donc pratiquement l'abrogation des clauses militaires de la Convention de Lausanne. L'opposition du Foreign Office a engendré ultérieurement la diversification des modalités d'action de la diplomatie turque pour créer une atmosphère internationale favorable à sa revendication. Dans ce contexte, le gouvernement d'Ankara a trouvé le soutien aux Balkans. La création de l'Entente balkanique (février 1934) a affermi le prestige de la Turquie devant l'offensive de la diplomatie fasciste, Mussolini déclarant fortement en mars 1934 que les directions historiques de l'expansion italienne sont l'Asie et l'Afrique.

Anthony R. Deluca esquisse un tableau manqué des positions des grandes puissances à l'égard de l'idée de la révision des clauses militaires aux années 1934—1935, en saisissant les motivations différentes de l'opposition de l'Angleterre, de la France ou de l'Italie et mettant aussi en lumière l'habileté de la diplomatie kémaliste désireuse d'obtenir un succès durable. L'évolution des événements a entraîné des changements notables dans le rapport de forces sur l'échiquier politique continental. D'ailleurs, le III^e chapitre, *A year of reversals: diplomatic breakthrough* (pp. 25 — 50) a le mérite de surprendre toute la complexité de la situation internationale du printemps de l'année 1936 — après l'invasion fasciste en Éthiopie et l'occupation militaire allemande de la zone rhénane — où fut annoncée la comme note turque du 10 avril adressée aux gouvernements signataires de la Convention de Lausanne, sollicitant la révision des clauses militaires dans le cadre d'une conférence.

En analysant la réaction de l'Europe envers la demande turque, l'auteur souligne l'ascendant acquis par la Turquie devant l'opinion publique internationale par le fait qu'elle n'a pas choisi une voie unilatérale, comme l'Allemagne et l'Autriche, lorsque ces États ont introduit le service militaire obligatoire. L'esquisse des positions des différents États vis-à-vis de la note turque oblige l'auteur d'observer que la réponse positive de la Roumanie — la championne de l'antirévisionnisme par la voix autorisée de Nicolae Titulescu — fut « important and instructive » (p. 30) puisqu'elle a exclu la possibilité d'une révision territoriale, perspective qui encourageait quelques États et décourageait les autres.

Dans les chapitres IV, *The Conflict of objectives: traditional rivalries* (pp. 51 — 76), et V, *The need for accommodation: divergent views* (pp. 77 — 113), l'auteur discute amplement les grands problèmes soulevés au temps des pourparlers de Montreux de l'été 1936, les fréquentes confrontations entre les États représentés, de celles concernant le choix du lieu de la Conférence jusqu'aux projets du nouveau Statut des Détroits. Anthony R. Deluca accorde toute l'attention nécessaire pour déchiffrer les interactions des attitudes adoptées pendant les négociations par différents États et leurs positions générales de politique étrangère, les connexions des intérêts immédiats et ceux de perspective, les motivations publiques et les intentions occultes des parties appelées à décider la nouvelle Convention. D'une utilité particulière s'avèrent les délimitations opérées par l'auteur dans l'exposé des points de vue des États ouvertement antirévisionnistes. Le cas particulier de la Roumanie n'échappe pas à Anthony R. Deluca qui souligne la précieuse contribution apportée par Nicolae Titulescu pour la compréhension réelle et profonde de la modification du Statut des Détroits, du respect de la souveraineté et de l'intégrité de la Turquie, de la garantie de sa sécurité. L'auteur a exactement saisi que « for Titulescu the question was one of regional security and cooperation, and he attaches great importance to the fact that remilitarization would contribute to strengthening the Balkan Pact »; il cite du discours du chef de la diplomatie roumaine qui déclarait : « I am too well known as an anti-revisionist that a public affirmation of my profession of faith might harm my international reputation » (p. 52).

Dans l'analyse des confrontations engendrées par les positions de la Turquie et de la Grande Bretagne, de l'U.R.S.S. ou de la France, des adversités qui ont opposé les États riverains à ceux non riverains ou des solidarités nées de l'interprétation des scénarios possibles (temps de paix — temps de guerre, navires commerciaux — navires de guerre, Turquie neutre ou belligérante), des efforts de lier le nouveau Statut des Détroits aux clauses des pactes d'assistance régionale ou mutuelle, l'auteur nous montre une bonne connaissance des sources, la maîtrise d'une méthodologie adéquate, de la clarté dans la démarche scientifique.

La signature du nouveau régime des Détroits — solution de compromis grâce à la formule « sliding scale » — en juillet 1936 a signifié le succès de la Conférence, dû — selon Anthony R. Deluca — à la diplomatie turque et également au contexte international. C'est ainsi que dans le VI^e chapitre, *The retreat from collective security: bankrupt dreams* (pp. 114 — 135)

l'auteur analyse amplement la signification historique de la signature de la Convention de Montreux en poursuivant les implications du précédent créé par la révision, les conséquences de la désinternationalisation des Détroits, l'impacte du nouveau Statut sur l'œuvre de la S.D.N. et les positions des principaux États intéressés de la navigation par le Bosphore et les Dardanelles. Retenons une appréciation bien intéressante: « Whatever can be said of Montreux, it is obvious that the results of the negotiations had not produced a desire for greater co-operation in European affairs on the part of Germany and Italy. It is somewhat ironic that the two leading spokesmen for the revisionist cause would view the results of Montreux with a considerable amount of dissatisfaction » (p. 135).

Dans le dernier chapitre, *The limits of neutrality: new rivalries and cold war politics* (pp. 136—163), Anthony R. Deluca brosse l'histoire de l'application du nouveau Statut des Détroits pendant la période explosive de la deuxième guerre mondiale et après, soulignant les difficiles épreuves auxquelles a été soumise la Turquie — neutre dans le conflit — par les grandes puissances.

En guise de conclusions, soulignons que l'auteur a accompli sa tâche, nous offrant un exposé convaincant sur cette « great power rivalry » toujours présente dans l'histoire du Sud-Est européen, même si la lecture de quelques contributions, plus récentes, mettant en valeur des données inaccessibles encore à Anthony R. Deluca, lui aurait donné la possibilité de nuancer quelques détails¹. En somme, il s'agit d'un livre intéressant, dont l'interprétation des sources, l'exposé équilibré et le style précis se conjuguent pour compléter utilement nos connaissances sur l'histoire moderne des Détroits.

Constantin Iordan-Sima

OLGA CİCANCİ *Companiile grecești din Transilvania și comerțul european în anii 1636 — 1746* (The Greek Companies in Transylvania and the European Trade between 1636 and 1746), Bucharest, Ed. Academiei Republicii Socialiste România, 1981, 207 p.

There is no need to demonstrate to what extent the two commercial companies in Transylvania were important for the trade in South-Eastern Europe. They were of such a great importance that all the researchers who dealt with Transylvanian trade had to write in some way or another about them. Hence the great number of studies, articles and documentary publications on the topic. Nicolae Iorga, Nestor Camariano, Cornelia Papacostea-Danelopolu, T. Bodogae, a. o. studied some aspects of the companies' activity. Nevertheless a monograph dedicated to the companies regarding all or almost all the aspects of their organization, structure, competence and activity had never been written up to now. Olga Cicanci's "Companiile grecești din Transilvania și comerțul european în anii 1636 — 1746" fills this specific gap. Primarily a dissertation, it was enriched with further information in view of its publication.

It is obvious why the issue of such a monograph was somehow late to happen. Its author had to be in possession of a vast bibliographical information and study a huge amount of documents, mostly Greek, some of which were catalogued, a few had been published and the majority were unpublished or even unknown. The important register of the Brașov company (the so-called Codex A, a discovery of Olga Cicanci) is part of these last. The author made use of a great number of inedited documents (some of which were catalogued), found in the State Archives in Bucharest, Sibiu and Brașov, the "Biserica Neagră" fonds in the same town and in the Library of the Romanian Academy (the "biserica greacă" fonds). The author made also use of Latin, Slavonic, German and Romanian documents which were only partly published. Out of so many documents a great part (i. e. 80%) is being circulated now through this book as an

¹ Voir les conclusions de l'historiographie roumaine: Ilie Seftiu, Iulian Cârțână, *România și problema Strîntorilor* (La Roumanie et le problème des Détroits), Bucaresti, 1974, 385 p.; Robert Deutsch, *Conferința de la Montreux* (La Conférence de Montreux), Bucaresti, 1975, 205 p.; voir aussi les contributions de l'historiographie bulgare: L. Živkova, *The question of revising the regime of the Straits agreed upon in the Lausanne Convention (in the light of English archives documents of 1933)* dans « Études balkaniques », Sofia, 2/1971, pp. 73 — 81; idem, *Англо-турските отношения, 1933 — 1939* (Les relations anglo-turques. 1933 — 1939), Sofia, 1971, 217 p. (résumé en anglais et en turc).

elaborated material available for the specialists. Besides the present book, Olga Cicanci has also prepared a volume of inedited documents on the activity of the Greek companies in the Romanian Principalities which is going to be published within short.

Relying on such a rich documentation, the author succeeded in writing a monograph which comprises for the first time in the Romanian historiography as well as in the historiography at large a theory of the type of a South-East European company.

After a few introductory pages and several others dedicated to historiography (chapter 1), there is a second chapter on the foundation of the companies in Sibiu and Brasov. Chapter 3 is devoted to the judicial statute and the functioning regulations of the two companies. Chapter 4 deals with their administrative organization while chapter 5 focuses on their relationships with the central power and the local administration of Transylvania. Chapter 6 is dedicated to the ethnical structure of the companies, chapter 7 to the varieties of trade, the goods circulated and their prices — each company is examined separately —, chapter 8 to the roads along which circulated the goods, chapter 9 to the links between the two Transylvanian companies and Moldavia and Walachia. The final chapter (10) treats of the spiritual life of the Brasov and Sibiu companies. The book ends with conclusions, an index and an abstract in French.

The contents indicates that the author has dealt with almost all the aspects of the problem, some of which are of utmost importance and difficultly. We would like to mention that the functioning regulations of the Sibiu company are unique in the South-East European area in the 17th century. We get a definite image of the two companies' organization and of their evolution in a given period of time. This is an image founded on the most reliable documents of the epoch and not on hypotheses. Besides circulating numerous unpublished documents this seems to be another major quality of the book. That this is so the apparatus criticus stands proof: it is made up mostly of sources the majority of which are personal discoveries of Olga Cicanci's. From among them we would like to mention a note written by a Bulgarian merchant living in Brasov who was a member of the company and confirmed the date of its founding (1678). He made use of the very word "company".

The chapter dedicated to the ethnical structure of the Transylvanian companies (pp. 96 — 118) is remarkable all the more so as this structure is one of the most difficult aspects of the problem. The extremely varied origin of the company members who were mainly Greeks but also Romanians from the North or the South of the Danube, Serbians, Bulgarians a. o. — some of which did not conceal their origin while others claimed a "Greek" origin (they were more or less Greek speaking) poses the question whether we should call the companies Greek or rather "Greek speaking". The author exposes all the difficulties one meets with in establishing the ethnical origin of the companies. The question in her opinion will be clarified when all the documents are published.

Another important difficulty the author of this book coped with was transcribing into the Latin alphabet the names of the companies' members found in the documents in either Greek or Cyrillic letters (as for instance Μολόξοι which stands doubtlessly for the Romanian name Mireca. It is to be found under the same form but written in Cyrillic letters in some other documents). The author did very well in some most intricate instances. There is only one case in which we have serious reserves, i. e. Teodor Tincu's name which is in our opinion the well-known merchant Teodor or Teodoran Cineu.

The author solved within the framework of the given possibilities the problem of the terminology, a most difficult one be it question of institutions, languages and copies or the ethnical origin of some company members. In this respect we think that in the case of the signatures belonging to company members, the terms could have been unified. In our opinion we are not entitled to speak of signatures written in Cyrillic and signatures written in Slavonic. They were in fact written all in Cyrillic even if the signer was Romanian, Serbian or Bulgarian. This is an open question for Olga Cicanci's coming book of documents. She has nevertheless clarified the meaning of words pertaining to institutions by relying on the explanations gleaned from the documents.

One gets a particularly clear idea of the commercial ways on which circulated the goods transferred for the merchants members of the companies. We would rather suggest that the way from Sibiu to Nikopolis went through Turnu rather than Turnu Severn.

Chapter 9 referring to the relationships the companies held with Walachia and Moldavia is particularly important. Unknown data discovered by the author in the companies' archives confirm an older statement (belonging to Mihail Dan and S. Goldenberg) according to which the Balkan merchants played an active part in the commercial exchanges among the three Romanian Principalities. The book can be said to be a study on Romanian history because it demonstrates through documents the presence of Romanians from Moldavia, Walachia and Transylvania (whose participation in trade was limited) in the Brasov company and certifies

their participation in international trade. Let us mention a section dedicated to a less explored domain, namely mentalities comprising the relationships with the Orthodox Near East, cultural concerns, the circulation of books and ideas, etc.

The appendices are particularly valuable as they show the goods sold by the company members and their respective prices. To set them up was obviously hard work to do.

To conclude we would like to say that Olga Cicanci has succeeded to write a book which is doubtlessly an essential contribution not only to the history and evolution of the two companies but also to the elucidation of some important aspects of the economic and social history of South-East Europe taken as a whole. It is all the more a great success since the author went through important difficulties such as the terminology, the Greek language and the palaeography. Those interested in the formation of the middle-class in this area will find in the present book most valuable data, while the Serbian, Bulgarian and Greek historians will find in it important materials for the economic history of their countries.

Constantin N. Velchi

GEORG RENATUS SOLTA, *Einführung in die Balkanlinguistik mit besonderer Berücksichtigung des Substrates und des Balkanlateinischen*. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 1980, IX, 261 pp.

L'ouvrage comporte deux sections : l'une analytique, la seconde systématique. Sa première section traite du substratum dacique, thrace, illyrien, païomen et dardamien, ainsi que de sa survivance dans la langue roumaine ; puis c'est le tour de l'étude des deux langues romanes du Sud-Est européen — le roumain et le dalmate — ainsi que des éléments latins de l'albanais, du serbocroate, du bulgare et du grec. La deuxième section tâche de systématiser ce qu'on appelle les balkanismes phonétiques, morphologiques et syntaxiques, s'achevant par une conclusion d'ordre général. Une bibliographie sélective par chapitres et un index des matières et des mots complètent le volume. À ceci s'ajoute encore une carte détaillée, dressée par St. Poenaru (Cluj) sur les directives de I. I. Russu, englobant les territoires habités par des populations traco-daces, qui facilite l'étude de la toponymie antique. L'exposé se déroule sobre et clair, avec des faits concrets à l'appui, tirés d'une quantité d'études de détail, citées en sous-sol. L'auteur choisit les faits qu'il mentionne suivant des critères qui lui sont propres ; il témoigne d'une position critique et d'une aptitude à saisir l'essentiel ; ayant bien en main les différentes méthodes de recherche, il a une vue juste des choses, ce qui fait de lui un véritable guide du domaine qu'il explore. Or, c'est là justement la toute première exigence à remplir dans le cas d'une introduction aussi importante que la présente. C'est aussi un signalé service rendu à la science que de faire généralement connus, grâce à la langue allemande, les appoints fournis par les études rédigées dans les diverses langues locales, souvent inaccessibles à bon nombre de spécialistes étrangers. Un autre aspect positif de cet ouvrage réside dans son objectivité, c'est-à-dire dans l'effort visible de son auteur d'éviter les idées reçues, de pencher en faveur de tel ou tel groupe ethnique au dépens d'un autre, de servir à des intérêts extralinguistiques. C'est que, en effet, l'étude de ces « complexe Vorgänge » (p. 10) est susceptible de mieux progresser si l'on envisage un espace plus vaste — par exemple, le Sud-Est de l'Europe — considéré dans son devenir historique, avec ses innombrables actions et interactions, dans sa variété frappante qui, au bout d'un grand effort de l'investigation se révèle, néanmoins, d'une unité relative, cette unité dans la diversité.

Les traces des populations autochtones préromaines sont relevées avec compétence, partant, de la série de recherches effectuées notamment par des spécialistes albanais, allemands, bulgares et roumains. Ces traces ont survécu en albanais. En roumain, elles s'incarnent en quelques 140 mots, dont la moitié ont leurs correspondants albanais. L'auteur ne s'occupe minutieusement que d'un nombre réduit de ces mots, c'est-à-dire qu'il s'arrête aux plus typiques des domaines de la vie pastorale, du costume, de l'architecture des habitations, du relief, de la flore et de la faune. Il faut reconnaître que le terrain d'une telle recherche est des plus glissants en raison de la carence des sources. C'est pourquoi nous estimons que les rares données offertes par la littérature byzantine seraient à même de fournir au moins quelques suggestions utiles. Par exemple, βάλτα « étang, borbier » ou βάλτος (avec les dérivés βαλτώδης « marécageux, bourbeux » et επιβαλτάριον « poêle, casserole ») ou encore κατοῦνα « petite agglomération rurale, détachement armé en mouvement » (avec les dérivés κατονοτόπιον « camp militaire » et κατοουβέιν « faire halte, camper ») figurent dans les sources écrites à partir du commencement du X^e siècle, alors que le terme κατοῦλα « bonnet de peau », du néogrec, ne se montre pas dans les textes du moyen-

âge. Ne serait-ce pas là un indice que ce dernier mot pouvait représenter un emprunt de date relativement récente, venant peut-être de l'aroumain ou du bulgare, et non une survivance du fonds autochtone antique, du fonds thrace ? Du reste, l'objet même désigné par ce terme, autrement dit la peau d'agneau dont on confectionnait cette sorte de bonnet était originaire du Septentrion et non une pièce spécifique à la zone méditerranéenne. Les termes *καρούνα* et *κατουνεύω* offrent parfois une similitude frappante avec *φοσάτρον* « camp, ou armée en mouvement » et avec *φοσσατεύω* « faire halte, reprendre forces ». Leur différence n'est qu'une question de nuance : les premiers se rapportent à de petits groupes guerriers, isolés, cependant que les autres s'appliquent aux grandes armées impériales de Byzance.

Par rapport au fonds autochtone, la romanité de Sud-Est de l'Europe est sensiblement plus accusée, plus variée aussi et mieux attestée. Malheureusement, malgré l'application de toute une suite de savants, tels M. Bartoli, E. Çabej, O. Densusianu, C. Jireček, N. Jokl, G. Meyer, A. Philippide, S. Puscariu, G. Reichenkron et, en tout premier lieu, O. Skok, on ne dispose pas encore d'une étude d'ensemble, ni d'un inventaire complet, permettant de caractériser et de délimiter exactement cette romanité. Sa frontière occidentale était marquée par l'Adriatique, prolongée par une ligne conventionnelle traversant la presqu'île d'Istria, ligne qui départageait le dialecte isto-roumain du sud-est de la péninsule, du dialecte isto-roman ou istriote du sud-ouest de celle-ci. Cette ligne, dirigée vers le nord, touchait le bord du Danube quelque part à l'ouest de Vienne. Par conséquent, la Pannonie, ainsi qu'une bande étroite de la zone orientale de la province romaine de Norique faisaient partie de la romanité orientale, comme tenu des conclusions présentées par la toponymie antique, valorisée grâce à des spécialistes tels E. Kranzmayr et A. Grad. Comportant deux langues romanes (le dalmate et le roumain), à peu près six cents éléments latins ou albanais, de nombreux noms communs et toponymes en vieux-slave, serbo-croate et bulgare, ainsi que presque trois mille éléments latins dans la littérature byzantine (dont plus de deux cents ont survécu en néogrec), cette romanité s'étendait entre les méridiens 13 et 28, délimitée par les parallèles 36 et 47, donc sur une superficie en quelque sorte égale à celles de la Gaule et de la Péninsule ibérique, mais supérieure à l'Italie. Si l'on part de l'Ouest vers l'Est, on constate qu'entre les 13^e et 14^e méridiens la langue parlée est l'istriote, entre les 14^e et 19^e méridiens c'est le dalmate qui domine avec des éléments latins du croate, du slovène et de Pannonie, entre les 19^e et 21^e méridiens les éléments latins de l'albanais et du serbo-croate ont la prééminence, cependant qu'entre les 21^e et 28^e méridiens règne le roumain avec ses dialectes et les éléments latins du bulgare. Par contre, grâce à la Méditerranée et à l'essaimage hellénique en Italie méridionale et en Sicile, la langue grecque devait bénéficier de l'ouverture la plus large vers l'Occident, entre les 14^e et 29^e méridiens. C'est ce qui explique comment cette langue a reçu sans cesse les influences linguistiques occidentales, d'abord par le truchement du latin, ensuite par celui de l'italien, du français et du catalan, alors que le roumain n'a pu bénéficier d'un tel privilège.

Pourtout, la diversité s'est manifestée sans entraves : quelques éléments latins de l'albanais convergèrent vers le roumain, alors que d'autres ont rayonné en dalmate et dans les langues romanes de l'Occident. Ces éléments se composent surtout de termes empruntés à la flore méditerranéenne : *ficus* — *fik* (« figuier »), *laurus* — *lar* (« laurier »), *oleaster* — *vashtër* (« oléastre »), *oleum* — *vaj*, *oliva* — *ulli*, *olivaster* — *ullashër* ou les dalmatismes : *amygdala* — *mendullë* (« amandier »), dalm. *menduo*, *-ula* ; ser *miendula* ; *machina* — *mokën*, dalm. *mukna*. L'albanais a conservé la terminologie ecclésiastique de basse-époque, alors que le roumain devait l'enrichir par une terminologie slave. Les couches linguistiques conservatrices du croate offrent des similitudes avec les éléments latins de l'albanais et avec le sarde ; quant aux couches innovatrices, elles font la transition vers les dialectes istriote, frioulan et vénitien. Des différences profondes séparent le dalmate du roumain. Nombreuses aussi sont les différences entre l'istriote, le dalmate et le roumain. En Pannonie se sont conservées plus de huit mille inscriptions latines ; il n'y a rien d'impossible qu'une romanité particulière qui lui soit propre y ait vu le jour sans jamais arriver, empêchée par les vicissitudes de l'histoire, à s'individualiser. Quant aux dialectes roumains épanouis au sud du Danube, ils comportent plus d'éléments conservateurs que ceux développés au nord du fleuve. Les éléments latins du grec byzantin sont aussi bien d'origine savante que populaire et ils sont disposés en plusieurs couches successives. Enfin, les emprunts lexicaux des Slaves méridionaux auprès de la population romanisée ont eu lieu durant un long laps de temps, dans diverses régions et dans des circonstances historiques différentes. Tout cela explique la grande complexité des phénomènes, ainsi que la richesse ou la variété de la romanité sud-est européenne. Et pourtant, dans cette grande diversité il y a une certaine unité : le fait se dégage au fur et à mesure qu'on pousse plus loin l'étude de la romanité orientale en bloc.

Le fait remarquable (« Merkwürdigkeit », p. 66) que le roumain devait non seulement survivre, mais poursuivre une expansion alors que le dalmate allait finir par disparaître s'expliquerait selon nous par la base économique de l'antiquité et du moyen-âge, qui était l'agriculture.

Au contraire de la côte dalmate, les régions bas-danubiennes offraient d'amples possibilités et retenaient sur place des siècles durant ceux qui s'y étaient implantés, en l'occurrence les vétérans, les marchands, voire les représentants des classes plus élevées de la société.

Il ne saurait être question d'une influence germanique antique sur le roumain (p. 105), car la limite entre le latin et le roumain se place au VII^e ou VIII^e siècle. Aussi, les mots *nasture* (« bouton ») et *tufă* (« touffe ») sont-ils d'origine latin. En revanche les termes latins de *nastula*, *tufa* et *brutis* (« belle-fille », en dalmate *bertain*) étaient des éléments germaniques.

Pour ce qui est des reflets slaves du mot *caesar* (en bulg. *car*, en russe *carj*), il est absolument nécessaire de tenir compte de l'étude de Gy. Moravesik, *Zur Geschichte der Herrschertitels Caesar Carj* (in « Zbornik Radova Vizantiloškog Instituta », VIII, 1, 1963 = *Mélanges Georges Ostrogorsky*, I, p. 229 — 236). Le savant byzantiniste hongrois affirme que ce terme a été emprunté de la population romanisée du Bas-Danube par les Slaves, sa conclusion étant formulée comme suit : « Wenn wir die damalige Aussprache berücksichtigen, entspricht es genau dem lateinischen *caesar*, dessen verkürzte Form das Wort *carj* (*cesarj* < *cäsarj*) < *carj*) ist » (p. 234).

Toutefois, admettre trois zones linguistiques dans le Sud-Est de l'Europe (p. 170), comme E. Banfi le fait (a. area dalmatica, b. area danubiana, c. area della via Egnatia) serait simplifier par trop les réalités. Toute personne ayant voyagé à travers la montagne depuis la ville albanaise d'Elbasan jusqu'à la ville yougoslave d'Ohrid, situé sur le lac du même nom, est à même de se rendre compte de l'inefficacité de la via Egnatia en tant que grande artère du trafic commercial. La province romaine de Dardanie était tournée vers le Danube et vers l'Égée, cependant que l'Albanie occidentale regardait du côté de l'Adriatique.

H. Mihăescu

STELIAN BREZEANU, *O istorie a imperiului bizantin* (Une histoire de l'Empire byzantin), Bucarest, Ed. Albatros, 1981, 287 + XXXII pp. avec illustrations

En faisant paraître le présent ouvrage les Editions Albatros poursuivent l'initiative digne d'éloges d'offrir au public des synthèses consacrées aux phénomènes historiques de toute première importance rédigées de manière à les rendre accessibles, mais avec un contenu en accord avec le stade actuel de la recherche scientifique. L'ouvrage signé par Stelian Brezeanu répond à ces exigences de forme et de contenu. Pour ce qui est de ce dernier, il combine la relation des faits — sollicitée en tout premier lieu dans le cas de ce genre d'ouvrages — avec l'étude constante des directions majeures du devenir historique à l'époque médiévale. Ces directions se sont reflétées de manière plénière et souvent dramatique dans l'existence millénaire de l'Empire romain d'Orient.

S'agissant d'une histoire par dates, l'ouvrage se présente sous la forme d'un exposé des faits, étroitement lié cependant au développement conceptuel. Ce faisant, l'auteur témoigne, en plus de sa compétence professionnelle, son originalité, notamment dans le choix et la caractérisation des événements et, avant tout, dans sa manière d'organiser le matériel respectif suivant une vue d'ensemble. Cette vue d'ensemble se dégage de la structure même du livre, conçu en trois grandes sections, à savoir : « L'Empire romano-byzantin (IV^e — VI^e siècles) » (p. 7 — 40) ; « L'empire grec médiéval (610 — 1081) » (p. 41 — 126) et « Le déclin de l'Empire byzantin (1081 — 1453) » (p. 127 — 206). Chacune des trois sections de cette histoire qui débute à la date de la fondation par Constantin le Grand sur les rives du Bosphore de la « Nouvelle Rome » (330), de même que chacun des dix chapitres qui composent les sections respectives, s'ouvre par une introduction permettant au lecteur de mieux se débrouiller parmi les faits exposés et de mieux saisir la vue d'ensemble de l'auteur. Comme toute périodisation historique prête aux discussions, inutile de faire objection à l'ouvrage sous ce rapport, ceci d'autant plus qu'il tient compte des critères avancés par la majorité des spécialistes et que, par ailleurs, la périodisation avec laquelle il opère est exposée clairement, reposant sur une argumentation suffisante, et s'applique constamment. Le texte comporte aussi quelques cartes et 32 pages d'illustrations.

Une série d'annexes ajoutées à la fin du volume augmentent sa valeur utilitaire. Cette série s'ouvre par une étude de « L'évolution des recherches d'histoire byzantine » (p. 209 — 217), à laquelle font suite un glossaire des termes historiques (p. 218 — 233), une bibliographie sélective (p. 234 — 249), des tableaux chronologiques (p. 250 — 257) et l'index prosopographique et toponymique (p. 258 — 287). Notons comme heureuse l'idée, en ce qui concerne la bibliographie, de présenter à part les études portant sur les rapports roumano-byzantins, de même que celle d'offrir au public roumain — celui auquel s'adresse avant tout l'ouvrage en question — une liste

des éditions critiques et des traductions roumaines d'après les écrivains byzantins. Toutefois, peut-être que cette bibliographie eût eu à gagner si quelques-uns des titres figurant parmi les ouvrages de caractère spécial avaient été rangés sous la rubrique des études générales, du fait que ces dernières attirent dans une plus large mesure l'intérêt du grand public. Le transfert auquel nous pensons aurait le mérite de réduire jusqu'à un certain point les raisons de l'objection susceptible d'être levée au sujet de cette bibliographie — objection portant sur le fait que la liste des ouvrages de caractère spécial tend à mettre sur le même plan des contributions d'un profil et d'une envergure, voire — qu'il nous soit permis de le remarquer — de qualité disparates, dont l'inégalité s'avère parfois plus que sensible.

Relevons aussi la précision de l'index relative à la Phrygie (indiquée comme « région historique située au centre de l'Asie Mineure », p. 280), qui conviendrait mieux à la Galatie (que l'index mentionne comme une « région historique en Asie Mineure », p. 268), car c'est celle-ci qui est sise au cœur même de l'Asie Mineure. Quant à Phocée, était-elle vraiment située en Bithynie (p. 280)?

Mais, pour reprendre l'étude du texte même de cet ouvrage, il est évident que l'auteur a su faire valoir les avantages, tout en limitant autant que possible les inconvénients inhérents à une histoire par dates. Nous n'avons pas eu à relever des erreurs de contenu ou dans l'énumération des dates respectives, les cas où ces dernières n'ont pas été précisées, de même que les cas d'imprécision étant tout à fait inévitables. Sans s'arrêter sur certaines controverses qu'il n'y avait pas lieu de mentionner ici, l'auteur expose avec clarté les thèses auxquelles il adhère implicitement, par exemple celle relative aux commencements de l'organisation administrative de l'Empire en thèmes sous les Héraclides (pp. 43 et 232). Peut-être qu'il aurait été plus exact de dire que Wulfila a traduit la Bible en langue gothique plutôt qu'en « allemand » (p. 13). Pour ce qui est de l'assertion suivant laquelle dans la dispute hésychaste « s'affrontait l'aristotélisme, adopté par l'Eglise orientale, et la doctrine de Platon, réfutée par celle-ci » (p. 225), les opinions qui prévalent dans les études byzantines actuelles estiment qu'à Byzance prédominait le refus global, c'est-à-dire en égale mesure, des deux directions fondamentales de la philosophie antique. Même si quelques spécialistes de nos jours penchent en faveur de l'une de ces deux directions, la balance inclinerait plutôt du côté du platonisme (par exemple, E. v. Ivánka).

Plus de modération serait à recommander aussi à propos de formulations telle que « L'œuvre législative, tout autant que la "reconquête", l'effort le plus spectaculaire du règne de Justinien, ont un caractère réactionnaire » (p. 25). Si nous sommes tout à fait d'accord avec l'auteur que par sa propension à rétablir le régime esclavagiste la « reconquête » de Justinien revêtait ce caractère réactionnaire, il convient de formuler nos réserves par rapport à l'affirmation suivant laquelle la Pragmatique Sanction, document du même empereur réglant l'organisation du territoire reconquis en Italie, serait apte à illustrer le caractère anachronique en question « par la tentative de restaurer l'organisation politique romaine de caractère universel » (p. 33), puisque, en réalité, l'une des futures idées-matrices du moyen âge, surtout occidental mais ne faisant guère défaut dans l'Empire d'Orient non plus, sera justement cette « *renovatio imperii Romanorum* ».

Il est vrai que, ainsi que vont les choses avec chaque grande idée, le concept médiéval de l'empire universel devait subir une série d'avatars. Que « sur le plan politico-idéologique, les empereurs iconoclastes brisent de manière catégorique avec les traditions gréco-romaines, en abandonnant la chimère de l'empire universel » (p. 58 — les italiques nous appartiennent), l'affirmation ne manque pas de contenir une certaine vérité, surtout compte tenu d'un contexte spécifique. Cependant, les choses se compliquent quand on rattache cette affirmation à quelques autres, lui faisant suite. En voici quelques-unes : à la p. 78, il est dit que la période suivante, de l'apogée de l'Etat byzantin, représente en même temps « la reprise de la thèse de l'unicité de l'Empire et de son pouvoir mondial » et, à la p. 130, on lit que « Manuel Comnène abandonne la sage ligne politique de ses père et grand-père pour reprendre les visées chimériques de reconquête de Justinien et de la fondation d'un *imperium unicum* » — affirmation qui sera reproduite de manière encore plus explicite à la p. 143, démontrant chez l'auteur une conception cohérente et bien assise dans ce domaine. Comme nous ne sommes pas au courant des arguments sur lesquels il appuie sa conception — et ce n'était pas le cas d'en faire état dans le présent ouvrage — nous pensons devoir lui suggérer de s'arrêter plus longuement sur cette thèse dans ses prochaines études, en la rapportant aussi à la situation de l'Occident médiéval. A notre avis, l'idée de l'empire en tant que « théorie politique fondamentale du moyen âge », suivant, par exemple, la définition de Nicolas Iorga, est également présente chez les deux entités de l'Europe médiévale et ses coordonnées essentielles sont fort similaires dans les deux cas, si l'on excepte les formes typiques, sensiblement différentes, qu'elle a revêtues ou dans lesquelles elle a été appliquée au sein de l'une ou de l'autre des entités respectives. C'est pourquoi nous estimons que dans le cas de Byzance aussi l'on pourrait appliquer les deux heureuses formules de Robert Folz (*L'idée d'empire en Occident*

du V^e au XIV^e siècle, Paris, 1953) relatives à l'Occident européen : celle de « l'empire entre la théorie et les réalités » et « l'idée de l'empire en dehors des réalités ». Aussi, est-ce trop, nous semble-t-il, de parler de « chimère » à cet égard; notamment quand il s'agit de Byzance. Du reste, nous n'avons pas relevé cette remarque parmi celles d'une réelle valeur des études que Stelian Brezeanu a déjà consacrées à l'évolution de l'idée impériale à Byzance et en Occident.

Une question qui se pose à tous les hellénistes, byzantinistes et néohellénistes est celle de la manière dont il convient de rendre les noms grecs, c'est-à-dire faut-il les adapter à chaque langue ou vaut-il mieux de les translitérer simplement? Du fait des liens étroits qui ont uni par le passé les pays roumains au monde néohellénique, la littérature roumaine, celle spécialisée autant que celle de large diffusion, a pratiqué l'adaptation des noms respectifs et de leur reproduction selon la prononciation courante en Grèce. Dans d'autres pays également la littérature des études byzantines utilise ces noms sous leur forme adaptée. Mais à l'heure actuelle c'est leur reproduction translittérée qui est en train de s'imposer, pratique que nous estimons plus correcte. Notons avec satisfaction que l'auteur l'a adoptée, en contribuant de la sorte — non sans quelques inconséquences, néanmoins — à la généraliser dans un cadre plus large du public roumain.

De petites coquilles sont glanées aux pages : 175 (« Stategopoulos » pour « Strategopoulos », comme à la p. 174), 178 (« Orviento » pour « Orvieto », comme dans l'index, p. 278), 185 (« Hodegletria » pour « Hodégéttria »), 241 (« Rhomärreich » pour « Rhomäerreich »), 243 (« peysannerie » pour « paysannerie »), et 178 (« Lusignen » pour « Lusignan », forme correcte aux pages 158, 189, 192 et 197). L'antipape « Analect » II (pp. 141, 142 et 259) c'est « Anaclct » II. Plus d'attention s'imposait surtout pour l'impression des termes grecs aux pages : 218 (πρόνοια ρονικά c'est probablement πρόνοια γονική), 220 (τῶν Ρωμαίων, forme correcte τῶν Ῥωμαίων), 221 (où les formes correctes sont celles de ὑπατος δῆμοι et χρυσόβουλλος), 220 (Ἐχολῶν c'est Σχολῶν), 223 (où ἑξάρχων c'est le génitif pluriel de ἑξαρχος); enfin, λογοθέτης (pp. 225 et 226) c'est λογοθέτης et μέσσαζων de la p. 226 c'est le μεσάζων.

Plutôt que de chercher des fautes à la loupe il vaut mieux de relever les mérites de ce livre. Nous espérons que cet exposé les a mis en évidence, au moins partiellement. Somme toute, nous avons à faire à une première histoire de l'Empire byzantin écrite en roumain.

Tudor Tcoțoi

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : ALEXANDRU DUȚU (A. D.); JOSEF WOLF (J. W.); CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU (C. V.); FLORA ȘUTEU (F. Ș.); ELENA SCĂRLĂTOIU (E. S.); IARALAMBIE MIHĂESCU (H. M.); FELIX KARLINGER – Salzburg; (F. K.); JOHANNES IRMSCHER – Berlin DDR (Irm.); OCTAVIAN ILIESCU (O. I.)

Publiées par les soins de *Anca Tanașoca*

FRANCO VENTURI, *Settecento riformatore. La prima crisi dell'Antico Regime (1768 – 1776)*, Torino, Giulio Einaudi, 1979, 458 p.

Toute histoire de la fin de l'Ancien Régime devra tenir compte à l'avenir de cette douzaine d'études parue dans le troisième volume de l'œuvre de Franco Venturi « *Settecento riformatore* », si cette histoire se proposera de reconstituer un tableau vraiment européen d'une époque décisive pour le destin des peuples de notre continent. Les brochures, les gazettes, les relations de voyage conservés dans les archives et bibliothèques italiennes reflètent, à travers les pages de ce beau volume, les réactions provoquées en Corse ou en Grèce par l'entrée de la flotte russe en Méditerranée, l'écho de la révolte de Pongatchiov, les jugements portés sur la « république » polonaise ou sur les événements survenus en Danemark, aussi bien que les causes et les conséquences des réformes adoptées en Suisse ou en Angleterre. L'unité du volume est assurée par les sources utilisées, mais surtout par l'exploration systématique des structures sociales, de l'évolution de la vie économique et de la crise des anciennes formes politiques; sur ce trajet, le lecteur découvre un monde souvent ignoré ou minimisé par les manuels qui observent, au fond, une seule réalité, en partant des documents qui se réfèrent à un seul pays, tout comme il est frappé par la place de premier ordre occupée par l'Italie sur l'échiquier européen. En effet, « l'Italia fu mescolata molto più da vicino alle vicende di quegli anni quanto generalmente non si credea. Non, ben inteso, nella politica estera dei suoi stati — troppo deboli per intervenire in una simile bufera —, ma nell'opinione pubblica, nel continuo raffronto che si veniva allora stabilendo tra quel che andava accadendo da noi e nel mondo ».

Les quatre premières études prennent en charge des réalités sud-est européennes : *Dispotismo, riforme e rivoluzioni tra Moscovia e Levante; La rivolta greca; I russi nella Toscana di Pietro Leopoldo; Echi napoletani, piemontesi e lombardi. L'immagine della Grecia in Europa*. Si l'accent tombe sur la Grèce, surtout à la suite de la direction de la campagne militaire et de la propagande menées par Catherine II, les autres peuples sont souvent impliqués dans ce que l'auteur nomme de justesse « la bufera » de ces années, bien entendu, les Ottomans, mais aussi les Slaves du sud et les Roumains apparaissent dans les descriptions ou les pronostics de l'époque. « Tutto un mondo nascosto ne era stato illuminato un momento, dal Montenegro al Peloponneso, da Smirne all'Egitto » affirme l'auteur dans cette étude remarquable sur l'image de la Grèce en Europe qui nous permet de mieux saisir le cadre général de la communication intellectuelle dans la deuxième moitié du 18^e siècle, et le difficile trajet parcouru par la découverte du Sud-Est européen par les cercles politiques et érudits de l'Occident; étude d'autant plus remarquable qu'elle défriche un sujet peu abordé, les analyses préférant de surprendre la lente découverte de l'Occident par les gens du Sud-Est européen.

Mais regardé de l'Italie, ce processus semble moins imbriqué que d'habitude. C'est le cas de l'appel des Grecs à l'Europe chrétienne (*Voti dei greci all'Europa cristiana*), rédigé en 1772, et que Ariadna Camariano-Cioran a mis en lumière, en 1944, en partant des versions grecques et roumaines. L'historienne de Bucarest a accordé crédit à une note qui attribuait l'original italien à Giovanni del Turco et la version grecque à Eugène Voulgaris; comme la version roumaine de l'appel se trouvait dans un manuscrit englobant aussi les premières versions roumaines des textes de Voltaire, elle a avancé la conclusion que toutes les traductions ont été faites « à l'ordre de Catherine II ». Nous avons exprimé nos réserves, en 1969, dans une étude sur le voltairianisme

roumain, en nous appuyant surtout sur les autres textes s'y trouvant dans les miscellanées d'un caractère différent et qui montraient que la construction de notre collègue était assez vulnérable. Une simple notice faite sur un manuscrit ne pouvait tirer au clair l'auteur de l'appel, la diffusion de ce texte et encore les orientations des intellectuels intéressés dans ce genre d'opuscles. Or, voilà que les sources italiennes attribuent l'Appel à Antonio Gicca « ufficiale epirota a servizio della Russia », qu'elles signalent l'influence de la propagande faite par Voltaire en faveur de Catherine II en Italie, qu'elles dévoilent la diffusion rapide, déjà Voti en français, italien, aussi bien qu'en Allemagne et en Russie, enfin que ce bibliothécaire qui aimait les aventures, Giovanni del Turco, a fort probablement traversé les pays roumains en 1772. (« Nel luglio 1772 Del Turco chiedeva una proroga del suo congedo avendo incontrato una favorevole occasione di passare da Pietroburgo nella Valacchia » — p. 84). Il a très bien pu apporter avec lui la version grecque faite par lui-même de l'Appel et aussi les deux textes de Voltaire : *La Traduction du poème de Jean Plokoj* et *Le tocsin des rois*, et offrir aux lettrés grecs et roumains l'occasion de faire une copie du texte grec et une nouvelle version de l'appel grec et des textes voltairiens. En tout cas, le destin fantastique de Giovanni del Turco, tel qu'il nous restitue Franco Venturi, s'insère dans un mouvement qui a traversé tout le Sud-Est européen au moment où la flotte ottomane était vaincue à Césinè; et ce mouvement tire au clair les nouvelles forces sociales et orientations mentales qui devaient impulser le démarrage vers un monde nouveau au début du siècle suivant.

A. D.

SORIN ULEA. *Gavril Uric. Studiu paleografic*. « Studii și cercetări de istoria artei », 28, 1981, p. 35 — 62.

Cette analyse solide et pertinente des beaux manuscrits écrits par le célèbre calligraphe de la première moitié du 15^e siècle explique son influence non seulement sur la tradition manuscrite roumaine, mais aussi sur les peintres qui ont repris ses enluminures et sur les sculpteurs qui ont imités ses lettres. Sorin Ulea récapitule les grandes études de Iașimirski, Turdeanu, Scepkîn, Sirku et autres, et compare ensuite l'écriture de Gavril Uric aux manuscrits de Trnovo et Raška, afin de mieux saisir l'originalité du lettré roumain qui a fait appel à des caractères qui suggèrent un apprentissage à Constantinople. Une étude fondamentale pour l'histoire de la culture sud-est européenne.

A. D.

PETRE P. PANAITESCU, *Einführung in die Geschichte der rumänischen Kultur*. Mit einer Vorbemerkung von Stefan S. Gorovei. Aus dem Rumänischen von C. Alfred Ahoth. Bukarest, Kriterion Verlag 1977, VIII + 338 S.

Petre P. Panaitescu (1900 — 1967), beendete das in der Reihe „Völker, Kulturen, Zivilisationen“ im Wissenschaftlichen Verlag postum erschienene Buch kurz vor dem Tod. In der Vorbemerkung der deutschen sich an das Ausland wendenden Fassung wird es mit Recht als „wissenschaftliches Testament“ bezeichnet, denn es krönte sein unermüdeliches fünfzigjähriges Schaffen auf dem Gebiet der rumänischen mittelalterlichen Geschichte. Die rumänische Ausgabe, *Introducere la istoria culturii românești*, wurde von der Kritik mit enthusiastischem Lob bedacht und als Meilenstein gepriesen. Wenn auch nicht unbestritten, prägte sich inzwischen die originale Synthese dem historiographischen Bewusstsein als einer der gewichtigsten und anregendsten Beiträgen zur mittelalterlichen Kulturgeschichte der letzten drei Jahrzehnten ein.

Das Debut des bekannten Mediavisten und Slavischen wurde von Nicolae Iorga gefordert. Seit 1932 war er Inhaber des Lehrstuhls für Geschichte der Ostslawen an der Universität Bukarest. Die von ihm und Constantin C. Giurescu — desgleichen ein Iorga-Schüler — herausgegebene *Revista istorică Română* („Rumänische Historische Zeitschrift“) wirkte auf die Geschichtsforschung der Vorkriegszeit richtungweisend. Aufsehen erregten besonders Panaitescus monographische Studien und Monographien über Michael den Tapferen (1936), Dimitrie Cantemir (1958), *Obștea sătească în Țara Românească și Moldova* (Die Bauerliche-Gemeinschaft

in der Walachei und der Moldau, Bukarest, 1964), *Începuturile și biruința scrisului în limba română* (Die Anfänge und Entfaltung des Schrifttums in rumanischer Sprache, Bukarest, 1965). Die Sammlungen mittelalterlichen Quellen und die Herausgabe der slawisch-rumanischen Chroniken empfehlen ihn als Ion Bogdans Nachfolger. Der vergleichende Literaturhistoriker wird sich noch lange Zeit verpflichtet fühlen zwei für die slawischrumanische Komparatistik bahnbrechende Schriften anzuführen: die Doktordissertation *Influența polonă în opera și personalitatea cronicarilor Grigore Ureche și Miron Costin* (Der polnische Einfluss auf Werk und Persönlichkeit der Chronisten Grigore Ureche und Miron Costin, Bukarest, 1925) und *Influența operei lui Petru Movilă, mitropolitul Kievului, în Principatele Române* (Der Einfluss des Werkes von Petru Movilă, Metropoliten von Kiew, in rumänischen Fürstentümern, Paris 1926).

Panaiteșeu Absieht einer Synthese lässt sich schon Jahrzehnte vorher erblicken. Vorarbeit leisteten *Interpretări românești* (Rumanischen Interpretationen) Bukarest 1947, deren Grundgedanken Perspektiven einer Gesamtdarstellung andeuten. Bescheiden betitelt er sein Werk *Einführung* und erachtet es als Aufgabe „der noch zu schreibenden *Istoria culturii medievale românești* (Geschichte der mittelalterlichen rumanischen Kultur) einen Weg zu weisen“ (S. 298). Er vertrat eine genetische Methode, die allgemeine Entwicklungsgesetze zu formulieren sucht. In seinem Bemühen stand, die Rolle der grossen sozialen und wirtschaftlichen Kräfte in der Geschichte aufzudecken. Gemäss seiner Geschichtsauffassung darf der Historiker sich keineswegs ausschliesslich mit politischer Geschichte befassen, sondern er muss auch die Bedeutung der Wirtschafts-, Rechts- und Geistesgeschichte ins rechte Licht rücken. Panaiteșeu's Kulturbegriff bezeichnet die Gesamtheit kultureller Manifestationen; „Kultur ist der Niederschlag kollektiven Schoptums einer Gesellschaft. Sie umfasst alles, was im Verlauf der Jahrhunderte im Dasein eines Volkes einheitlich, was Lebensgewohnheit, was eine Generation zu Generation fortgeerbt unterscheidende und jeweils ein Volk kennzeichnende Lebensform ist“ (S. 5). Soziale, politische und ideologische Traditionen sind in Institutionen verkörpert. Das „Institutionale“ in der Geschichte eines Volkes ist das Beständige in seiner Entfaltung, und ihm soll sich der Geschichtsdenker zuwenden.

Wie auch N. Iorga in seiner auf Karl Lamprechts Anregung und unter dessen Einfluss geschriebenen *Geschichte des rumänischen Volkes im Rahmen seiner Staatsbildungen* (1904), untersucht der Autor den historischen Rahmen, die „Gegebenheiten der Entwicklung einer zunehmend reicher gefacherten Kultur und ihren Anfängen bis zur Gründung des Feudalstaates“ (S. 6). Lamprecht und Iorga standen am Rande der historischen Tradition, dennoch nahm der Staat weiterhin eine führende Stelle in ihrer Gesellschaftsauffassung ein. Auf materialistisch-historischer Grundlage verfolgte auch noch Panaiteșeu den Übergang von den „primitiven Formen sozialen Daseins zum staatlichen Dasein“. Es werden historische Voraussetzungen und konkrete Gegebenheiten bestimmt, die zur Entstehung der mittelalterlichen Kultur geführt haben; geographischer Raum, soziale Entwicklung und auswärtige Verbindungen. Akzente werden vor allem auf die zentralen Fragen der „kulturellen Entwicklung“ gesetzt; der Romanisierungsprozess, die „östliche Romanität“ in rumanischer Kontinuität, Struktur der bäuerlichen Gemeinschaft, Volksleben und geistige Kultur um das Jahr 1000, Ursprung des „Kulturawonismus“, Interferenzen mit der abendländisch-lateinischen und byzantinisch-slawischen Kultur. Abgeschlossen wird mit der Gründung der rumanischen Staaten als „bedeutendste und komplexeste mittelalterliche Kulturleistung des Rumanentums im Mittelalter“.

Zwei wesentliche Merkmale kennzeichnen die rumanische mittelalterliche Kulturgeschichte; ihre Einheit über die Grenzen der Feudalstaaten und ihre Kontinuität im ganzen Rumanen bewohnten Gebiet. Der Kulturrahmen offenbart den rumanischen Anteil an den grossen europäischen Strömungen, die organische Verflechtung mit der europäischen Kultur, und erweist die alte Vorstellung eines isolierten Daseins als unhaltbar. Die Übernahmen wirkten nicht normativ, denn „Institutionen“ sind konstitutiv und können nicht entlehnt werden. Äussere Einflüsse sind nicht als schöpferische Faktoren, sondern als Folge wechselseitiger kultureller Durchdringung zu betrachten. Für das Verständnis der eigenständigen Kultur ist das Studium der inneren Entwicklung und nicht das der Einflüsse massgebend. Es ist dies der Grund dem Begriff des „Kultureinflusses“ denjenigen der Kulturverbände oder-rahmen vorzuziehen.

Panaiteșeu Verdienst ist es, dass er umstrittene und noch nicht restlos geklarte Fragen mit Sachkenntnis anging, zu ihrem theoretischen Verständnis beitrug und die Aufmerksamkeit der gegenwärtigen Geschichtsforschung auf sie lenkte. Der Übersetzer hatte bestimmt keine leichte Aufgabe Panaiteșeu bilderreiche Sprache zu übertragen. Man kann natürlich über die Art und Weise, wie einzelne Ausdrücke und Wendungen ins Deutsche übertragen wurden, verschiedener Ansicht sein, aber im allgemeinen ist es ihm doch gelungen der anspruchsvollen Stillisten zu Wort kommen lassen und eine verhältnis massig gute Übertragung zu liefern.

J. W.

GRIGORE BRÂNCUȘ, ADRIANA IONESCU, MANUELA SARAMANIDU, *Limba română. Manual pentru studenți străini* (La langue roumaine. Manuel pour des étudiants étrangers), Bucarest 1981, 279 p.

Le récent manuel de langue roumaine pour les étrangers paru à Bucarest à l'égard des étudiants et des spécialistes qui font leurs études en Roumanie peut être considéré comme s'adressant aussi à tous ceux qui sont intéressés à apprendre cette langue. A notre avis, un spécialiste à formation linguistique peut utiliser le manuel même sans professeur. Le manuel a aussi le mérite qu'il ne faut pas recourir à la traduction dans une autre langue. Etant conçu pour le premier degré d'apprentissage, il assure de solides connaissances au-dessus du niveau moyen, indispensables ensuite au deuxième degré, pour lequel il y a des manuels de spécialité.

Dans l'*Avant-propos* (signé par Grigore Brâncuș), les auteurs exposent leurs buts et la méthode utilisée, expliquant qu'ils ont suivi « l'assimilation simultanée des divers secteurs de la langue : prononciation, vocabulaire, grammaire, phraséologie, exprimés à l'aide des unités élémentaires de structure, indispensables à la communication [surtout] orale ».

Le manuel a trente-deux leçons et une annexe des textes supplémentaires. Les huit dernières leçons comprennent des textes — adaptés à petites modifications — puisés des œuvres littéraires et des travaux scientifiques. Les textes que les auteurs eux-mêmes ont rédigés sont structurés autour de certains thèmes et les mots sont présentés dans des champs lexicaux.

Les éléments de grammaire à leur tour sont introduits progressivement, en tenant compte de leur fréquence, de leur degré de difficulté et de leur importance dans le système. Au lieu de donner des définitions et des explications, les auteurs ont préféré utiliser des schémas et des notes. Les notes attirent l'attention sur des particularités du roumain ou sur des exceptions aux règles. Pour ce qui est des éléments de morphologie, ils apparaissent dans des structures syntaxiques. Il faut d'ailleurs souligner aussi le fait que les auteurs du manuel accordent un intérêt particulier à la syntaxe (de la proposition et de la phrase) et à l'ordre des mots.

Dans les premières leçons on donne des renseignements non seulement sur la prononciation, mais sur l'intonation aussi et, le cas échéant, on donne la transcription phonétique (si l'orthographe en exige). Les alternances des voyelles et des consonnes dans la déclinaison des noms et dans la conjugaison des verbes, une des caractéristiques importantes du roumain (de telles alternances apparaissent dans d'autres langues sud-est européennes aussi) sont présentées d'une manière systématique et à maintes reprises.

Les auteurs se proposent d'assurer chez les sujets qu'on instruit une manière naturelle de s'exprimer. De la sorte, ils ont inclut des faits appartenant à la langue littéraire parlée, tout en attirant l'attention sur les différences entre la langue parlée et la langue écrite. Un exemple : les formes du futur sont introduites selon leur fréquence : le type *o să plec* « je partirai » (leçon n° 10), le type *am să cumpăr* « j'achèterai » (leçon 17) — des types caractéristiques pour le roumain oral — et enfin *voi studia* « j'étudierai » (leçon n° 17), pour la langue écrite.

En ce qui concerne la formation de mots, l'attention porte sur la dérivation à suffixes (la voie la plus productive en roumain).

A l'aide des exemples et des schémas sont introduits d'une manière échelonnée, compliquant successivement l'énoncé, tous les faits importants du roumain littéraire, reflétant — comme précise l'*Avant-propos* — « des réalités du milieu de culture moderne et de civilisation urbaine ».

Les exercices sont divers et nombreux, assurant par répétition la bonne connaissance des structures de la langue roumaine. Afin que les étudiants écrivent correctement, les auteurs ont introduit avec profit les dictées. Puisqu'il n'y a pas la possibilité de donner des exercices qui consistent dans la traduction d'une autre langue en roumain, les auteurs ont choisi les compositions sur le thème de la leçon respective (en commençant avec la leçon n° 5). Ces compositions exigent de l'étudiant l'utilisation de toutes les connaissances lexicales et grammaticales qu'il a gagnées auparavant et ce fait peut remplacer dans une grande mesure l'absence des exercices récapitulatifs auxquels il a fallu renoncer.

Nous pouvons aussi ajouter qu'un rôle important comme instrument dans l'emploi du manuel a été assigné à la table des matières, bien détaillée.

Nous avons cru utile de signaler la parution de ce livre non seulement parce qu'il s'agit d'un bon instrument pour l'enseignement du roumain (langue nécessaire pour un spécialiste du Sud — Est européen), mais aussi parce que nous le considérons adéquat pour les études comparées de linguistique balkanique. L'inventaire détaillé des structures et des éléments du roumain peut être un point de départ pour établir un corpus des faits qu'on doit examiner ou un instrument de contrôle d'une hypothèse.

C. V.

ELSA LÜDER, *Probleme der sprachlichen Gradation*, Verlag Karl Alberg, Freiburg/München, 1978, 524 S.

Als erster Band der Beihefte zu *Dacoromania* Jahrbuch für östliche Latinität (herausgegeben von Paul Miron), wurde Elsa Lüders monographische Studie von den rumänischen Sprachwissenschaftlern freudig begrüßt¹.

Bei der ausführlichen Beschreibung eines onomasiologischen Feldes tritt im ersten Augenblick der große Umfang des darin Behandelten hervor. Das Buch gibt den Maßstab der breiten Möglichkeiten aller semasiologischen Untersuchungen, welche u. a. auch auf dem Gebiet der rumänischen Sprache leider zu wenige wissenschaftliche Äußerungen darstellen.

Die Beschreibung der Gradationsausdrucksmöglichkeiten ist von zwei Gesichtspunkten verfasst: a) die wortexterne und b) die wortinterne Gradation. In bezug auf die wortexterne Gradation wird das sogenannte grammatikalisierte Komparationssystem des Adjektivums und des Adverbiums im Rumänischen sehr nahe untersucht, sowie verschiedene andere Gradationsverfahren, u. a. die Hervorhebung, die Inversion, die Wiederholung, die Partikularisierung (für Superlativ), z. B. *popă al popilor, trântorul lumii*, die clativen expliziten Vergleiche usw. Um die interessierten Leser über die Art der Beschreibung dieses Teils zu informieren, zitieren wir die acht Typen des letzten Gradationsverfahrens, welche Elsa Lüder auf folgende Weise einteilt (indem sie die zahlreichen Beispiele mit großer Genauigkeit kommentiert): a) *îstej ca un proverb*, b) *vorbeste ca apa*, c) *ca niciodată*, d) *ca vai de lume*, e) *o sete ca aceea*, f) *un ceas cît trei*, g₁) *mai bine ca oricînd*, g₂) *mai repede ca vîntul*.

Für die wortinterne Gradation bringt die Verfasserin eine ausführliche Darstellung der rumänischen Gradation durch Präfixe und Suffixe. Die Suffixierung zur Bildung der Diminutive im Rumänischen ist schließlich in drei Anhängen auf acht Mikrofeldern mit Hilfe einer EDV-Anlage unter mehreren Gesichtspunkten erforscht. In dieser Form werden die kombinatorischen Fähigkeiten der Suffixe und die Referenzangehörigkeit der Substantive, die gängige Diminutive bilden, auf das Genaueste und Umfassendste in der Bibliographie des Gebiets beschrieben.

Bezüglich des gesamten Inhalts des Buches müssen noch die theoretischen Bemühungen der Verfasserin unterstrichen werden. Sie ist bestrebt, ihr Unternehmen deutlich und systematisch zu motivieren.

Ein solches Buch, das reich an Fakten ist, führt selbstverständlich leicht zu Auseinandersetzungen in einer oder anderer Hinsicht. Die oben erwähnten Rezensenten haben einige solcher Beobachtungen bekanntgegeben. Sie bestreiten jedoch den Informationswert des Buches keineswegs. Es wird festgestellt, daß Elsa Lüders Arbeit erfolgreich ist. Das Buch ist, trotz seiner Technizität, sehr angenehm zu lesen und man merkt gleich, daß die junge Sprachwissenschaftlerin nicht nur über die rumänische Sprache, sondern auch über die Rumänen etwas zu sagen hat. Leider, wie es oft vorkommt, sind die ausländischen rumänischen Bibliographien bekannter und werden mehr benützt als die Bemühungen der inländischen rumänischen Forscher. Diese Behauptung soll mit der Tatsache argumentiert werden, daß in vielen von den theoretischen und praktischen Fragen der Steigerung, der Wortbildung, der Wortsegmentierung u. a., der rumänische Beitrag nicht grundsätzlich beachtet wird. Zum Beispiel wird die Fragestellung der wichtigen Forschungen, welche die Verfasserin zitiert (*Gramatica Academiei* und *Limba română contemporană*, Hrsg. Ion Coteanu, 1974, 1975) sehr armselig kommentiert. Eine akademische Abhandlung wie *Formarea cuvîntelor în limba română*, deren erster Band 1970 erschien und eine grundlegende allgemeine theoretische Einführung enthält, ist der Verfasserin völlig unbekannt. Es ist aber merkwürdig, daß der II. Band des oben erwähnten Buches, welches die Verfasserin nicht benutzen konnte, da es erst 1978 erschien, bezüglich der Präfixe dem Leser beweist, daß Elsa Lüder die wichtigsten Elemente dieser wortinternen Gradation ziemlich lückenlos aufzählt. Es fehlen nur wenige graduierende Präfixe wie *ză-* oder *hipo-*, und selbstverständlich einige graduierende Werte anderer Präfixe wie z. B. *per-*, *cu-*, *de-*. Es ist eine Feststellung, welche den Erfolg von Elsa Lüders Unternehmen besser hervorhebt.

Schließlich möchten wir noch hinzufügen, daß auch die Aufsätze der rumänischen Forscherin *Beana Vincenz* über die Semantik der Präfixe und Suffixe im heutigen Rumänische² nicht außer Acht bleiben dürften. In bezug dazu könnte man sich fragen, ob vielleicht solche

¹ Siehe Al. Graur, in „*Studii și cercetări lingvistice*“, XXX, 1979, Nr. 4, S. 383–384, und Felicia Șerban, in „*Cercetări de lingvistică*“, XXV, 1980, Nr. 1, S. 91–93.

² Siehe *Beana Vincenz, Semantica derivatelor cu sufixe din limba română contemporană* in SCL, XXI, 1970, Nr. 3, S. 335–365; *La sémantique des dérivés à préfixe et des composés dans le roumain contemporain* (I–II), in RRL XVII, 1972, Nr. 3–4, S. 203–236; 295–317.

Lucken, in einigen Fällen wenigstens, nicht als „kritische Stille“ angesehen werden konnten. Wir vermuten es aber nicht, denn im Vergleich zu allem was in diesem Buch und vor allem in den Fußnoten gesagt und zitiert wird, wäre es grundlos, solche wie die oben erwähnten rumänischen Kontributionen vor der Kritik oder sogar vor einer Auseinandersetzung zu schonen.

Jedenfalls ist die systematische Arbeit Elsa Lüders ein wichtiger Ausgangspunkt für neue Forschungen auf dem Gebiet der romanischen, besonders der rumänischen Gradation. Alle ihre Ansichten werden durch weitere Forschungen überprüft, denn man muß dieses Buch unbedingt beachten, wenn man in den folgenden Jahren über die oben erwähnten Fragen schreiben will. Und das ist der Haupterfolg jeden geistigen Unternehmens.

F. Ş.

TACHE PAPAHAGI, *Grai, Folklor, Etnografie* (Parler, Folklore, Ethnographie), par les soins et avec une préface de Valeriu Rusu. Bucarest, Ed. Minerva, 1981, 737 p.

Le volume comprend des textes conservés en manuscrit, ainsi que des rééditions de quelques ouvrages fondamentaux élaborés par le regretté savant et professeur Tache Papahagi. Sont publiés ainsi les deux cours donnés en 1926 — 1927 : *Etnografia-lingvistică română* (Ethnographie linguistique roumaine) et *Dispariții și suprapuneri lexicale* (Disparitions et superpositions lexicales). Le premier cours mentionné (lithographié) a constitué un événement de marque pour l'histoire de l'enseignement roumain car c'était pour la première fois qu'un tel cours était présenté dans l'université roumaine. L'originalité de ce cours réside non seulement dans son inédit, mais surtout dans les points de vue personnels, la plupart exprimés d'une manière convainquante. Particulièrement intéressante l'affirmation — fondée sur une rigoureuse analyse linguistique, ethnographique et folklorique — que la chaîne des monts Haemus (Balkans) constitue la frontière entre le roumain du nord et le roumain du sud, constatation confirmée aussi par d'autres arguments, surtout d'ordre linguistique, offerts par quelques-uns des résultats les plus récents de la recherche roumaine.

Une autre idée que Tache Papahagi développe dans ce même cours porte sur le rôle de la transhumance dans le maintien de l'unité de la langue roumaine.

Les orientations et les points de vue exprimés dans le cours *Etnografie lingvistică română* se retrouvent aussi dans *Dispariții și suprapuneri lexicale* (1927), allant de pair avec de nouveaux et incontournables témoignages concernant la persistance de l'élément roumain, l'unité et la continuité des Roumains dans les contrées qu'ils habitent de nos jours.

Résultat des recherches assidues et non dépourvues de difficultés qu'il a effectuées sur le terrain, *Graiul și folklorul Maramureșului* (1925) (Le parler et le folklore du Maramouresh) demeure jusqu'à nos jours une des meilleures monographies de dialectologie roumaine, tant sous l'aspect de sa conception que sous celui de l'information. La perspective multidisciplinaire, appliquée par l'auteur dans l'étude des traits spécifiques de cette région roumaine dont le passé historique et culturel est tellement important pour l'existence même de tous les Roumains, lui a permis de saisir tant les particularités du parler et du folklore du Maramouresh, que les similitudes avec les parlers et le folklore d'autres régions roumaines. L'auteur aboutit ainsi au problème des Roumains vivant au delà du Danube. Les concordances et les affinités établies par Tache Papahagi entre ceux-ci et les Roumains qui habitent en deçà du Danube sont expliquées par les infiltrations du patinage aroumain au nord du Danube, allant jusqu'au Maramouresh.

Attendant d'être imprimées depuis 1951 et respectivement 1952, servant comme source aux deux éditions du *Dictionarul dialectului aromân, general și etimologic* (Dictionnaire du dialecte aroumain, général et étymologique) (II^e édition, augmentée, 1974), élaborées par ce même infatigable chercheur et gardien des trésors de langue et de littérature englobés dans les parlers et les dialectes roumains, les volumes IV et V de la série « Bibliotecă națională a aromânilor » (Bibliothèque Nationale des Roumains) ne paraîtront en volume que dans l'édition de Valeriu Rusu. Elles s'ajoutent à la collection dans laquelle Tache Papahagi avait publié trois volumes : I Nuși Tulhu, *Poezii* (1926) ; II *Poetul Z. A. Arava și T. Căciana* (1932) ; III N. Batzaria, *A needote* (1935). Le IV^e volume, M. Beza, *Poezii și proză. Original și transpunere în limba literară* est consacré à la personnalité la plus représentative de la prose culte aroumaine. Ces écrits se présentent, nous dit Tache Papahagi dans l'introduction, comme « des véritables documents de l'âme et du parler aroumain » qui laissent se décèler des motifs caractéristiques, liés aux principales occupations des Roumains. L'ahénation est un de ces motifs qui revient constamment dans l'œuvre de M. Beza.

Le V^e volume appartient aux poètes de Muloviștea, Constantin Belimace, *Poezii ę Nicolae Velo, Poezii și prază. Original și transpunere în limba literară*. C. Belimace, le premier poète qui a écrit et publié de la poésie culte aroumaine est entré dans l'histoire de la littérature aroumaine — comme nous le dit Tache Papahagi — sous l'épithète de « troubadour national ». Par rapport à l'*Antologia aromânească* qui comprend aussi des poésies de C. Belimace, le V^e volume de la collection « Biblioteca națională a aromânilor » n'ajoute qu'une seule ballade du poète, *Nuntă albinișească* (Noce albanaise), œuvre d'une certe valeur documentaire grâce à ses nombreux aspects caractéristiques pour la vie des Balkans de jadis.

N. Velo se distingue par la note épique de ses écrits. Son inspiration, nous dit Tache Papahagi, « n'a pas dépassé les limites de la tradition populaire, ancienne ou de date plus récente, étroitement liée à l'existence ethnique aroumaine ».

Tel qu'il ressort, nous l'espérons, de notre brève présentation, *Grai, folklor, etnografie* est un volume qui s'impose à l'attention des spécialistes.

Rendant hommage au savant qui s'est dédié avec tant de passion à la science et à l'école roumaine, l'édition de Valeriu Russu accomplit un devoir d'honneur pour notre patrimoine culturel ; la mise en valeur de l'héritage que nos devanciers nous ont légué.

E. S.

Trashegimi kulturor i popullit shqiptar. 3. Kenge për nizamet dhe kurbetin (Héritages culturels du peuple albanais. 3. Chansons pour les soldats et ceux qui se trouvent au loin) préparés en vue de l'impression par Kozma Vasili et Arsen Mustaqi. Tirane 1981, 6-45 pp. (Akademja e Shkencave e RPSSH. Instituti i kulturës popullore)

Courtes poésies populaires enlées dans tous les recoins du pays, ainsi que dans quelques localités de Kosovo, qui reflètent l'état d'esprit sous la domination ottomane, avant l'indépendance de l'Albanie, ces œuvres lyriques caractérisent toute une époque historique de la vie d'un peuple obligé soit de servir sous un drapeau étranger, soit d'émigrer afin de subvenir à son existence. L'horizon géographique de ces pièces lyriques s'étendait dans les limites de l'Empire ottoman depuis l'une (le Danube) et l'autre (Roumanie) jusqu'à Mésopotamie (Égypte), jusqu'en Arabie (Arabie) et au Yémen ou bien depuis l'Asie Mineure jusqu'en Roumanie, à Endrine (Andrinople), Stamboul (Istanbul) et Anadol (Anatolie). Mais quelques-uns de ceux auxquels s'adressaient ces poésies poussaient même jusqu'à Moskou (Moscou), en France, voire en Amérique. Il va sans dire que cet horizon englobait aussi la diaspora albanaise de Grèce et d'Italie méridionale, ainsi que les voies éloignées des pèlerins de la Mecque et de Médine.

Le lexique de cette poésie est dans sa majeure partie d'origine turque. De nos jours tombé en désuétude, il était à l'époque expressif, haut en couleurs et poétique. A la lecture, cette œuvre populaire par la franchise qui s'en dégage, par sa simplicité et son amour de la patrie, par ses sentiments d'attachement vis-à-vis de la famille et des amis, une solidarité aussi profonde que légitime relie tous ces gens en dépit des entraves, malgré la pauvreté et sans que les distances immenses arrivent à l'affaiblir. L'édition méthodique de ces matériaux par les soins de l'Académie des Sciences de Tirane s'avère une initiative heureuse non seulement pour la linguistique, les études folkloriques et l'ethnologie, mais aussi pour la pédagogie, contribuant à la consolidation de l'unité nationale.

H. M.

Aromunische Hirtenerzählungen aus dem Pindusgebirge. Von Neraden, Moiren, Damonen, Drachen, Toten und Traumen. Gesammelt, herausgegeben und übersetzt von Vassilis Noulas und Nicolas Zbinden. Mit Aquaticca-Radiierungen von Marianne Späty. Zürich, Verlag Madhger-Schwab, 1981, 99 pp.

Im deutschsprachigen Raum existiert ein altes philologisches Interesse an den rumänischen Balkandialekten, vor allem an aromunischen und mazerunamaischen Idiomen. Seit dem Versuch einer entsprechenden „Sprachlehre“ durch M. G. Bojagi und den Studien von Miklosich und Weigand sind die Forschungen bis herauf zu W. Giesé und anderen nicht abgerissen. Die vorliegende Sammlung erweist zweierlei: 1. daß trotz extrem-schwieriger Gegebenheiten bis

hin zu sprachlicher Unterdrückung das Aromunische sich eine gewisse Vitalität hat bewahren können; 2. daß seit den Tagen Weigands sich der Erzählstil kaum geändert hat.

Man muß den Herausgebern dafür danken, daß sie aus ihrem Material einen Band gemacht haben, der primär nicht nur für den philologischen Spezialisten gedacht ist, wie die Texte Weigands, sondern der auch ein breites an Volkserzählungen interessiertes Publikum auf diese originellen Geschichten hinzuweisen vermag. Zugleich aber wird der Nichtfachmann in die Geschichte und Situierung der Aromunen eingeführt. Zweifellos wurde damit dieser Volksgruppe ein neuer Freundeskreis erschlossen.

Die Texte stammen aus Gardiki und den Dörfern der Umgebung. Einen Teil der Geschichten haben die Herausgeber im originalen Idiom mitgeteilt, wofür ihnen jeder philologisch Interessierte besonders dankbar ist.

Faszinierend sind Sprache und Gehalt dieser simplen Geschichten, in denen ganz spontan und ungebrochen der Volksglaube spricht. Die Vorstellung von Jenseitswesen findet ihre Darstellung in sagenartigen, relativ kurzen Geschichten, die zumeist geradezu dramatisch ablaufen. Wir möchten hier wenigstens eine beispielshalber mitteilen:

„Die Neraiden zerstampfen einem Knaben die Brust.
Iarăm un f ăi la Tiflusei di littii sus tu mündzl. E' u aiăm sări sti muni. Aiăm eu muni și un fițior (Thanasi al Buri) 13 di an' i. Noaptea vin' iri Calotih' li di calcari fițiorlu multu, di nu putea să sburăsti ūti și scoalf. Iară s' multu vindu. Calotih' li halaiă i, i, i, i, au, au, au, au, zii, zin, zin. Eu halaiăm la fițiorlu, vre Calotih' li, ală fițiorlu nu halaiă. Alândi dzui fițiorlu muri. Mini mi acăarî di kițior di mi tradzë, ală nu putea și mi l' a, cațë aiăm sări. Ațëali tūti si fcațir tu 1936” (pg. 90).

Der Mensch steht in diesen schlichten Geschichten einer Naturgewalt und dämonischen Mächten gegenüber, denen er nur bedingt gewachsen ist. Man erfährt nicht ohne Erschütterung diese Grenzsituationen des Menschen in seiner Isolierung. Gestalten und Figuren, die wir sonst eher aus einem akademischen Bild der Antike kennen, werden hier lebendig nicht als Schemen oder Allegorien, vielmehr als persönlich erfahrene Begegnungen. So vermögen diese Erzählungen für sich zu sprechen, und sie ergänzen in gehingener Weise die Einführung, welche Zbinden und Noulas von der Mentalität der Aromunen vermitteln.

Die vorgelegten Texte wurden 1978 gesammelt, rund 90 Jahre nach der Feldforschung von Weigand. Ein Vergleich zeigt, daß sich lediglich im historischen Bild geringfügige Verschiebungen ergeben haben. Am Volksglauben der Aromunen ist ein Jahrhundert vorbeigeschritten, ohne sichtbare Spuren zu hinterlassen. Für den Mitteleuropäer mag dieses Phänomen erstaunlich sein, für den Kenner balkanischer oder iberischer Hirtenkultur überraschen solche Bilder weniger. Der Band ist mit Liebe bibliophil ausgestattet und als Einführung in die Welt der Aromunen eine ideal gewählte Form.

F. K.

Κέντρον νεοελληνικῶν ἐρευνῶν Ἑθνικοῦ Ἰδρύματος Ἑρευνῶν [Zentrum für neugriechische Studien bei der Nationalstiftung für Forschungen]: Ἐκθεσὴ εἰκοσαετίας [Übersicht über die zwanzig Jahre 1960 — 1980]. Athen, 1980

Das Zentrum für neugriechische Studien trat im Verlaufe des Jahres 1960 ins Leben: zur Heranbildung wissenschaftlichen Nachwuchses, zur Förderung des wissenschaftlichen Austausches, zur Durchführung von Großprojekten, zur Entwicklung der Auslandsbeziehungen. Die Leitung hatte 1960 — 1963 M. Th. Laskaris, 1964 — 1971 K. Th. Dimaras, 1971 — 1974 D. A. Zakythinos, 1975 — 1980, M. I. Manusakas, seither Lukia Drulia; dazu kommt wissenschaftliches Personal verschiedener Kategorien. Das Zentrum hat zahlreiche Bibliotheksfonds erwerben können, besitzt Materialsammlungen über Forschungsexpeditionen, Nachlässe, eine Kartensammlung. Das Forschungsprogramm umfaßt u. a. Philosophie und politisches Gedankengut Neugriechenlands, den Philhellenismus, die modern-griechische Historiographie, die griechische Terminologie verschiedener Lebensbereiche, die Toponomastik der Türkenzeit, die neugriechische Prosopographie, den griechischen Druck, die neugriechische Bibliographie. Der Anhang der Publikationen listet Namen und Veröffentlichungen auf.

Irm.

Τὰ πενήντάρχρονα τοῦ πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης (1926 — 1976), Thessaloniki, 1979

Die Universität Thessaloniki wurde mit Gesetz Nr. 3341 vom 11. Juni 1925 ins Leben gerufen und nahm mit dem Studienjahr 1925/26 ihre Tätigkeit auf. Die Fünfzigjahrfeier fand in der Zeit vom 3. — 5. Dezember 1976 statt; ausländische Gäste kamen allein aus der Republik Zypern, andererseits wurde die studentische Mitgestaltung der Feierlichkeiten stark hervorgehoben. Das Protokoll enthält die Botschaft des Ministerpräsidenten K. Karamanlis und das Programm der Festveranstaltungen. Im Festakt sprachen — die Reden werden im Wortlaut veröffentlicht — der Rektor Professor J. Delijannis, der Vertreter des wissenschaftlichen Personals, N. Papakyriacis, die Vertreterin der Studenten, R. Kelphakaku, der Kultusminister, J. Rallis. Eine besondere Ehrung mit Denkmalsenthebung galt dem Gründer der Universität Thessaloniki, dem Soziologen und Politiker Al. Papanastasiu (gestorben 1936). Schließlich fanden eine öffentliche Diskussion zum Thema „Universität und Gesellschaft“ sowie künstlerische Darbietungen statt.

Irm.

GERHARD EMRICH, *Der geformte Raum: Zur „Einkleidung“ des ‚Dialogos‘ von Solomos, „Hellenika“, 1980, 87 — 91.*

Zwischen 1823 und 1825 schrieb der griechische Nationaldichter Dionysios Solomos einen nur unvollständig überlieferten „Dialogos“, ein Gespräch über die Sprache (der Übersetzer Rudolf Fahrner überscrieb das Werk „Neugriechisches Gespräch“). Partner sind der „Dichter“, augenscheinlich Solomos selbst, der „Freund“, Verkörperung des späteren Staatsmannes Spyridon Trikupis, und der „Wortgelehrte“, der Repräsentant der dem Volke unverständlichen Schriftsprache — auf eine bestimmte Persönlichkeit scheint nicht angespielt zu sein. In dem Aufbau und speziell der Einkleidung des Dialogos mochte E. einen Anklang an den Platonischen Dialog wiedererkennen, m. E. nicht überzeugend.

Irm.

Lexicon des Mittelalters, Zweiter Band, Erste Lieferung (Bettlerwesen — Birladul, cols. 1 — 224); Zweite Lieferung (Birne — Bordeaux, cols. 225 — 448). Artemis Verlag, München — Zurich, 1981.

Le deuxième volume du grand *Lexicon du Moyen Age*, publié par les soins des Editions Artemis de Munich — Zurich, vient de débiter par l'apparition de ces deux premières livraisons. Elles continuent la suite des voix enregistrées sous la lettre B. Parmi les termes les plus significatifs — d'ailleurs, ces livraisons en offrent une richesse abondante — on pourrait citer notamment les suivants: *Beurkundung*, *Bevölkerung* (le paragraphe consacré à la démographie du Sud — Est européen est pourtant à notre avis basé sur une documentation incomplète); *Bild* et ses composés du domaine de l'iconographie (par exemple *Bilderstreit*, où l'on pourra trouver une excellente présentation de l'iconoclasme; de même, la rédaction du terme *Bildniss* présente selon nous un vif intérêt, voir également les divers aspects de l'iconographie en numismatique et sigillographie). Pour l'histoire du Sud — Est européen, on retiendra sans doute le terme *Bojomilen*. Par contre, la voix *Bojaren* traite seulement de cette classe dans l'ancienne Russie et dans la Grande Principauté de Lithuanie; or, on s'attendait d'y trouver également des renseignements concernant la formation et l'évolution de cette même classe dans les pays sud-est européens. Enfin, *Birladul* (la forme non articulée *Birlad* aurait été préférable), voix se rapportant à l'histoire des Roumains, bénéficie d'une bibliographie qui comprend les travaux les plus récents.

O.I.

PRINTED IN ROMANIA

www.dacoromanica.ro

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- * * * **Fontes Historiae Daco-Romanae, IV.** Ed. par H. Mihăescu, Radu Lăzărescu, N. S. Tanașoca, Tudor Teoteoi, 1982, 581 p.
- VAL. AL. GEORGESCU et P. STRIHAN, **Judecata domnească** (Le jugement princier), I^{er} vol., II^e partie, 1979, 232 p.; II^e vol., I^{er} partie, 1981, 232 p., II^e vol., II^e partie, 1982, 243 p.
- ALEXANDRU DUȚU, **European Intellectual Movements and Modernization of Romanian Culture**, Collection Bibliotheca Historica Romaniae 62, 1981, 198 p.
- MARIA HOLBAN, **Din cronica relațiilor româno-ungare în secolele XIII — XIV.** (De la chronique des relations roumano-hongroises aux XII^e — XIV^e siècles). Coll. «Biblioteca istorică» LVII, 1981, 312 p.
- * * * **Documenta Romaniae Historica. B. Țara Românească. IV (1536 — 1550).** Sous la direction de Damaschin Mioc, 1981, 411 p.
- * * * **Documenta Romaniae Historica. C. Transilvania (1356 — 1360).** XV^e volume. Sous la direction de Ștefan Pascu, 1981, 660 p.
- * * * **Documenta Romaniae Historica. A. Moldova, III^e volume (1487 — 1504).** Ed. par C. Cihodaru, I. Caproșu et H. Ciocan, 1980, 650 p.
- VIRGIL MIHĂILESCU BÎRLIBA, **La monnaie romaine chez les Daces orientaux**, Coll. «Bibliotheca Historica Romaniae», Monographies XXIII, 1980, 312 p.
- ANDREI PIPPIDI, **Hommes et Idées du Sud-Est européen à l'aube de l'âge moderne**, coédition avec le CNRS — France, 1980, 372 p. + 21 figs.
- * * * **Constituirea statelor feudale românești** (La formation des Etats féodaux roumains), 1980, 328 p.
- VENIAMIN CIOBANU, **Relațiile politice româno-polone între 1699 — 1848** (Les relations politiques roumano-polonaises entre 1699 — 1848), 1980, 238 p.
- * * * **Revoluția din 1821 condusă de Tudor Vladimirescu. Documente externe** (La révolution de 1821 dirigée par Tudor Vladimirescu. Documents de l'étranger). Sous la direction de Vasile Arimăia, Ielița Gămulescu et al., 1980, 496 p.
- ION I. RUSSU, **Daco-geții în Imperiul Roman (în afara provinciei Dacia tralană)** (Les Daco-Gètes dans l'Empire romain, en dehors de la province de Dacie), 1980, 115 p.
- * * * **Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae, Series altera, vol. V : Scyridava—Troesmis—Noviodunum.** Ed. par Emilia Doruțiu-Boilă, 1980, 351 p. + 32 pl.

ISSN 0035—2063

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XXI, 1, P. 1—78, BUCAREST, 1983



I. P. Informația c. 2718

43 456

Lei 50